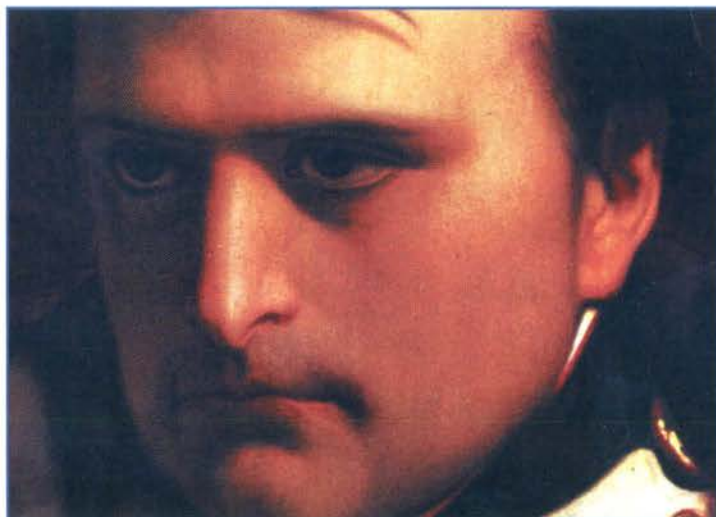
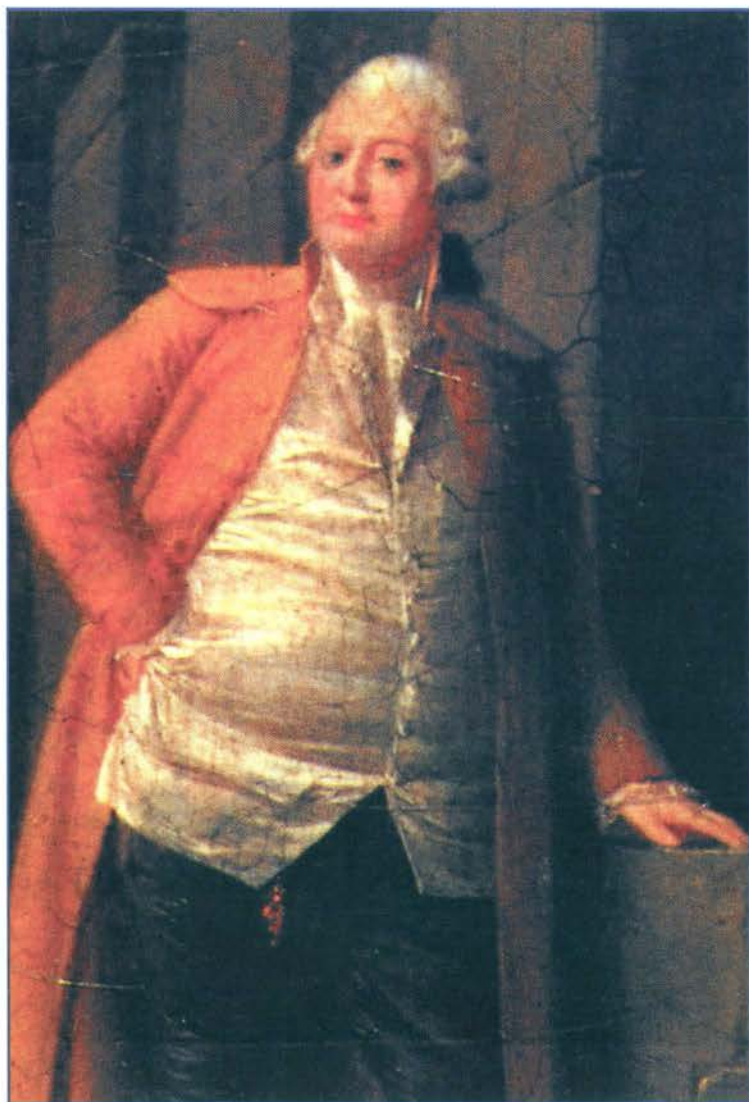


LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

LES MENSONGES DE L'HISTOIRE



- Les terreurs de l'An Mil
- La vraie Jeanne d'Arc
- Napoléon assassiné ?
- Le mystère Kennedy





LE SPÉCIALISTE DES HORLOGES COMTOISES VILLANDRY

1, rue Louis Bertrand
94200 IVRY-SUR-SEINE

Métro : Pierre Curie (ligne Mairie d'Ivry)

Sortie périphérique : porte d'Ivry

Heures d'ouvertures :

10 H - 12 H 30 et 14 H - 19 H du lundi au samedi

Tél : 46 72 32 50

*Offrez à ceux que vous aimez
une ambiance chaleureuse,
accueillante et conviviale avec
une véritable horloge comtoise*



**OFFRE DE
LANCEMENT :
8.790 F**

au lieu de 13 480 F,
soit une REMISE
de 4 690 F

**CRÉDIT SANS FRAIS
1 390 F**

à la commande
et 5 x 1 480 F
PRIX NET

**GARANTIE
TOTALE
10 ANS**

L'Horloge de Tokville

STYLE : Louis XIV. Rustique campagnard. Chapeau de gendarme et pieds Boules.

H. 223 L. 50 P. 25.

ÉBÉNISTERIE : Horloge comtoise à ébénisterie violonée en chêne massif. Sculptures fait main. Finition cirée patinée.

Ferrures laiton patiné.

MOUVEMENT : Comtois à poids à l'ancienne. Se remonte toutes les semaines. Sonnerie sur cloche.

Arrêt de nuit. Fronton estampé panier fleuri.

Cadran émaillé fleuri.

Aiguilles et balancier Grande Lyre laiton.

Les mensonges de l'Histoire





Directeur de la publication : Claire Rondeau

Ce numéro a été réalisé par Paul-Éric Blanrue

Maquette : Ildiko Guillaume

Imprimeur : SAGIM **Distribution :** NMPP

Le Crapouillot est une publication de la S.A.R.L. Pulcra, au capital de 50.000 F

2, rue Pasteur - 75011 PARIS

Dépôt légal septembre 1996 - Commission Paritaire 61147

CRÉDIT PHOTO

Dagil Orti; Gamma; Harry. N. Abrarus, New-York; Giraudon; Cinéstar; Sygma; Bibliothèque Nationale; Londres, British Library; Collection Ben Weider; Musée de l'Armée, Paris; RMN; Tallandier; Roger-Viollet; Magnum; Bettman News Photos; Wide World Photos; Archives Nationales Americaines; Assassination Archives and Reseach Center Washington DC; Presses de la Cité; D. R.

ABONNEZ-VOUS EN PAGE 95



Sommaire

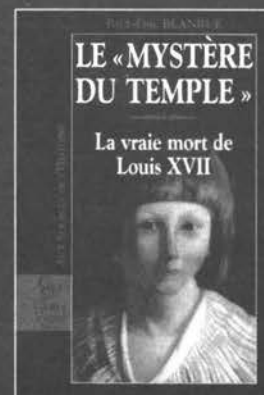
Avant-propos	5
La folie des Césars.....	7
Polémique I : Glozel.....	13
La Papesse Jeanne.....	15
Les terreurs de l'An Mil.....	19
Jeanne d'Arc.....	25
Lucrèce Borgia.....	37
La découverte de l'Amérique.....	41
Galilée.....	47
Les sorcières.....	51
Le droit de cuissage.....	59
Louis XVI et l'armoire de fer	65
Polémique II : Naundorff.....	69
Polémique III : L'empoisonnement de Napoléon.....	73
L'assassinat de Kennedy	77
Chronique : au fil des pages.....	93



Lumières sur le
comte de Chambord
250 pages, 150 F.



c&t
L'éditeur des Bourbons

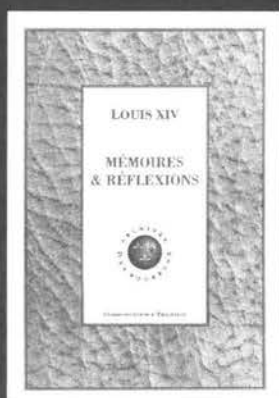


Le « mystère du Temple »
364 pages, 120 F.

**DES LIVRES POUR DÉCOUVRIR
LA DYNASTIE QUI A FAIT LA FRANCE**



**Relation du sacre
de Charles X**
126 pages, 100 F.



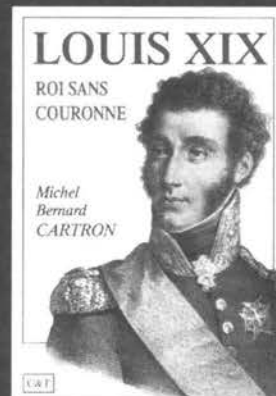
**Louis XIV,
Mémoires et Réflexions
128 pages, 80 F**



**Vie du duc de Bour-
gogne**
80 pages, 80 F.



La descendance de
Don Henri de Bourbon,
duc de Séville
32 pages, 45 F.



Louis XIX,
roi sans couronne
360 pages, 200 F.



Messe du sacre de
Charles X (Cherubini)
= 250 F franco.

- ☐ Relation du sacre de Charles X
- ☐ Relation du sacre... + Messe du sacre de Cherubini (CD 55')
- ☐ Vie du duc de Bourgogne
- ☐ Louis XIV, Mémoires et réflexions
- ☐ La descendance du duc de Séville
- ☐ Louis XIX, roi sans couronne
- ☐ Lumières sur le comte de Chambord
- ☐ Le « mystère du Temple »

Prix unitaire	Nombre	Total
100 F		
250 F		
80 F		
80 F		
45 F		
200 F		
150 F		
120 F		
0 F au-delà	+	
	TOTAL	

N'oubliez pas les **frais de port** : 20 F pour une commande jusqu'à 100 F, 30 F jusqu'à 200 F et 40 F au-delà

M., Mme, Mlle :

Adresse :

CP, ville :

règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de
Communication & Tradition

ou par carte bleue n° _____ + voir 7-_____

1164

Avant - propos

Il y a d'abord les suffisants. Les indétronables pontes. Ceux pour qui le temps s'est arrêté au dernier rayon de leur bibliothèque. Les débatteurs à sens unique. Partisans du statu quo éternel. Ceux dont les cours sont les mêmes, au mot près, à 30 et à 60 ans. Rentiers de la Connaissance, du haut de leur grandeur, ils savent. Ils jugent. On les connaît ceux-là : ils n'aiment pas les statues antiques, mais la poussière qui les recouvre. Imperméables à la nouveauté, aux remises en cause qui bousculent leurs intérêts, ou qui dépassent leur intelligence, ils s'enivrent à cultiver les à peu près et à perpétuer les erreurs avec la bonne conscience des niais. Ils n'ont jamais rien appris. Bloc inébranlable de certitude conformiste, ce sont les héritiers des derniers scolastiques.

Ensuite, il y a les vautours, ceux qui profitent habilement de la situation. Les démystificateurs à la carte, professionnels de la casse « à façon ». Eux, ils ont choisi de tout démolir pour le plaisir de reconstruire un monde mieux à leur convenance. Pour eux, il n'y a pas d'Histoire : il y a « l'histoire officielle », celle qu'on enseigne, et « l'histoire vraie », parallèle, inconnue des hommes, celle que l'on cacherait depuis des millénaires. Ils détiennent bien sûr le fil d'Ariane qui permet à leurs lecteurs de s'extraire du Labyrinthe. Tout est mystérieux, chez eux, rien n'est jamais établi. A chaque seconde, tout est à refaire. Un livre chasse l'autre. Tapiés dans l'ombre, il y a toujours une conjuration qui sommeille, un complot qu'on ourdit, une étrangeté qui plane. Avec eux, Dreyfus n'en finit plus d'être coupable.

Il y a enfin les historiens honnêtes et consciencieux, ceux qui s'échinent à moissonner les faits sans juger ni s'horrifier ni se réjouir ni sermonner. Ceux qui découvrent avec rage, qui comprennent avec passion, qui organisent minutieusement, qui restituent dans la rigueur. Le roman, ils le laissent bien volontiers aux romanciers et le panégyrique à ceux qui touchent les prébendes. Ils savent que « ces choses-là sont rudes ». Ils prennent le temps. Bataillant avec des fantômes, ils ont pour seules armes : la méthode et le discernement ; pour seuls champs : les archives, les greniers et les trente-sixième dessous. Sous leurs plumes, l'Histoire sort des sentiers battus. Ils ont compris que le doute - à condition, naturellement, qu'il ne soit pas une fin en soi, mais la première étape d'une recherche sans a priori -, c'est ce qui permet à l'homme de prendre un bienfaisant recul par rapport à ce qu'on lui dit. Ils savent d'expérience que le doute, c'est le début du non-conformisme, l'exact contraire de l'entêtement dogmatique. L'acte libérateur par excellence. Que le doute est prométhéen. Que seul un esprit critique peut s'écrier : « le roi est nu ! », quand tout le monde se persuade qu'il est habillé.

C'est évidemment grâce à eux qu'un tel numéro a pu être composé.

Dans ce Crapouillot spécial Histoire, voici donc un échantillonnage de ces fausses croyances à la vie dure. De ces légendes consacrées par l'école ou le cinéma, de ces rumeurs propagées par Victor Hugo et les pseudo - « détectives de l'Histoire », qui s'accrochent à nous comme les moules à leurs rochers. Parfois l'on en rit ; parfois, à juste titre, l'on s'en inquiète...Et toujours l'on s'interroge sur l'incommensurable force des préjugés.

Une citation pour finir. Elle est de Cicéron, dans le De Oratore. Sa simplicité fait sa force :

« La première loi qui s'impose à l'historien est de rien oser dire de faux ; la seconde, d'oser dire tout ce qui est vrai ».

Paul-Éric Blanrue*

*L'AUTEUR PRÉSIDE LE CERCLE ZÉTÉTIQUE.

POUR EN SAVOIR PLUS ÉCRIRE :

CERCLE ZÉTÉTIQUE 12, RUE DAVID-DIETZ - 57 000 METZ



Les marchés du Trajan, sur la voie des « Forums Impériaux ».

CHAPITRE 1

La « folie » des Césars : Tibère et Néron au banc des accusés

« Le sombre et implacable Tibère, le furieux Caligula, l'imbécile Claude, le cruel et débauché Néron, le brutal Vitellius, le lâche et sanguinaire Domitien sont condamnés à l'immortelle ignominie », écrivait sans sourciller Edward Gibbon, dans son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*.

Son opinion est assez représentative de l'idée que l'on se fait habituellement de l'immoralité foncière des empereurs romains des dynasties julio-claudienne et flavienne. On loue facilement Auguste, le fondateur du régime du principat, ou le règne des Antonins (Trajan, Antonin, Marc-Aurèle...), facilement assimilé à « l'Âge d'or » impérial, mais on ne nourrit que mépris et sarcasmes pour ceux qui ont assuré la transition. Leur réputation est sulfureuse. Dans notre esprit, abreuvé aux sources de l'humanisme classique et aux « droits de l'Homme », ces princes sont une fois pour toutes des mégalomanes, des dégénérés, des monstres, des déments.

Au XIX^e siècle, le professeur de médecine Lacassagne créa le terme de « césarite » pour qualifier la pathologie dont auraient souffert ces horribles personnages. D'autres évoquèrent l'existence d'une maladie génétique, qui expliquerait leurs dérèglements du comportement. Imprégnés par les drames évoqués par les grands classiques du théâtre et les images propagées par les péplums hollywoodiens des années 60, nous ne sommes pas loin de suivre leurs sombres diagnostics.

Tout n'est certainement pas faux dans l'opinion générale portée sur cette époque troublée. La réhabilitation n'implique pas la canonisation. Mais il convient de remettre chaque chose à sa place, de déceler la part de vérité de celle du mensonge délibéré, de débusquer « l'intox », la calomnie et la méprise. Le meilleur moyen est d'élaborer un retour aux sources.

Deux « cas » paraissent intéressants à éclairer, dans la mesure où ils sont emblématiques d'une certaine façon d'écrire l'histoire, à grands renfort de scandales et de torrents de boue : les règnes de Tibère et de Néron. Il n'est pas sûr que la vilaine réputation qui leur colle à la peau soit totalement justifiée.

TIBÈRE

Tibère vint au trône un peu part hasard. Il n'a rien de l'ambition dévorante de Jules César, pour qui la vie n'est qu'une longue conquête du pouvoir. La mort de Drusus et celle des deux beaux-frères de Tibère obligèrent Auguste à adopter celui-ci en désespoir de cause, à seule fin d'assurer la continuité du pouvoir.

Quand, en l'an 14, un peu malgré lui, Tibère succéda au fondateur de l'Empire, il avait déjà 56 ans et une vie bien remplie derrière lui. Ses victoires sur les Illyriens et les Pannoniens, sa conquête de la Germanie septentrionale, faisaient de lui un général victorieux, aimé par ses soldats et estimé de la population. Son exil volontaire, huit années durant, à Rhodes, où il vécut dans la simplicité la plus extrême pour

cacher la honte d'avoir été trompé par sa femme, contribua à lui forger une image d'homme détaché et non-violent - l'image qui sied d'ordinaire au sage (il n'avait pas dénoncé l'adultère dont il était victime, comme la loi l'en autorisait...).

Pourtant, nous avons la curieuse impression, lorsque nous lisons le portrait qu'en brossent les manuels d'histoire, que ce sage se transforma peu à peu en un tyran lubrique. La faute au pouvoir qui rend fou? Voire...



Tibère.

Un tyran ?

Tibère fut-il un tyran? Pourquoi pas; après tout, des tyrans, il y en eut bien d'autres.

Encore faut-il rendre à Tibère ce qui est à Tibère.

On ne peut s'empêcher d'être surpris à la lecture de Suétone et Tacite, eux qui d'habitude ne mâchent pas leurs mots.

Suétone rapporte que « certaines décisions furent prises contrairement à son avis et il ne s'en plaignit même pas ». Il ajoute qu'« une autre fois, il demanda pour les habitants de Trébie l'autorisation d'affecter à l'entretien d'une route une somme qu'on leur avait léguée pour construire un nouveau théâtre, mais il ne put l'obtenir et la volonté du testateur fut ratifiée. » Même à l'égard des injures, des bruits offensants et des vers satiriques sur lui et sur les siens, il était d'une patience inébranlable et répétait souvent que « dans un État libre la parole et la pensée devaient être libres ». Contredisant au sénat Q. Haterius, il conclut : « Je vous prie de me pardonner, si comme sénateur j'ai combattu votre opinion avec trop de liberté. » Puis s'adressant à tous, il ajouta : « Je l'ai dit maintes fois et je le dis encore, sénateurs, un prince bon et secourable, que vous avez investi d'un pouvoir si grand et si peu limité, doit être au service du sénat et de tous les citoyens, et même souvent et très souvent, de chacun en particulier; or je ne me repens pas de l'avoir dit, car j'ai trouvé et je trouve encore en vous des maîtres bons, équitables et bienveillants. »

Pour donner à tous l'exemple de l'économie, « souvent il se fit servir lui-même, dans des festins de cérémonie, les mets de la veille, déjà entamés, en déclarant qu'ils avaient tous les mêmes qualités qu'un sanglier entier.

C'est le contraire d'un comportement despotique.

Les deux biographies antiques ajoutent qu'à l'inverse de la plupart des autres empereurs romains, Tibère empêcha que des temples lui soient dédiés, qu'il limita les dédicaces à l'étranger et l'exposition de ses portraits, défendit que prêtres et flamines lui soient consacrés et interdit qu'on lui élève des statues. Il tançait ceux qui dans l'entourage lui suggéraient de donner son nom à un mois de l'année (César avait obtenu

en juillet, Auguste août). Tacite et Suétone insistent sur l'extrême susceptibilité de l'empereur dès qu'un de ses proches s'aventurait à lui donner du « seigneur et maître » : « Il réprima vertement ceux qui avaient appelé ses occupations sacrées et lui-même seigneur » ; « quelqu'un lui ayant donné le nom de maître, il lui intima l'ordre de ne plus lui faire cet affront. »

Se sachant peu fait pour le pouvoir, Tibère le déléguait chaque fois et autant qu'il le pouvait - à tort parfois, puisqu'il fit reposer sa confiance sur un homme, Aelius Sejan, qui le trahit sans vergogne. Tacite insiste sur le fait que, jusqu'en 23, Tibère consultait régulièrement les sénateurs avant de prendre ses décisions. Suétone renchérit sur le rôle de ses conseillers, vingt des principaux citoyens dont il prenait fréquemment les avis.

Les 6 dernières années d'une vie austère

Pourquoi Tibère nous offre-t-il l'image d'un empereur à l'autoritarisme excessif?

Peut-être parce que les rédacteurs des « digests » scolaires n'ont pas fait pas l'effort de lire intégralement Tacite et Suétone et qu'à l'instar des deux historiens, dans leurs passages polémiques, ils privilégient outrancièrement les 6 dernières années de la vie de l'empereur.

Durant cette période, l'attitude de Tibère se modifia, c'est indubitable. Son confident et ami Séjan, à qui il avait confié le gouvernement lors d'une absence prolongée, avait profité de la situation pour faire disparaître tous ceux qui gênaient son ambition, dont le propre fils de Tibère, César Drusus. Il y eut de la réaction dans l'air!

Mais il est injustifié d'écrire l'histoire à rebours, en grossissant la répression d'une fin de règne difficile au détriment des 17 autres années d'un principat paisible et en ne cherchant pas à discerner l'étendue des responsabilités réelles de Tibère dans les affaires délicates (loin d'être établies), tel que le meurtre d'Agrippine...

L'historien ne doit pas faire passer ses sentiments de répulsion avant la réalité des faits qu'il a sous les yeux. Toujours, il lui faut commencer par dépouiller consciencieusement les sources.

Tibère, vieillard lubrique ?

La vérité ne jaillit pas tout droit de la plume de Tacite et Suétone. Il serait tentant de dire que leur admiration pour le prince les a poussés à s'en faire les thuriféraires.

C'est pourtant eux qui ont composé les récits rapportant les débauches sexuelles de Tibère sur l'île de Capri, épisodes peu glorieux pour l'empereur, on en conviendra.

Lisons plutôt :

« Dans sa retraite de Caprée (Capri), il (Tibère) imagina même d'installer un local garni de bancs pour des obscénités secrètes; là, des troupes de jeunes filles et de jeunes débauchés rassemblés de toutes parts et ces inventeurs d'accouplements monstrueux qu'il appelait « sprintries », formant une triple chaîne, se prostituaient entre eux en sa présence, pour ranimer par ce spectacle ses désirs éteints (...). On lui prête des turpitudes encore plus infâmes et telles qu'on ose à peine les décrire ou les entendre exposer, ni à plus forte raison y croire; il aurait habitué des enfants de l'âge le plus tendre qu'il appelait ses « petits poissons », à se tenir et à jouer entre ses cuisses (...); on dit même qu'en guise de sein il donnait à téter ses parties naturelles à des enfants déjà passablement vigoureux, mais encore non sevrés (...). On rapporte même qu'un jour, pendant qu'il sacrifiait, séduit par la beauté d'un jeune servant qui lui présentait le coffret à encens, il ne pût se maîtriser, et, sans presque attendre la fin de la cérémonie, l'entraîna aussitôt à l'écart, sur le lieu même, pour abuser de lui, ainsi que de son frère, joueur de flûte; on ajoute que plus tard (etc). »

Tacite donnera de ces prétendues luxures un tableau presque identique.

Tibère serait donc devenu sur le tard un vieillard orgiaque et pédophile?

Réfléchissons un peu sur ces textes.

Les Mémoires d'Agrippine sont une curieuse source

Pendant 11 ans, de 26 à 37, Tibère se réfugia à Capri. Il était vraisemblablement las de l'exercice du pouvoir et les responsabilités lui pesaient. Qu'il y vécut en parfait ascète, personne ne peut le jurer et, compte tenu des mœurs du temps, ce serait bien étonnant (mais l'histoire est pleine de choses étonnantes). Mais s'y est-il livré à la plus effrénée débauche, comme l'ont cru A. Dumas, le peintre allemand Kopisch, ou les guides de l'île de golfe de Naples, qui montrent aux touristes effarés ces lieux d'abomination, avec un luxe de détails, qui excèdent de beaucoup le récit des anciens?

Faut-il réfuter les assertions des deux anciens? Il faut au moins les relativiser et les replacer dans leur contexte.

Tacite et Suétone sont les seuls à parler des débauches capriotes de Tibère. Ni Aurélius Victor, ni Eutrope, ni Dion Cassius, ni les deux Pline, ni Plutarque, le rigoureux moraliste, ni Juvénal, pourtant friand des ragots sordides, n'en soufflent mot. Ensuite, ni Tacite, ni Suétone, contrairement à leur habitudes, ne citent leurs sources. C'est curieux.

Craindraient-ils que, parvenues à la connaissance de leurs lecteurs, elles discréditent leur description? La fréquence avec laquelle Suétone répète ces « on dit », « on rapporte que » prouve qu'il n'avance qu'avec force prudence... en en profitant pour salir au passage la réputation de Tibère!

E. Kornemann expose une hypothèse qui paraît plausible. Les deux historiens antiques auraient fait reposer leurs terribles accusations sur le vulgaire pamphlet que sont les *Mémoires* d'Agrippine. Son argument est d'autant plus recevable que seul un ouvrage polémique de ce genre, malheureusement perdu, pouvait se permettre de colporter, avec un aussi incroyable aplomb, des potins à ce point malveillants. Que l'on sache tant de choses, si intimes, sur un homme reclus volontairement sur une île spécialement difficile d'accès devrait d'ailleurs rendre le lecteur perplexe, dès la première lecture.

Des raisons d'en vouloir à Tibère

L. Storoni-Mazzolani fait remarquer que la situation qui suivit le règne de Tibère se prêtait admirablement à ce genre de rumeurs. Caligula, Claude, Néron étaient tous de la famille de Germanicus, qui passait pour avoir souffert de la vengeance de Tibère. Il est très probable qu'ils



Néron, majestueux.

laissèrent se propager des calomnies, qui étaient un peu leur vengeance. Il n'y a pas de petites méchancetés. « On retrouve, en fait, remarque Régis F. Martin dans son livre fort bien documenté, la relation : mauvais empereur-débauché sexuel ; celui qui gouverne mal (dans l'optique subjective de l'opposant) doit avoir beaucoup de défauts qui font frémir et notamment être un dépravé. »

Tacite et Suétone avaient-ils, eux aussi, des raisons personnelles d'en vouloir à Tibère ? C'est certain.

Tacite, né treize ans après la mort du prince, est un ennemi acharné du régime du principat, qui a dévalué le rôle du sénat, dont il est membre, au profit de l'empereur. Dans ses écrits, il fait preuve d'une admiration sans borne pour le peuple german. Il en célèbre la « pureté » qu'il oppose à la décadence romaine, dont le commencement est à placer, selon lui, sous Auguste. Après avoir stigmatisé Auguste, la présentation de Tibère, le deuxième princeps dans l'ordre d'apparition, comme un scélérat dépravé, prêt à tout pour satisfaire ses vices, est la suite logique d'un travail de sappe - que l'historien comprend comme une œuvre d'assainissement moral à usage d'une société en décomposition.

Gérard Prause écrit très justement : « Tibère a été sacrifié à cette perspective intentionnelle et philosophique de l'histoire : cette vue schématique que donnait Tacite de son époque, exigeait qu'en ses débuts se fût trouvé un tyran, qui terminât sa vie en débauché pervers. »

Des remarques identiques peuvent être faites sur Suétone, qui appartenait à l'ordre équestre, un ordre dont les prérogatives avaient, elles aussi, décliné sous le principat.

Voilà aussi la raison pour laquelle Tibère et Suétone se plaisaient à vanter les mérites du début de règne de Tibère, comme on l'a vu plus haut : à cette époque bénie, leurs ordres n'étaient pas encore dépréciés !

Tous deux, par parenthèses, étaient également les protégés d'empereurs antonins, Trajan pour Tacite, Hadrien pour Suétone. En obscurcissant délibérément le siècle précédent, ils mettaient en lumière les qualités supposées de leur maître respectif.

NÉRON

Néron semble définitivement marqué par le film de Mervyn le Roy, « Quo Vadis », l'adaptation cinématographique, tournée en 1951, du best-seller du polonais Henryk Sienkiewicz. L'empereur y est présenté comme le fou intégral, artiste raté, persécuteur et dévoyé : l'infâme par excellence.

On lui attribue tellement de méfaits et d'horreurs que le tri est difficile. Allons à l'essentiel.

Suétone (comme Dion Cassius et Aurélius Victor) décrit dans sa *Vie des Douze Césars* une bien curieuse scène. Le sadisme gratuit qui s'en dégage a beaucoup choqué ses lecteurs.

La voici :

« Personnellement, il prostitua sa pudeur à tel point qu'après avoir souillé presque toutes les parties de son corps, il imagina enfin cette nouvelle sorte de jeu : vêtu en peau de bête féroce, il s'élançait d'une cage, se précipitait sur les parties naturelles d'hommes et de femmes liés à un poteau, puis, après avoir assouvi sa lubricité, se livrait pour finir à son affranchi Doryphore ; il se fit même épouser par cet affranchi, comme il avait épousé Sporus, allant jusqu'à imiter les cris et les gémissements des vierges auxquelles on fait violence. »

Néron ne sort effectivement pas grandi de cette description.

Mais ne sommes-nous pas abusés ? Regardons-nous cette scène sous le bon angle ?

Régis F. Martin ne doute pas de la réalité des faits. Mais il ne cache pas non plus sa surprise devant leur complexité. Il est notamment frappé par « l'aspect théâtral qui domine à l'évidence », le décor, les costumes, le scénario, etc.

Néron était un fou... de l'Orient

E. Cizek a développé une thèse qui prend en compte un élément trop souvent oublié. Pour lui, ce qui est décrit par l'historien romain ressemble à s'y méprendre à une initiation au rang mithriaque du Lion. Cette initiation comportait effectivement des déguisements et des rituels de ce type.

On insiste trop peu sur un fait pourtant reconnu des spécialistes : l'orientalisme forcené de Néron. Cette passion se retrouve dans sa pratique quotidienne du pouvoir (fastes pharaoniques, dépenses somptuaires, innombrables serviteurs, chevaliers formés à lui faire son éloge, titres redondants, construction d'un palais inouï, la fameuse Maison Dorée, sur l'Esquiline,...) et dans les cultes qu'il rend aux divinités (Cybèle, Atagartis,...). La « mode orientale » est une des caractéristiques de son règne, comme d'ailleurs celui de son oncle Caligula. Nous savons, grâce à Plinius l'Ancien, qu'en 66, le roi d'Arménie Tiridate initia personnellement l'empereur à des rites magiques orientaux de purification.

Les deux « mariages homosexuels » fleurissent la même erreur d'interprétation tardive et confirment « l'hypothèse mithriaque ». Ce que l'on prend pour des épisodes scabreux - dans notre optique judéo-chrétienne s'entend - et qui ont été des cérémonies publiques et retentissantes, confirmées par Orose, Tacite, Dion Cassius et d'autres, ne relèvent certainement pas de la provocation, ni du désir maladif qu'aurait eu Néron de choquer son peuple. Néron est réputé, au contraire, pour rechercher dans tous ses actes, l'appui et l'amour du peuple. « Il avait surtout la passion de la popularité », dit Suétone.

Nous savons, grâce au recoupement des textes, que Suétone s'est trompé au moins sur un point : Doryphore,



Néron, penché sur sa victime, Agrippine.

le second « époux » de Néron, se nomme en fait Pythagoras. Et le doryphore, comme l'a démontré Jean Colin, est en réalité un porte-lance, ministre du culte de Cybèle et de la déesse orientale Mâ-Bellone. On apprend par Suétone que le dénommé Sporus était castré : or les servants du culte de Cybèle subissaient justement cette opération ! Nous revoici au cœur d'un rituel initiatique d'ordre mithriaque.

Cette démonstration ne signifie pas, bien sûr, que Néron n'ait pas entretenu de relations homosexuelles. C'était dans les mœurs du temps, même si on préférerait s'en cacher pour éviter d'être la risée de la population. Mais ce qui a longtemps été présenté comme un caprice barbare a toutes les chances de n'être qu'un rite religieux oriental.

Des rapports incestueux ?

Quelques auteurs ont accusé Néron d'avoir entretenu des rapports incestueux avec sa mère, Agrippine - comble de l'épouvante œdipienne !

Les dénicheurs de scandales professionnels, qui n'aiment rien tant que de loucher à travers les trous de serrure des grandes figures de l'histoire, ont pris ces assertions pour argent comptant, sans s'apercevoir :

1) que tous les auteurs qui relatent cette histoire d'inceste se contredisent sur des points essentiels ;

2) que certains d'entre ces auteurs, parmi les plus durs pourtant, comme Tacite et Suétone, rangent cette

affaire dans la catégorie des désirs ou fantasmes jamais consommés.

W. Potscher ne croit pas un seul instant à ce commérage. Il rapporte, en revanche, que Néron aimait une courtisane qui ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau, et que, comme que le note Dion Cassius, « lorsqu'il s'amusait avec elle et qu'il s'en vantait auprès de ses amis, *il disait* qu'il couchait avec sa mère (je souligne) » !

A chacun de conclure.

L'incendie de Rome

Le plus grand crime qu'on ait imputé à la sauvagerie de Néron reste l'incendie de Rome. Qui n'a pas en tête l'image de ce mégalomane, caressant sa lyre au-dessus des décombres, pendant que la population périssait dans les flammes allumées sur son ordre ?

C'est dans la nuit du 18 au 19 juillet que le drame éclata. Le feu commença à ravager le quartier populaire autour du Grand Cirque et se propagea très vite, sous la force du vent, violent ce soir-là, au Quirial, au Viminal et à l'Esquilin. Le peuple céda à la panique. On voulait fuir, échapper par tous les moyens à cet embrasement gigantesque, mais l'on n'y parvenait pas, cerné de toutes parts par un feu que rien ne semblait pouvoir stopper. Les secours restèrent impuissants et malgré les efforts exceptionnels déployés, ils assistèrent, malgré eux, à l'épouvantable catastrophe.

Pendant neuf jours, le feu détruisit tout sur son passage, les plus beaux édifices, le temple de Jupiter-Stator, le Palais



Néron.

Royal, les manuscrits des bibliothèques publiques, des centaines de maisons, plus de 10 000 immeubles de rapport.

Au bilan, 200 000 sans-abri (on ignore le chiffre des morts) et 10 des 14 régions de Rome, anéanties ou en partie endommagées. On estime que 20 % de la ville disparut entièrement durant ces jours tragiques.

Le feu à peine éteint, un bruit courut dans les quartiers. C'était Néron l'instigateur de l'incendie ! C'était lui, et lui seul, le responsable de cette horreur !

On lui trouva évidemment les meilleurs raisons du monde pour accomplir un tel forfait.

La pyromanie, d'abord. Certains affirmèrent avoir vu l'empereur sur l'Esquilin, chantant la prise d'Ilium du haut de la tour de Mécène, d'où il contemplait le paysage enflammé, comme un artiste ayant perdu le sens de la raison.

On prétendit aussi que, voulant reconstruire la ville selon ses propres normes esthétiques, évidemment démesurées, Néron avait commis un acte qui lui faisait gagner un temps considérable.

Sur quoi reposaient ces bruits ?

Des bruits répandus par des ennemis de Néron

Les premiers et les principaux diffuseurs de la rumeur étaient les détracteurs acharnés de Néron, les anciens consuls. Un an plus tard ces nobles se lanceraient dans la conjuration dite de Pison, qui allait viser à renverser l'empereur pour installer celui-là sur le trône. Ces consulaires, en 64, sont sur les dents, à l'affût de la moindre occasion de dénigrer Néron et d'affaiblir son prestige. Leurs invectives seront retenues par la postérité comme si elles allaient de soi et qu'il était prouvé que Néron fut coupable. Suétone, Pline l'Ancien, Dion Cassius

en sont les premiers responsables. Mais pourquoi les croire sur parole ?

Les historiens les plus proches de l'événement - et qui n'avaient pourtant pas pour habitude de mâcher leurs mots - ne désignèrent jamais Néron comme le responsable du désastre. Cela devrait donner à réfléchir.

La pyromanie a beau jeu. Lorsque l'incendie débuta, Néron se trouvait à une cinquantaine de kms de là, dans sa résidence d'Antium, où on vint le réveiller pour lui annoncer le sinistre. Un pyromane, esthète de surcroît, ne serait-il pas resté plus près, pour jouir du spectacle d'apocalypse qu'il avait déclenché ? Les nombreuses villas que possédaient Néron dans la banlieue de Rome lui auraient permis cette coquetterie démente, sans qu'il ne risquât rien. L'accusation de pyromanie ne repose que sur des supputations élaborées dans le but de nuire.

L'empereur aurait-il commis ce crime pour rebâtir la « Néropolis » de ses rêves ? C'est absurde. Son trésor fut parmi les premiers à être détruit par les flammes. Et comme l'a démontré André Balland, la reconstruction de Rome fut une œuvre destinée à justement prévenir une catastrophe de cette nature. Néron aéra l'ancienne ville, insalubre et sans coupe-feu et la transforma selon des normes de sécurité modernes. Sa « Néropolis » rêvée se réduisait, en outre, à une extension de la ville et ne consistait pas en la révolution architecturale qu'on a supposée.

Les chrétiens ont-ils été massacrés ?

Rien dans l'attitude de Néron ne concorde avec celle du destructeur fou qu'on s'est plu à imaginer.

L'accusation officielle que Néron aurait lancé contre les chrétiens, (il leur aurait attribué l'embrasement de la cité) et au terrible châtement qui s'en serait suivi (2 à 3000 suppliciés selon la *Grande Encyclopédie Larousse*), était-elle de la même veine ?

Seul Tacite fait mention de cette inculpation et du supplice qui toucha la communauté chrétienne de Rome. Tous les autres auteurs, romains, juifs et chrétiens (Origène, Tertulien, Clément, Eusèbe, Saint-Augustin,...) l'ignorent superbement. Ce n'est qu'au XV^e siècle qu'on commence à en parler et à gémir. Pourquoi au XV^e ? Parce qu'à cette époque un certain Le Pogge, secrétaire de plusieurs papes et faussaire notoire, trouva comme par miracle un passage de Tacite, inconnu jusqu'alors, passage que lui aurait confié un moine (anonyme !) au cours d'un pèlerinage...

Après tout, l'incendie de Rome fut peut-être accidentel. Ce n'était pas la première fois qu'il s'en déclenchait dans les quartiers des entrepôts, où l'huile stockée et les constructions en bois offraient un idéal à l'emprise des flammes.

Au tribunal de l'histoire, Néron et Tibère doivent être exemptés une bonne fois pour toutes, au bénéfice du doute.

Glozel, vrai/faux site archéologique

Comment un site archéologique peut-il être à la fois vrai et faux ? Comment les partisans de la fraude et ceux de l'authenticité peuvent avoir en même temps tort et raison ?

Les problèmes sont parfois plus complexes qu'ils n'apparaissent dans le feu des discussions polémiques. Glozel a suscité bien des passions, chacun étant convaincu de détenir la clé de l'énigme, une et indivisible.

Les insultes eurent beau fuser de part et d'autres, les propos définitifs des

deux parties sont aujourd'hui relativisés par le résultat d'analyses scientifiques rigoureuses. Dans son dernier livre, Henri Broch, connu par ailleurs pour l'intransigeance de ses positions, fait une courte synthèse de l'affaire :

« Petit hameau aux environs de Vichy, dans le Bourbonnais (France), Glozel fut l'objet au début de ce siècle d'une controverse archéologique très âpre.

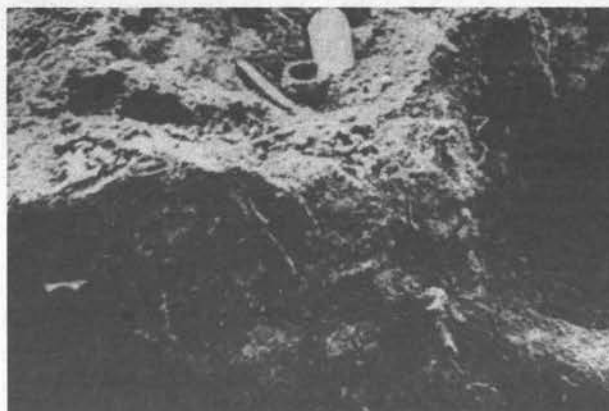
Le premier mars 1924, Emile Fradin fit la première trouvaille glozélienne (consistant en une fosse ovale d'environ 3 mètres de long et de 50 centimètres de profondeur, aux parois en pierres liées par un ciment d'argile et dont le fond était pavé de 16 larges dalles). Les années suivantes E. Fra-

din, A. Morlet et d'autres personnes mettaient à jour une grande collection d'objets qui frappaient par leur étrangeté : tablettes d'argiles recouvertes de signes alphabétiques, urnes « têtes de mort », récipients « lampes », idoles en forme de phallus, fusaïdales, fragments de haches polies, harpons, hameçons, aiguilles (en os et en schiste), galets, anneaux gravés, sculptures représentant des animaux, fragments d'ossements humains... La liste est véritablement impressionnante.

Le monde de l'archéologie se scinda alors en deux : les partisans de l'authenticité du site qui le classait comme site préhistorique (8000 à 10.000 ans) et les sceptiques (à peu près tous les préhistoriens) qui optaient essentiellement pour une mystification. Les bornes de la courtoisie furent largement dépassées.



Cheval au galop, gravé dans un fragment d'omoplate.



Le docteur Morlet et Émile Fradin.

sées et, dans ce tintamarre général, on n'entendit même pas les opinions intermédiaires, comme celle de Camille Julian (spécialiste de la Gaule) pour qui certaines tablettes étaient authentiques sans remonter au néolithique ; il optait pour une époque gallo-romaine.

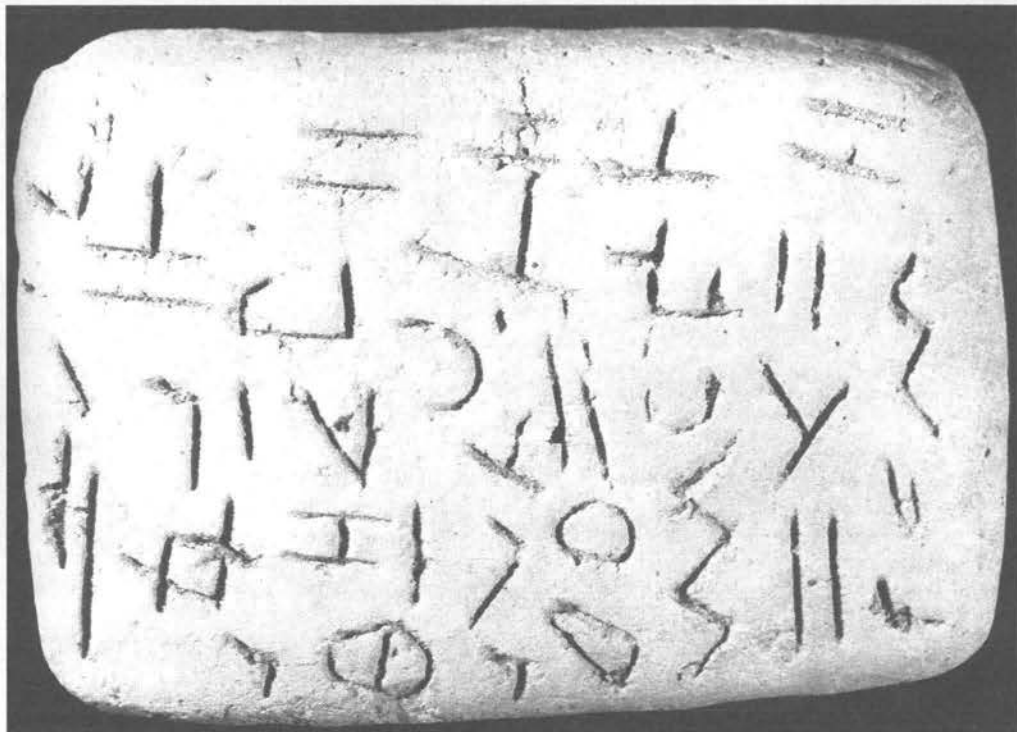
Quelques grands « spécialistes » de l'archéologie-délirante, en hommes d'affaires avisés, s'emparèrent plus tard de ce site et n'hésitèrent pas à lancer un pont entre Glozel et l'Atlantide, le continent de Mu et autres mythes. Les extraterrestres furent même censés avoir débarqué à Glozel (comme ils le font sur tout autre site mal expliqué, laissant un trou dans la connaissance du passé) afin d'amener la science aux pauvres terriens.(...)

En fait Glozel n'a aucun lien avec la patrie des extraterrestres (si ceux-ci existent). Glozel n'est pas un site préhistorique. Mais Glozel n'est pas un coup monté, Glozel est authentique !

En effet, une méthode de datation (la radiothermoluminescence) qui a fait une entrée remarquée en archéologie, a permis de jeter un éclairage nouveau sur le site controversé. L'examen par la radiothermoluminescence de nombreux objets en céramique de Glozel a mon-



Le champ des fouilles de Glozel en 1927



Tablette d'argile gravée de signes « alphabétiphormes ».

tré de manière indubitable que ces objets ne peuvent pas être des faux modernes comme de trop nombreuses personnes le pensaient généralement. Le site devrait dater d'entre les années 700 avant notre ère et 100 après ; certains objets se situent toutefois entre 250 avant notre ère et 350 après. Il semble probable que l'époque qui doit être acceptée pour ce gisement soit : la Tène ou Gallo-romain.

A titre anecdotique me revient en mémoire un épisode grinçant d'un congrès auquel j'ai participé : le XI^e congrès de l'« Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques » qui s'est tenu en France en 1976. Ce congrès a été l'occasion de quelques accrochages verbaux sur le sujet « Glozel » à la grande honte des « anti-glozéliens a priori ». C'est pourquoi, je profite de ce souvenir pour faire ici une mention spéciale pour des ossements glozéliens qui semblent provenir de résidus d'un site plus ancien, certainement paléolithique ; en effet, les résultats de la datation par carbone 14, annoncés lors de ce congrès, ont donné à ces ossements une ancienneté d'environ 19.000 ans !

Ainsi, il semble clair que les célèbres tablettes gravées de Glozel ne portent

pas la plus vieille écriture du monde. Des millénaires avant les civilisations sumériennes et égyptiennes, il n'y a pas eu invention miraculeuse de l'écriture et du verre dans le centre de la France.

En conclusion, si le site de Glozel est perdu pour les archéomanes comme pour les négateurs par principe, il n'en demeure pas moins encore une énigme.

Glozel gallo-romain ou mésolithique ou paléolithique... de nombreuses questions restent en suspens ; questions dont les possibles réponses ne pourront être amenées que par une nouvelle campagne de fouilles sérieuse et ordonnée mettant en œuvre toutes les possibilités offertes à l'archéologie moderne. »

(Extrait de Henri Broch, *Au cœur de l'extraordinaire*, L'Horizon Chimérique, 1991.)

Étonnant, non ?

CHAPITRE 2

Y-A-T-IL EU UNE PAPESSSE JEANNE ?

Une femme sur le trône de Pierre !
En plein IX^e siècle !

Ce fait divers a longtemps secoué la Chrétienté.
Le scandale ridiculisait l'Église et nombreux sont
les « libres-penseurs » qui en rient encore.

Au même titre que Guillaume Tell, auquel
ont longtemps cru tous les Suisses et de
nombreux historiens réputés pour leur sérieux,
la Papesse Jeanne n'est cependant rien d'autre
qu'une légende.

Voici l'histoire telle qu'on la présente d'ordinaire.
Au beau milieu du IX^e siècle, une femme d'origine
anglaise, mais née à Mayence, a un jour l'idée de se travestir
en homme, pour suivre son amant dans le monde des études,
d'où les personnes du sexe faible sont exclues. Une aventu-
rière amoureuse, donc.

Après s'être rendue à Athènes, la dame se fit remarquer à
Rome où, dissimulant toujours son sexe avec habileté, elle
fut reçu dans les milieux ecclésiastiques et en particulier, à la
Curie. Elle réussit si bien son manège qu'en juillet 855, à la
mort de Léon IV, elle se fit élire pape, et prit le nom de Jean
VIII. Les cardinaux n'y virent que du feu. La chose ne s'était
jamais évidemment produite et, pire, était formellement

interdite. Deux ans passèrent. La papesse, qui avait conti-
nué à se livrer aux plaisirs charnels, se trouva enceinte. Au
cours d'une procession qui se déroulait entre Saint-Pierre-
du-Vatican et Saint-Jean-de-Latran, elle fut prise de contrac-
tions et dut accoucher publiquement du fruit de ses péchés.
Elle fut condamnée à mort.

Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, l'Église ne
chercha pas à cacher l'affront qui lui avait été fait et qui écla-
boussait son honneur. Elle n'en trouva pas la cause ailleurs
qu'en elle-même et, pendant des siècles, battit sa coulpe en
raquant son chagrin, au grand plaisir de ses adversaires, Jean
Hus, Luther et les protestants, qui n'en demandaient pas
tant.

Aux rares sceptiques, qui trouvaient l'anecdote un peu
emberlificotée et les documents peu convaincants, on rétor-
quait que les preuves étaient abondantes et irrécusables.

Un rite, un siège percé et des témoins

Le rite, aujourd'hui perdu, de la vérification de la virilité
des papes lors du couronnement était supposé constituer la
principale d'entre elles.

Au palais du Latran, après l'élection du nouveau souverain
pontife, un diacre était réputé vérifier manuellement l'exis-
tence de ses parties génitales (dénommées à juste titre les

« Pontificales » !), au travers d'une chaise percée, faite de porphyre, spécialement destinée à cet effet. Après avoir effectué son contrôle, le diacre était censé prononcer ces paroles latines : « *Habet duos testiculos et bene pendantes !* », cri de victoire qui signifiait : « Il y en a deux et qui pendent bien ! » - sous-entendu : c'est un homme, donc il est digne de la couronne papale.

On aurait d'ailleurs des témoins.

Quant aux sièges en question, ils existent toujours et, s'ils ne sont plus utilisés, on peut néanmoins constater de visu qu'ils sont bien « percés ».

L'argument semble imparable. Pourquoi aurait-on imposé ce rite humiliant aux papes du Moyen Âge, rite inconnu des premiers chrétiens, s'il ne s'était pas justement produit un événement majeur dans l'histoire de la Papauté qui l'ait justifié ? Seule, dans des temps anciens, l'accession d'une femme au trône de Pierre paraît exiger la mise en place d'une telle « expertise », afin que le scandale ne se reproduise plus.

On ajoutait, pour renforcer la conviction, que la procession du Pape effectuait un détour pour éviter de repasser sur les lieux « salis » par la perfide aventurière. A cet endroit une inscription aurait été gravée, dénonçant la mise au monde du bâtard de la Papesse Jeanne. On disait aussi que les « deux ans de vacances entre le règne de Léon IV et celui de Benoît III » correspondaient à la chronologie avancée et signalaient le profond malaise ressentie par l'Église face à cette péripétie.

La signification des sièges curules

L'étude attentive de ces « preuves » nous démontre qu'elles ne valent strictement rien. La Papesse Jeanne est une légende comme on sait si bien les créer et les colporter au Moyen Âge. Sans plus.

Le « rite de vérification », si ridiculement public, n'a jamais (lisez bien : jamais) existé. Rigoureusement aucun texte normatif n'en fait état. On connaît aujourd'hui la cérémonie du couronnement dans ses moindres détails et aucune part ne lui est laissée. Le pape allait bien s'asseoir sur une chaise effectivement bizarre, mais personne dans son entourage ne lui touchait quoi que ce fût.

Dans le mobilier de l'investiture pontificale, on retrouve bien les deux sièges perforés en marbre, dit « roux antique », mais leur signification est tout à fait différente de celle qui a été suggérée par la rumeur.

La perforation en question est circulaire, mesure 21,4 cm de diamètre et s'ouvre sur le devant du siège par une petite ouverture carrée de 13,2 sur 13,7 cm. On ne voit qu'elle quand on est sous l'influence de la légende, mais, en fait, ce sont les rebords qui sont importants - le siège à proprement dit et non le « trou ».

Comme l'a démontré Alain Boureau, directeur d'études en histoire à l'E.H.E.S.S., dans un livre intitulé *La Papesse Jeanne*, ces sièges ont adopté la forme des sièges des consuls et prêtres romains. Ce sont des « sièges curules ». Leur origine remonte au XI^e siècle. A cette époque, la Papauté se heurtait aux intrigues des cardinaux de la Curie. Pour tenter de contrebalancer le pouvoir de ces derniers et raffermir le leur, les papes, Pascal II en tête, se prétendirent, à l'image des Romains antiques, « patriarches universels » (malgré les injonctions passées de Grégoire le Grand). Ce titre leur permettait de soumettre à Rome les patriarchats du monde entier, notamment ceux d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem...

Les sièges curules n'étaient donc que l'expression symbolique de cette nouvelle titulature. Le pape y recevait la férule, remise par un sous-diacre (le voilà le

diacre de tout à l'heure), qui désignait son magistère - et c'est tout.

Pourquoi les sièges devinrent-ils les « chaises percées » affectées à la vérification du sexe des papes ? Certainement, suggère Alain Boureau, parce qu'une fois éteinte la querelle qui leur avait donné naissance, leur signification symbolique s'est peu à peu perdue et leur sens fut détourné. Jusqu'à leur dernière utilisation par Léon X, en 1513, plus grand monde n'en comprit l'utilité. Certains s'emparèrent de l'aubaine pour tourner en dérision le couronnement des papes.



L'inscription et la vacance de deux ans...

L'inscription gravée « sur le lieu de naissance » est un argument également infondé. L'inscription est en réalité une innocente fresque ornant une chapelle, et représentant une non moins innocente « Vierge à l'Enfant »...

La rue de Querceti, puisque c'est d'elle dont il est question, était une rue étroite par laquelle les papes passaient habituellement, avec leur suite, pour se rendre au Colisée. Au XIII^e siècle, la foule prit une telle importance qu'elle en

bouchait l'accès et que le chemin fut détourné. Pour tenter « d'expliquer » ce détour, on y a greffé la légende de la papesse. On se servit pareillement de la peinture murale...

Quant aux deux ans de vacances du pouvoir, il suffit de savoir compter... Dès 1562, le frère augustin Onofrio Panvinio, entreprit une étude sérieuse sur la chronologie des papes, qui se voulait le prolongement de la *Vie des Papes* de Platina. Il y passa scrupuleusement en revue les pontificats de Léon IV et de Benoît III, en faisant observer qu'entre leurs deux règnes, la vacance ne fut que de quinze jours, ce qui n'a rien d'extravagant. L'érudition contemporaine confirme ses recherches. Au IX^e siècle, il n'y eu donc pas de place pour l'imposture d'une quelconque Jeanne.

Quand on y songe, l'argument est décisif. Jean VIII, le vrai, le seul, fut élu en 872 et mourut en 882 et à tout le moins qu'on puisse en croire, c'était un homme et non une femme, un Romain et non une native de Mayence.

Comment se construisent les légendes...

Comment une telle légende put-elle voir le jour ?

Une légende ne se laisse jamais facilement autopsier. L'action qui la propulse est souterraine et de nombreuses causes peuvent en être à l'origine.

La date de sa première apparition est néanmoins cernée : c'est sous la plume du dominicain Jean de Mailly dans la *Chronique universelle*, qu'il rédigeait dans un couvent messin, vers 1225. Avec une mention admirable qui nous laisse aujourd'hui songeurs : « à vérifier » !

Ceux qui s'empareront de l'anecdote n'auront pas ce scrupule. Les Etienne de Bourbons, Jacques de Voragine (celui de la *Légende dorée*), Martin le Polonais, les plus grands auteurs médiévaux comme Pétrarque ou Boccace, contribueront, par leurs accumulations et retouches successives, à donner à Jeanne les caractéristiques qu'on lui connaît aujourd'hui, avec le recul, comme si elle les avait possédées de tous temps.

Ce sont eux qui dateront, avec une précision d'autant plus incroyable qu'elle est entièrement fictive, les événements qui « auraient pu » marquer sa vie. Assemblant chacun des détails de leurs crûs et des éléments épars puisés dans la rumeur publique (Geoffroy de Courlon est le premier, dès les années 1290, à « identifier » l'histoire de la papesse avec celle de la vérification des sexes), ils élèveront Jeanne - que certains appellent aussi Anna ou Agnès - au rang de personnage historique. Son existence sera, sinon incontestable, du moins, jusqu'au XVI^e siècle, incontestée.

Une peur malade de la femme

L'Église elle-même s'en accommodera, dût sa réputation en souffrir.

L'interdiction faite à la femme d'accéder au sacerdoce - et a fortiori au trône pontifical -, patente depuis le décret de Gratien au XII^e siècle et constamment précisée par des glossaires du droit canon, laisse apparaître sa misogynie malade, qui n'est somme toute qu'une peur de la femme... L'Église était le terreau idéal pour la diffusion de fantasmes de ce type.

D'où venait exactement la rumeur narrée par Jean de Mailly ? Nul ne peut le dire avec certitude. On sait tout de même que le frère prêcheur fondait en partie son information sur une inscription qui aurait été gravée sur le lieu d'accouchement de la Papesse en ces termes : « Pierre, Pères des pères, Publie la Parturition de la Papesse. » En décodé : « la Papesse a accouché, l'Église le certifie. »



Réalité ou légende ?



Le siège percé.

Ignaz von Döllinger pense que ce verset, dit des « 6 P », viendrait plus vraisemblablement d'une inscription lapidaire de remerciements à Mithra, ainsi rédigée : *Propria Pecunia Posuit Patri Patrum P.*, qu'il faudrait lire ainsi : « P. (initiale du donateur inconnu) a offert au Père des Pères (titre des ministres de Mithra) sur son propre argent. » Il se fonde sur l'existence d'une autre inscription, d'un genre semblable, (R.R.R.F.F.F) qui n'était en fait qu'un simple souvenir du bâtisseur, Rufus Festus, à partir de laquelle les Romains du

Moyen Âge avaient déjà élaboré une prophétie catastrophique de la sibylle, annonçant la destruction de Rome par le glaive (*Ferro*), la flamme (*Flammaque*) et la faim (*Famique*). La thèse se tient. L'intention volontairement satirique de la déformation de l'offrande ne serait bien sûr pas à écarter.

Les témoins effrayants

Panvinio pensait que la légende de la Papesse Jeanne serait venue de Jean XII, au X^e siècle, qui avait une maîtresse justement prénommée Jeanne. L'emprise terrible que celle-ci exerçait sur son amant, aurait fait qualifier ce dernier de « papesse ». Baronius, repris par Voltaire, pensait que Jean VIII, le vrai, était tellement couard qu'il aurait mérité ce sobriquet féminin. Ce ne sont que des hypothèses.

Ce qui dans cette affaire, comme dans certaines autres, ne laisse pas de fasciner, ce sont les « témoignages ». Non pas ceux qui rapportent des on-dit qu'ils ont glané on ne sait où, mais les témoignages des personnes présentes, voire officiant à la cérémonie.

Elles ont vu, sont persuadés d'avoir vu, des choses dont on est aujourd'hui certain qu'elle n'ont jamais existé. Visiblement ces personnes n'étaient pas des hystériques, ni des menteurs professionnels. Elles étaient la plupart du temps honnêtes et désintéressées. C'est d'autant plus effrayant...

Les incroyables témoins d'une scène imaginaire

Un *Guide* de la Rome du XV^e siècle mentionne très explicitement l'existence du rite de vérification : « Près dudit Sancta Sanctorum se trouvent deux sièges de porphyre d'une seule pièce, dans lesquels le pape nouvellement créé s'assoit ; par un orifice situé sur le fond du siège, on cherche à savoir s'il est un homme ou bien une femme. »

Des voyageurs l'attestent. L'anglais Guillaume Brevin, vers la même époque, note : « Dans la chapelle du Saint-Sauveur, se trouvent deux ou plusieurs chaises de marbre et de cuivre avec des orifices percées sur le fond ; sur ces chaises, à ce que j'ai entendu là-bas, se déroule la vérification qui permet de savoir si le pape est du sexe masculin ou non. »

Même des ministres du culte rapportent y avoir assisté. Le clerc gallois Adam de Usk, qui a participé aux cérémonies d'avènement d'Innocent VII, en 1404, décrit la scène dans son *Chronicon* : « ... le Pape descend de cheval pour être intronisé et il entre dans l'église. Là, il s'assied sur la chaise de porphyre au siège perforé afin que le cardinal le plus jeune s'assure de sa virilité, puis, au chant de *Te Deum*, il est conduit à l'autel. »

CHAPITRE 3

LES TERREURS DE L'AN MIL N'ÉTAIENT-ELLES QU'UN FANTASME DE MOINES?

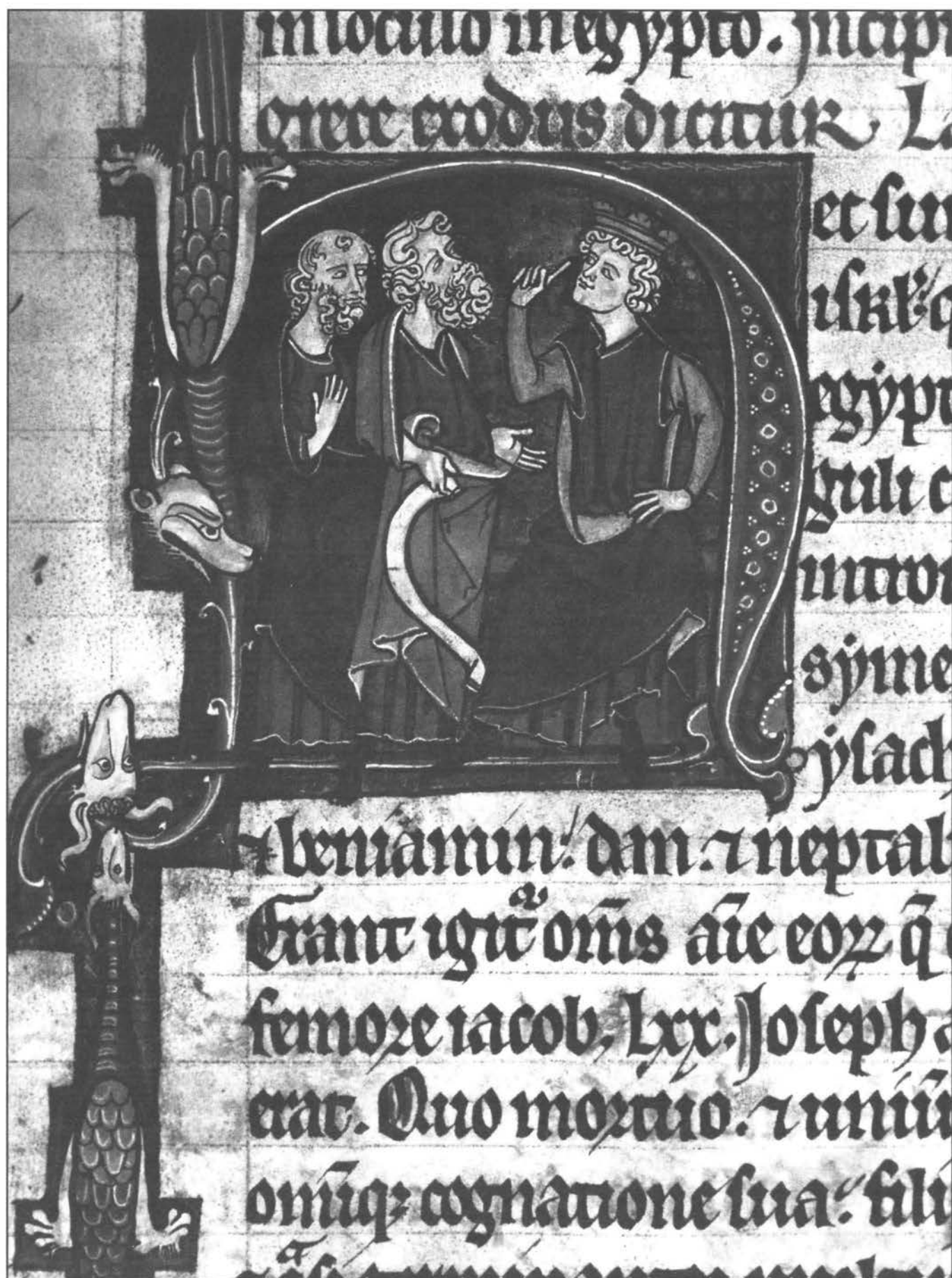
Au début du XI^e siècle, cédant à une peur panique suscitée par la prolifération de signes et de prophéties annonciateurs de la fin des temps, les paysans d'Europe occidentale abandonnent leurs labours et quittent leurs foyers, pour faire pénitence à l'ombre de la Croix, en implorant la grâce du Tout-Puissant. « La croyance en la fin du monde, croyance qui semblait justifiée par les pestes, les famines, les calamités de tout genre dont l'Europe était désolée, répandait une atonie universelle. Tout était glacé d'effroi à l'attente du jour fatal, toute entreprise avait cessé, tout mouvement était arrêté; il n'y avait plus ni espoir, ni avenir. On redoublait de ferveur religieuse, on se pressait dans les couvents, on donnait ses biens à l'Église et de toutes parts on entendait ce cri lugubre : « La fin du monde approche ! », écrivait naguère Théophile Lavallée, disciple de Michelet.

Cette vision de l'An Mil et de ses terreurs a profondément imprégné notre imaginaire. Nous y croyons d'autant plus volontiers qu'elle correspond à l'idée que nous nous faisons habituellement d'un Moyen Âge obscurantiste, tout droit sorti d'un tableau de Jérôme Bosch. La lecture de « l'Apocalypse » dite de saint Jean, un texte touffu et ésotérique qui est censé contenir de précieux renseignements sur l'avenir du monde, semble nous confirmer dans notre opinion. Nous imaginons aisément l'horreur des gens de la fin du X^e siècle quand ils prenaient connaissance du chapitre XX, 1-8 :

« Puis, y est-il écrit, je vis un Ange descendre du ciel, ayant en main la clef de l'Abîme, ainsi qu'une énorme chaîne. Il maîtrisa le Dragon, l'antique Serpent, - c'est le Diable, Satan - et l'enchaîna pour mille années. Il le jeta dans l'Abîme, tira sur lui les verrous, apposa les scellés, afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement des mille années. Après quoi, il doit être relâché pour un peu de temps (...). Les mille ans écoulés, Satan, relâché de sa prison, s'en ira séduire les nations des quatre coins de la terre, Gog et Magog, et les rassembler pour la guerre, aussi nombreux que le sable de la mer. »

En l'An Mil, mille ans étaient écoulés, le châtement annoncé devait avoir lieu. Et alors quelle panique, dans la Chrétienté !

Depuis plus d'un demi-siècle, les recherches (notamment celles d'Edmond Pognon) ont pourtant démontré que ces scènes de terreurs collectives à l'approche du millenium n'ont jamais existé. Georges Duby parle à leur propos d'un « mirage historique ». Leurs comptes rendus en termes mélodramatiques, où se bousculent prédicateurs fous et masses humaines hurlant à la mort, ne sont fondés que sur des supputations gratuites. Supputations des rédacteurs de certains



documents, d'abord ; supputations des historiens qui ont lu ces documents, ensuite.

Les ornements des Annales

Voyons par exemple les *Annales de Hirsau* - qui se sont révélées être un apocryphe du XVI^e siècle. Ces annales ont été longtemps tenues pour une description réaliste des « événements » arrivés au XI^e siècle. « En l'an mille de l'incarnation (...), pouvait-on y lire, apparut dans le ciel une horrible comète. Beaucoup qui la virent crurent que c'était l'annonce du dernier jour. »

Ce document repose sur la *Chronographia* de Sigebert de Gembloux composée au XII^e siècle, qui tire lui-même ses renseignements des *Annales Léodienses*.

Problème n°1 : ces dernières annales, le plus ancien texte se rapportant aux phénomènes, sont désespérément muettes sur le passage de la comète. Celle-ci fait donc son apparition deux siècles après les faits, dans les écrits de Sigebert de Gembloux. D'où Sigebert tire-t-il cette histoire, dont il est le seul à parler ? Mystère. Aurait-il confondu (opportunément ?) avec la comète, avérée dans d'autres récits (Raoul Glaber et Adémar de Chabannes), qui fut observée en 1014 ? L'a-t-il tout bêtement inventée ? Ce n'est pas impossible.

Problème n°2 : la *Chronographia* ne dit pas un mot de la prétendue tension sociale qui aurait été consécutive au présage, et qu'on retrouve dans les *Annales de Hirsau*. D'où ces dernières tirent-elles leur renseignement ? Pour rendre compte d'un mouvement de panique survenu au XI^e siècle, il faut soit y avoir été, soit avoir devant les yeux une source fiable. L'auteur des *Annales* n'y était pas et sa source n'en dit rien.

Au bilan, les ornements successives des *Annales de Hirsau* sautent aux yeux (la comète, puis la foule qui en tire des conclusions pour son avenir) et trahissent l'invention de leurs auteurs.

Déductions abusives et propagande

C'est sur des déductions abusives de ce type que se développa, au fil du temps, le mythe des terreurs de l'An Mil. A chaque période, son motif. Tout d'abord propagé par les réformateurs catholiques, comme les bénédictins de Saint-Maur, repris par les humanistes qui s'inventèrent un Moyen Âge cousu main et repoussant à souhait, le filon fut exploité par les Lumières et les révolutionnaires de 1791.

Au XIX^e siècle, les historiens romantiques (Michelet est le plus célèbre d'entre eux) et les écrivains populaires (comme Eugène Sue) s'en emparèrent et le firent fructifier. Il connut son apothéose entre 1879 et 1914, à l'ère de l'anticléricalisme d'État. La propagande des « hussards noirs » de la République imposait la démonstration, preuves à l'appui, que l'Église avait abruti les masses dans le seul but de leur ravir leurs biens. Les Terreurs de l'An Mil tombaient à pic.

Tous ces gens avaient oublié que l'histoire n'est pas une couverture qu'on tire pas à soi.

Il faut, si l'on veut conserver quelques chances de rester objectifs, s'en tenir aux sources et mesurer leur fiabilité.

Comme le remarque Jacques Berlioz dans un article du mensuel l'histoire, il est une certitude : « Aucun document contemporain - acte officiel ou chronique - ne fait état de vague d'épouvante à l'orée du II millénaire. »

On peut difficilement être plus clair. De tous les écrits que nous possédons du XI^e siècle, pas un seul n'évoque les prétendues terreurs !

A partir de quoi se sont faites ces inventions ?

Comme souvent, de textes compris de travers et d'erreurs de perspective.



Au temps de l'An Mil, l'Église impose sa conception du mariage monogame.

Seule une petite minorité s'intéressait au symbolisme des chiffres

Il y eut bien sûr, au X^e siècle, des personnes qui se sentaient concernées par l'approche de l'An Mil et qui en conçurent quelques inquiétudes. Mais elles restèrent une infime minorité, confinée dans de petits cercles de clercs et de moines érudits.

La noblesse et le peuple, illettrés, (de nombreuses chartes de cette époque sont demeurées sans date) restaient insensibles aux chiffres et plus encore au symbolisme des chiffres, « science » hermétique, dont ils ignoraient la teneur et dont ils ne comprenaient pas l'intérêt. La spéculation intellectuelle, sur des sujets aussi pointus, restait au X^e siècle, l'apanage de l'élite - et encore : d'une fraction seulement de celle-ci.

Ensuite, il faut se souvenir qu'en ce temps-là, il n'existait pas encore de calendrier uniforme qui réunisse l'ensemble de la Chrétienté. Dans le royaume franc, l'année commençait à Pâques, tandis que l'Angleterre et l'Italie la faisaient débiter à Noël. Il fallait être savant pour s'y retrouver.

Encore tous les savants n'étaient-ils pas, loin de là, saisis par le délire eschatologique. Ceux qui le furent, selon le mot de Jacques Heers, « n'engageaient qu'eux-mêmes ». Ils allaient à l'encontre des prescriptions de Saint-Augustin et du Conci-



La population française s'est multipliée par trois entre l'An Mil et l'An 1300.

le d'Ephèse de 431, qui avertissaient les glossateurs qu'il fallait entretenir une conception allégorique du millénaire...

Pourquoi cette petite minorité se lança-t-elle dans le décryptage des textes sacrés ? L'Église a toujours accepté « plusieurs demeures dans la maison du Père ». Il se trouve que c'était un peu le métier de ces moines et que les dates collaient...

Les différents calendriers d'après Marc Bloch

Devant la pluralité de ces systèmes de computation, Marc Bloch, dans *La société féodale*, s'exclamait : « Que de diversité dans les systèmes de références, pour la plupart sans liens avec la vie du Sauveur : année de règne ou de pontificat, repères astronomiques de tout genre, cycle quinquennal de l'indiction, issu jadis des pratiques de la fiscalité romaine ! Un pays entier, l'Espagne, tout en usant, plus généralement qu'ailleurs, d'une ère précise, lui donnait, on ne sait trop pourquoi, une origine absolument étrangère à l'Évangile : 38 avant J.-C. Se ralliait-on exceptionnellement dans les actes, plus fréquemment dans les chroniques, au comput de l'Incarnation ? Il fallait encore faire entrer en jeu les variations dans le début de l'année. Car l'Église frappait d'ostracisme le premier janvier, fête païenne. Selon les provinces ou les chancelleries, l'an millième se trouva ainsi commencer à l'une ou l'autre de six ou sept dates différentes, qui s'échelonnaient, d'après notre calendrier, du 25 mars 999 au 31 mars 1000. Qui pis est, fixés à tel ou tel moment liturgique de la période pascale, quelques-uns de ces points de départ étaient, par essence mouvants (...). »

Marc Bloch concluait : « En vérité, pour la plupart des Occidentaux, ce mot d'an mille, qu'on voudrait nous faire croire tout chargé d'angoisses, était incapable d'évoquer aucune étape exactement située dans la suite des jours. »

Les moines s'interrogeaient simplement sur les destinées de la Chrétienté et tentaient, chacun de leur côté, de mettre en lumière les « rythmes cachés de l'histoire ». Persuadés que le surnaturel régit toute chose, ils cherchaient dans les textes sacrés des prédictions qui pouvaient concerner leur époque. L'Apocalypse (qui, faut-il le rappeler, ne signifie pas « catastrophe » ni « fin des temps », mais, en grec, « révélation ») leur fournissait des données chiffrées très tentantes. Ils cherchèrent la confirmation de ces prédictions dans des événements avant-coureurs, des présages : problèmes climatiques, troubles dans l'Église, séismes, etc.

A guetter à tout prix les soubresauts de la nature ou les dérèglements religieux, ces lettrés finirent naturellement par les trouver. Et même si les années qui encadrèrent l'An Mil ne furent pas exceptionnellement désastreuses, l'exceptionnel eut été que ces guetteurs de l'Absolu n'en trouvassent pas à se



Le travail du verre était un art en l'An Mil.

mettre sous la dent. Les caprices météorologiques, les crises en tout genre, sont le lot quotidien de l'homme médiéval... Les moines interprétèrent ces soubresauts comme une manifestation de l'invisible annonçant l'imminence de la libération des forces sataniques.

Tous n'étaient d'ailleurs pas d'accord au sujet de la date de l'Apocalypse. Certains attendaient le cataclysme universel pour 1033!

En attendant, aucun d'entre eux ne décrivit les scènes d'épouvantes dont nous nous repaissons depuis 5 siècles, en dépit du bon sens.

L'âge d'or de la chevalerie.

L'An Mil sonne le réveil de l'Europe

Pour les historiens d'aujourd'hui, les années 1000 sonnent au contraire, le lent mais sûr réveil de l'Europe et le début de nouveaux progrès. Les campagnes s'organisent après les invasions, la réforme clunisienne sème sur tout le continent ses monastères soustraits à l'ingérence laïque, le « mouvement de la Paix », lancé à Charroux en 989, tempère les ravages des bandes armées, la « renaissance ottonienne » rénove les lettres, les arts et la musique, l'enseignement se développe...

Des inquiétudes, il y en eut peut-être, mais quelle époque, quelle société, peuvent se vanter d'un calme à toute épreuve? Des ecclésiastiques un peu échauffés, jouets de leur propres fantasmes ou des obsessions de leur institution, ne sont pas le reflet d'une société. La folie confinée derrière les murs de quelques cloîtres ne peut être assimilée à l'hystérie d'un peuple.

A entretenir le mythe des terreurs de l'An Mil, voudrait-on peut-être nous cacher quelque chose? Nos propres prophètes de malheur, par exemple? A l'aube du III^e millénaire, nous n'en manquons pas!

Sans doute est-il plus facile de se moquer des superstitions de nos ancêtres que de regarder les nôtres en face.





Ingrid Bergman, la Jeanne d'Arc de Victor Fleming.

CHAPITRE 4

JEANNE D'ARC ÉTAIT-ELLE UNE BÂTARDE ROYALE ?

L'exemple-type d'une fausse démystification

Nous sommes dans le premier tiers du XV^e siècle, en pleine Guerre de Cent Ans. Sous le règne de Charles VI, surnommé le « roi fou », la France vit des heures tragiques. Il y a d'un côté les partisans du duc Louis d'Orléans, qu'on appelle les Armagnacs, défenseurs des droits de la dynastie capétienne et de l'autre, ceux de Jean-Sans-Peur, les Bourguignons, qui soutiennent les intérêts du duché de Bourgogne.

L'Angleterre a profité de la guerre civile pour prendre pied dans le royaume des Lys. En 1415, Azincourt a été pour la France une défaite catastrophique qui a décapité la noblesse et provoqué l'installation dans le nord des troupes d'Henri V, lequel ne songe qu'à reconquérir les territoires perdus depuis 1360. Les Bourguignons, qui se sont peu à peu liés aux Anglais se sentent pousser des ailes.

Dans leur lutte acharnée, les deux factions rivalisent d'atrocités. Le duc d'Orléans est assassiné en 1407 et le commanditaire de son meurtre, Jean-Sans-Peur, qui s'apprêtait à ceindre la couronne royale, l'est à son tour, lors d'une entrevue avec le Dauphin, en 1419.

Par peur ou par ambition, après avoir favorisé le parti armagnac, la reine Isabeau de Bavière, mise à la tête du conseil de régence, se rallie aux Bourguignons et, en 1420, concède aux

Anglais le fameux « traité de Troyes ». Dans cet acte, elle laisse planer le doute sur la paternité du Dauphin qu'elle déshérite au profit d'Henri V, à qui elle donne sa fille Catherine de Valois en mariage et qu'elle fait reconnaître comme « héritier de France ».

Mais la fusion des deux royaumes ne se réalise pas. La mort, à quelques semaines d'intervalle, d'Henri V puis de Charles VI, laisse face à face deux « prétendants » d'un genre un peu particulier : « Henri VI », un bébé de la dynastie des Lancastre, qui ne marche pas encore mais qui est reconnu par la moitié nord du royaume, sous occupation anglaise, (dont la prestigieuse Université de Paris les grands seigneurs et les prélats) ; le Dauphin Charles, théoriquement « Charles VII », reconnu avec peine dans la partie méridionale du pays, un garçon indolent sinon apathique, peu sûr de sa légitimité depuis les sous-entendus du traité de Troyes.

Apparition miraculeuse d'une héroïne

A peser les forces en présence, les Anglais semblent promis à un glorieux avenir dans les délais les plus brefs. C'est le duc de Bedford, tuteur d'Henri VI, qui devient le régent du royaume. Ses armées paraissent sur le point d'écraser les rares poches de résistance qui subsistent au nord de la Loire, comme la ville d'Orléans.

Mais le mois de février 1429 va marquer un tournant décisif dans le déroulement du conflit. Le 25, à Chinon, Charles,

entouré de 300 courtisans parés de somptueux habits, accorde, dans une salle illuminée de 50 torches, une entrevue à une jeune fille des marches de Lorraine qui se dit inspirée par Dieu. Elle prétend mener les armées à la victoire! Est-ce une folle? Le Dauphin ne le pense pas. On ne sait par quels mystérieux moyens, la petite paysanne parvient à gagner sa confiance. Elle obtient assez vite des troupes avec lesquelles elle part sur-le-champ « bouter les Anglais hors de France »... Le plus surprenant, c'est que son apparition coïncide avec la reconquête progressive des territoires envahis!

L'histoire a enregistré cette adolescente sous le nom de « Jeanne d'Arc ». Qui est-elle? D'où vient-elle? Comment expliquer cet incroyable retournement de situation?

En face de « l'histoire officielle » s'est dressée une thèse, sur laquelle les dictionnaires, les encyclopédies, l'enseignement et les médias seraient réputés « faire silence »...

« Bâtardisants » et « Survivistes »

Cette histoire silencieuse recouvre deux courants. Le premier en date fut essentiellement animé par Jean Jacoby (qui en fut le promoteur), Édouard Schneider et Jean Bosler. Pour eux, Jeanne n'était pas la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée; par sa naissance, elle aurait appartenu à la Maison d'Orléans, ce qui expliquerait son statut, sa connaissance de la Cour et du monde des armes (ce sont les « bâtardisants »). Le second, lancé par Jean Grimod, reprend l'argumentation précédente et lui donne un prolongement insolite. Partant du fait que, princesse royale, Jeanne n'aurait pu être brûlée à Rouen, cet auteur assure qu'on la fit évader et précise qu'on retrouve sa trace quelques années plus tard, mariée à un chevalier lorrain, sous le nom de Jeanne des Armoises. Cette thèse fusionniste bénéficie depuis les années 50 d'une certaine popularité parmi des historiens qui se baptisent « dissidents », tels que Jean de Saint-Jean, André Guérin, Gérard Pesme, David Darnac, Pierre de Sermoise, Florence Maquet, Robert Ambelain, Etienne Weil-Reynal ou encore André Brisset; Yann Grandeau, dans son magnifique ouvrage *Jeanne insultée*, leur préfère le surnom de « survivistes ».

Sur quoi les uns et les autres fondent-ils leur démonstration? Sur une série de faits apparemment troublants, qui formeraient un « faisceau de présomptions » difficilement contestable.

En voici les plus marquants, répartis en 11 points.

Un État civil bien suspect...

1) Tout d'abord, de son vivant, Jeanne n'a jamais porté le nom « d'Arc ».

« Personne, de son temps, ne l'a nommée : Jeanne d'Arc; nom pastiche, fabrication tardive... », écrit Henri Guillemin.

« Lors de son procès de Rouen, précise A. Brisset, on lui demande intentionnellement son nom et son surnom. Elle ne donne ni l'un ni l'autre. Elle déclare s'appeler Jehanne en France et Jehannette à Domrémy : ce sont là des prénoms (...). Toutes lettres de Jehanne, sans exception, commencent

ainsi « Moi, Jehanne la Pucelle ». Il faut noter une même absence au procès de réhabilitation en 1456. N'est-ce pas curieux? Pour quelles obscures raisons Jeanne elle-même, son entourage et ses juges chercheraient-ils à taire le véritable nom de la Pucelle?

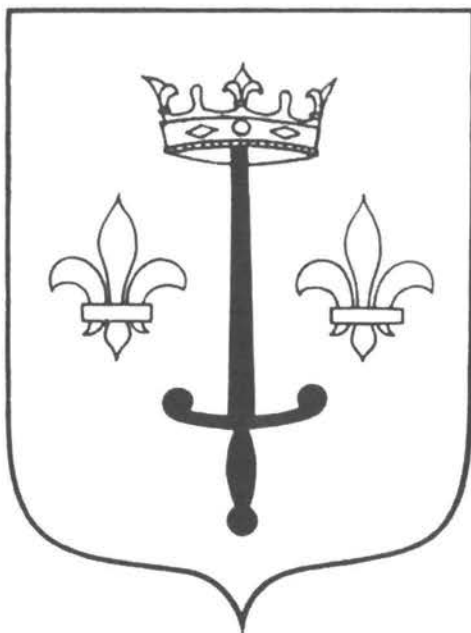
2) Autre extravagance alléguée : la date de naissance de Jeanne. Incertaine, elle aussi, brouillée comme à dessein.

« Jeanne, elle même, est très réservée sur cette question, assure J. Jacoby; à son procès elle déclare qu'elle a 19 ans ou environ, à ce qu'elle croit (ce qui la ferait naître en 1412, comme la thèse « classique » le soutient). Voici une réponse bien vague (...). Or, poursuit le « dissident », il n'existe aucun document concernant la naissance de Jeanne... ». Il faut donc, pour davan-

tage de précision, s'en remettre aux témoignages qui ont été recueillis lors des procès de 1431 et 1456. Et si l'on se réfère à celui d'Hauviette de Sionne, qui a 45 ans en 1456, que lit-on? « Bien souvent, j'ai été avec Jehanne chez son père (...). Jehanne était plus âgée que moi de trois ou quatre ans ».

Comme Hauviette est née en 1411, cela fait naître Jehanne « en 1407-1408 » et non en 1412!

Un autre témoignage, extérieur aux procès, vient confirmer cette datation haute : celui de Béroalde de Verville. Ainsi pour G. Pesme « on ne peut discuter ni mettre en doute le témoignage de la dame Béroalde de Verville qui raconte qu'elle entendit, à Chinon, en mars 1428, lors de sa réception, Jehanne répondre au roi (qui le lui demandait) que « son âge se comptait par trois fois sept », « soit, calcule Pierre de Sermoise, vingt et un an au début de l'année 1429 ». Cela nous ramène une nouvelle fois aux alentours de l'année 1407, ce qui serait donc l'année réelle de la naissance de Jehanne. « L'histoire officielle » l'aurait rajeuni? Pourquoi? Y-aurait-il anguille sous roche?



Blason de la Pucelle.



Miniature ornant le poème de Charles d'Orléans.

3) Une lettre contemporaine des événements est censée nous aider à percer le « mystère » : celle de Perceval de Boulainvilliers, chambellan de Charles VII, qui fut adressée le 21 juin 1429 à Philippe-Marie Visconti, duc de Milan et frère de la veuve du duc d'Orléans.

Bon prince, A. Brisset en résume le contenu : « Dans la nuit, une petite troupe de cavaliers venant de Paris et accompagnant une haquenée sur laquelle était une femme portant un bébé chaudement enveloppé dans des couvertures s'arrêta devant la porte de Jacques d'Arc (...). Ils frappèrent à la porte à coups redoublés, réveillant les fous. Le tintamarre réveilla aussi les gens de Domrémy très étonnés par ce remue-ménage. A. Brisset cite alors Perceval « mot à mot » : « ignorant la naissance de la Pucelle, ils allaient ça et là, s'informant de ce qui était arrivé ».

Notre enquêteur ajoute qu'on s'aperçoit, après une lecture attentive, que « la fin de la lettre n'a aucun rapport avec le début ». Quel serait en effet le lien entre l'arrivée des cavaliers et la naissance de la Pucelle ? Ce lien lui paraît évident si l'on remplace « naissance » par « venue ». Il faut donc comprendre que les habitants de Domrémy « ignorant la venue de la Pucelle allaient ça et là, s'informant de ce qui était arrivé ». P. de Sermoise y voit l'œuvre de « porteurs de flambeaux ». Comme ceux-ci seraient réservés à l'escorte des personnalités royales, il ne reste qu'à plus conclure que Jeanne d'Arc n'est pas née à Domrémy, qu'elle y a été *amenée*, dans le plus grand secret, lors d'une froide nuit d'hiver, par une escorte officielle, en « 1407-1408 ».

Les amours coupables d'Isabeau et de Louis

4) Que s'est-il donc passé au cours de cette année 1407 pour que « l'histoire officielle » évite scrupuleusement d'y faire allusion ? Un événement serait-il survenu cette année-là serait-il susceptible de concorder avec les faits relatés par Perceval de Boulainvilliers que tout le monde chercherait à camoufler ?

Il se trouve, pour son malheur, qu'Isabeau de Bavière, l'infortunée épouse du « roi fou », était réputée pour la légèreté de ses mœurs. Les libelles la surnommaient « Vénus », ce qui est tout un programme. On lui prêtaient de nombreux amants, dont le très galant Louis d'Orléans, qui de son côté était connu pour être ce qu'il est convenu d'appeler « un chaud lapin ». Il aurait un jour pris de force, derrière une tapisserie, la femme de Jean de Nevers, la comtesse Marguerite, ce qui en dit long sur son tempérament. De Mariette d'Enghien, il avait d'ailleurs eu un bâtard que l'on se plaisait à surnommer « le beau Dunois ».

L'école « bâtardisante » nous apprend que des amours adultérines de la reine de France et du duc d'Orléans serait né un enfant, à l'Hôtel Barbette, dans la nuit du 10 novembre 1407.

1407 ? Tiens, tiens...

Selon la *Chronique des religieux de Saint-Denis*, ce nouveau-né se prénommerait Philippe et aurait succombé quelques heures après sa venue au monde. Il aurait été enterré dans la basilique royale. Mais faut-il la croire ?

Dans son *Histoire de France* en 30 volumes, l'abbé Claude Villaret mentionne également cette naissance illégitime, mais dans la seconde édition, précise P. de Sermoise, « subitement, sans nous en donner la raison, l'abbé Villaret (...) change Philippe en Jehanne ». Cette correction sera maintenue dans les éditions suivantes, « montrant qu'il est absolument sûr de ce qu'il a fait imprimer ».

Pourquoi ce changement subit ? Quels documents secrets l'abbé a-t-il compulsé pour avoir une telle assurance ? Nul ne le sait. Mais ce « rectificatif n'est-il pas d'une portée étrangement suggestive pour nous ? ». Ne serait-on pas en droit d'identifier le bébé né le 10 novembre 1407 des couches royales avec celui apporté à Domrémy par une intrigante escorte ? Isabeau ne devait-elle pas agir face à cette naissance « inavouable », ce « vivant souvenir de la faute commise » qui « provoquait un scandale » à la cour - d'autant plus que l'Orléans se fit assassiner seulement deux semaines après son accouchement ? Une solution s'offrait à elle : déclarer l'enfant sous un autre sexe, enregistrer faussement sa mort et l'emmener discrètement en lieu sûr, loin des regards et des malveillances. A Domrémy, dans la famille d'Arc, pourquoi pas ?

« Ces circonstances à elles seules expliquent la falsification de l'état-civil », conclut Jean de Saint-Jean.



La Pucelle, tenant un étendard orné de la croix des missions franciscaines.

Jehanne

Et voilà que tout s'éclaire !

5) Cette subtile substitution serait d'ailleurs confirmée par un certain nombre d'étrangetés, émergeant de la vie de Jeanne, qui prendraient toute leur saveur à la lumière de cette thèse.

Comment se fait-il, par exemple, que celle qu'on nous présente comme une petite paysanne de Lorraine réponde à ses juges dans un français limpide, alors que sa langue prétendument natale, « seule parlée dans son pays », est « un dialecte proche du Champenois » ?

Comment sait-elle monter à cheval, cette « bergère » qui « franchit sans difficulté les 600 kms qui séparent Vaucouleurs de Chinon » ?

Par qui connaît-elle l'art de la guerre, cette « pucelle » qui fut, nous dit-on, si brillant capitaine ?

Il a bien fallu qu'on lui enseigne toutes ces choses ! Pour être un « parfait cavalier » n'est-il pas reconnu « qu'un entraînement de huit années est nécessaire » ? Quelqu'un a donc dû donner des « leçons particulières » à la future héroïne. C'est incompréhensible si nous avons affaire à une vulgaire manante.

Ce sont sans doute ses étranges précepteurs qui l'informeront sur ses origines, dans lesquelles « sa nature généreuse et passionnée ne pouvait manquer de voir (...) l'indication d'un grand devoir à accomplir ».

Peut-être même sont-ce là ses énigmatiques « voix » ?

Le secret trahi

6) Jeanne elle-même trahira son secret. Un jour de 1429, alors qu'elle se trouve en compagnie de Charles VII, le duc d'Alençon vient à pénétrer dans la pièce. En 1456, il se souviendra avec précision des paroles que la Pucelle eut à cette occasion. Transportée par la joie, la Pucelle lui aurait déclaré la bienvenue en ces termes : « Plus on sera ensemble du sang du roi de France, mieux cela sera », ce qui signifie « sans contestation possible », note A. Brisset, qu'elle est, elle aussi, de « sang royal ».

7) L'étude des armoiries de Jeanne confirmerait le fait. Le roi, en effet, confère à sa protégée un blason. « Quel est ce blason ? » demande Jacoby. Citant les pièces du procès il précise : « d'azur à deux fleurs de lys d'or et une épée d'argent, à la garde dorée, la pointe en haut, fêlée en une couronne d'or ».

Il poursuit : « on sait quelle était, à cette époque, l'importance de l'art héraldique » et on sait aussi que les bâtards possédaient les « privilèges de la noblesse jusqu'à celui de porter les armes de leur Maison, mais ceci avec une certaine différence qu'on appelait une brisure. Cette brisure prenait ordinairement la forme d'une barre, qu'on posait sur le blason, mais parfois elle consistait en une modification de l'une des armoiries (...) ».

Les armoiries de Jeanne, dans lesquelles la troisième fleur de lys est remplacée par une épée n'étaient donc simplement que celles de France, avec une brisure.

G. Pesme peut s'exclamer : « Réclamer le blason de la Maison de France mais cela ne serait jamais venu à l'idée d'une paysanne ! »

Charles VII était complice

8) Dès lors, l'objet de la rencontre entre Jeanne et le roi est évident. Lisons P. de Sermoise : « Le point essentiel est la confiance. Charles l'avait perdue ; Jeanne la lui redonne ; en moins de deux heures, elle a retourné la situation, transmuté la légitimité discutable en une vérité imprescriptible de par Dieu » (...) : il était bien le fils de Charles VI, c'est sa propre sœur qui le lui affirmait, mise au courant par les précepteurs que lui avait détaché sa mère.

9) Les « bâtardisants » évoquent alors avec délectation le mystère (encore un !) de la disparition du *Livre de Poitiers*. Ce livre, qui était un condensé des conclusions de la commission franciscaine qui examina Jeanne sur ordre du roi, a disparu depuis le XV^e siècle sans qu'on sache où il a atterri. Or Édouard Schneider, ami de Pie XI et citoyen d'honneur du Vatican, l'aurait vu de ses propres yeux « enfoui dans les fonds secrets de la bibliothèque du Vatican ». Cet ouvrage, caché au fond d'archives inaccessibles, ne contiendrait-il pas la « preuve formelle de la filiation réelle de Jehanne » ? Sinon, pourquoi l'aurait-on soustrait aux yeux du public ?

10) Il serait évidemment inconcevable que le roi ait pu laissé brûler sa demi-sœur sans réagir. Le procès de Rouen fut donc tronqué et « Mgr Cauchon était de connivence pour monter cette énorme mystification ». Jeanne sera déclarée hérétique, puis relapse au cours d'une parodie de procès.

Les prisons médiévales regorgeaient de sorcières condamnées à mort. La bâtarde royale s'échappa vraisemblablement par un « souterrain du château », tandis qu'on amenait au-devant de la populace une autre suppliciée, qui, selon Perceval de Cagny dont P. de Sermoise cite la *Chronique*, « fut amenée du castel le visage embronché au lieu-dit où le feu était prêt ».

Embroncher, qui signifie très exactement : couvrir, voiler, pencher en avant avec l'idée d'assombrir ou de cacher. Conclusion : « un chaperon rabattu embronchait un visage et le dissimulait » pour que personne ne se rende compte de la comédie d'exécution à laquelle les autorités se livraient.

Jeanne des Armoises et Jeanne d'Arc ne sont-elles qu'une?

11) Nous voici donc en plein « survivisme », avec une Pucelle dans la nature. Pendant quelques années on perd sa trace. Elle n'est pourtant pas bien loin...

Le 20 mai 1436, comme le rapporte la *Chronique du Doyen de Saint-Thiébault de Metz*, la voilà qui réapparaît à la Grange-aux-Ormes. « La reconurent ses deux frères Pierre et Jean » : c'est donc une information solide.

Puis la Pucelle se rend au Luxembourg, où elle fait la rencontre du chevalier Robert des Armoises, qu'elle épouse le 2 septembre à Arlon. Elle s'appelle désormais Jeanne des Armoises. Un mois plus tard, elle court à Tiffauges porter secours à son ancien compagnon d'armes, Gilles de Rais, qui combat les « écorcheuses ». Après quelques autres campagnes, elle retourne en juillet 1439 sur les lieux de sa première victoire : Orléans. « Les notables de la ville et de nombreux gens du peuple qui l'avaient approché en 1429 », auxquels selon certains il faut ajouter sa propre mère et Charles VII, la reconnurent « tous et sans exception ».

A. Brisset relève d'ailleurs que sur les comptes d'Orléans « figure un don de deux millions » pour le bien qu'elle a fait à la ville durant le siège.

« Puis elle rejoint son époux dans le château de Jaulny (...). Elle cesse de faire la guerre et demeure en son château où elle meurt en 1449 ou 1450. »

La somme de tant d'arguments convergents laisserait groggy le plus sceptique des rationalistes. On le serait à moins : tout semble se tenir. Tous les faits s'éclairent et semblent, pour une fois, s'enchaîner logiquement.

Mais pourtant... de ce bel édifice, de ces déductions si fines, rien ne subsistera après que nous les auront passés au crible de la seule méthode qui vaille en histoire : la confrontation avec les faits.

L'absence de nom ?

Il est parfaitement exact que Jeanne n'ait pas porté le nom d'Arc de son vivant. Mais c'est pour une raison bien simple, qui n'a rien de mystérieux. A son époque, la coutume veut que l'on accole à son prénom le nom du lieu de résidence ou d'origine (Jehannette de Domrémy, par exemple), ou encore un surnom qui évoque une activité particulière (ainsi pense-t-on que la mère de Jeanne s'appelait Romée, en raison d'un pèlerinage qu'elle avait effectué en la ville de Rome).

Dans le royaume de France, il faut attendre, de toute façon, le XVII^e siècle pour que les femmes portent le nom de leur mari et les filles celui de leur père. En ce XV^e siècle, rien de définitif n'a encore été décidé par les autorités et chaque village a ses coutumes. Il est ahurissant que les « bâtarisants », raisonnant comme si le procès se déroulait à l'époque moderne, feignent de l'ignorer pour en tirer des conclusions tendancieuses.

... A moins qu'ils l'ignorent vraiment, ce qui ne constitue pas une circonstance atténuante. Contrairement à ce qu'ils disent, Jeanne ne cherche pas un seul instant à cacher ses origines. Le 21 février 1431, elle confie au juge, sous serment et sans le moindre embarras, qu'elle est née au village de Domrémy, ajoutant que son père « s'appelle Jacques d'Arc et (sa) mère Isabelle. » Inutile de se torturer l'esprit.



Jeanne d'Arc ne s'est pas rajeunie !

Sur cette question, les « bâtardisants », qui n'ont pas saisi précédemment que les progrès de l'état-civil suivaient les luttes acharnées entreprises par le roi de France contre les particularismes locaux, font à nouveau les frais de leur ignorance de l'arrière-plan historique. Si Jeanne ne donne pas son âge avec la précision d'une administrée modèle, il n'y faut pas chercher malice : c'est tout simplement qu'elle l'ignore avec exactitude, comme toutes les personnes de son temps. Quiconque a un jour eu accès aux archives médiévales sait combien les âges et les précisions de cet ordre demeurent incertains pour cette période, où les registres de baptêmes ou d'état-civil ne sont tenus qu'exceptionnellement. Nos détectives se sont certainement passés d'une telle visite, qu'ils ont dû juger inopportune pour des gens de leur valeur.

Ce qui aurait tout de même dû leur mettre la puce à l'oreille, c'est que la plupart des témoins des procès prononcent cet « environ » ou cet « à peu près » qui fait naître leur soupçon. Ils auraient pu se demander pourquoi. Mais ils préférèrent affirmer ex-cathedra. Affirmer par exemple qu'Hauviette de Sionne a 45 ans en 1456. Comment peuvent-ils en être si sûrs ?

Est-ce d'ailleurs par pur hasard que le témoignage de cette Hauviette est si souvent invoqué ? La question ne se pose plus quand l'on sait que les 115 autres dépositions et notamment celles des parrains et marraines de l'accusée (celles et ceux qui l'ont donc portée sur les fonds baptismaux) confirment unanimement l'âge donné par « l'histoire officielle ».

Il y aurait encore la « dame Béroalde de Verville » ? A son propos, Yann Grandeau remarque avec amusement que « si cette dame, qui d'ailleurs était un homme (la bévue est plaisante) assista à l'entrevue de Charles VII et de Jeanne d'Arc (...) ce dut être dans une vie antérieure ; François Béroalde ou Berval (...) naquit en 1558. »

En se reportant au texte, on s'aperçoit en outre que dans l'esprit du chanoine l'âge de Jeanne « se compte par sept » et non comme indiqué plus haut par « trois fois sept »...

Tout à l'avenant.

Quelle « escorte royale » ?

L'escorte et le bébé, voilà au moins du sérieux !

Eh bien non... Faisons bénéficier les « bâtardisants » de la traduction littérale du passage dont ils se font forts de nous restituer la « substantifique moelle » (sans jamais le citer en entier) :

« Dans cette nuit de l'Épiphanie du seigneur, lorsque les peuples ont coutume de se souvenir plus joyeusement des

actes du Christ, elle (Jeanne) entra dans cette lumière des mortels et, chose admirable, tous les habitants du lieu sont pénétrés d'une grande joie, et, ignorant la naissance de l'enfant, vont çà et là demandant ce qu'il est arrivé de nouveau. Tous les cœurs partagent cette allégresse. Que dire de plus ? Les coqs comme des hérauts de la nouvelle allégresse font entendre, au lieu de leur chant habituel, des chants inaccoutumés et, battant des ailes pendant deux heures, semblent annoncer un événement nouveau. »

Que dire de plus, en effet ? Où sont passés la haquenée, ses couvertures, l'escorte, les flambeaux et le précieux bébé ? Disparus, évaporés.

Désinvolture ou escroquerie ? A chacun le soin de porter son appréciation.

Le statut des bâtards n'était pas celui qu'on croit

Il est toujours cocasse de lire les affirmations péremptoires de quelques historiens, ou se prétendant tels, relatives à la vie privée des célébrités du passé. Est-il utile de limiter leurs propos en insistant sur le fait qu'ils ne reposent bien souvent que sur les ragots d'une époque ?



*La Pucelle
par Landron,
XVIII^e siècle.*



Il en va ainsi des relations étroites qui auraient unis Isabeau de Bavière et le duc d'Orléans. On les sait tous deux assez torturés par leur « démon intérieur » ; on relève la fréquence des visites de l'Orléans au domicile de la reine - c'est suffisant pour les coucher dans le même lit. Remarquons tout de même que les documents sont inexistantes et que les chroniqueurs les plus sérieux n'ont pas pour habitude d'écrire sous la couche de leur maître. Que le douzième et dernier enfant d'Isabeau lui ait été fait par le roi, par un amant inconnu ou supposé, nul n'en saura jamais rien et il faut s'y résoudre.

Passons. Le fait d'être bâtard en ces temps révolus, quoiqu'on en pense aujourd'hui n'était pas perçu comme une infamie, comme en témoigne d'ailleurs la vie du bâtard d'Orléans, le « beau Dunois ». Les chroniques royales sont remplies de ces bâtards royaux, sans qu'aucune censure ne sévisse ; rois et reines les promènent sans complexe et ils ont leur place à la cour ; la société n'est pas choquée, pas plus que l'Église, qui entre deux sermons moralisateurs, n'hésite pas à en canoniser certains.

De quoi voudrait donc se cacher la reine ? Et de qui surtout ? Comme le prouve la *Chronique* incriminée, l'accouchement n'a pas été clandestin. D'autres auteurs en font mention, comme le Héraut Berry ou Jean Raoulet, sans être le moins du monde inquiétés. La réalité de l'adultère n'était pas anéantie par la substitution imaginée, la grossesse la dévoilait assez. Et si adultère il y avait, on ne voit pas ce qu'un changement de sexe ou de prénom y changeait.

Cette légende de la bâtarde ne provient que de l'*Histoire de France* en 30 volumes. Un peu comme la « dame de Béroalde », c'est en effet une source autorisée... du XVIII^e siècle. Soit de trois siècles postérieures aux événements.

Le « perspicace » Villaret, comme l'écrit Jacoby, n'est d'ailleurs pas responsable de la modification puisqu'il est mort en 1766 et que le changement intervient dans l'édition de 1770. L'apparition d'une énigmatique « Jehanne » n'est due qu'à une regrettable erreur du typographe. On ne comprendrait pas, sinon, la raison pour laquelle les éditeurs auraient laissé subsister, comme c'est le cas dans la première édition de 1764, la précision que les douze enfants de la reine sont « en nombre égal des deux sexes », soit 6 mâles et 6 femelles, alors que l'apparition motivée d'une nouvelle fille aurait dû leur faire remarquer que la répartition des sexes avait changé (respectivement 5 et 7). Dans l'édition de 1770, on peut d'ailleurs signaler d'autres erreurs, telle cette « Jeanne, duchesse de Bretagne », qui a été confondue avec une duchesse d'Orléans.

La relecture de cet ouvrage fut hâtive, sa publication défectueuse : autant de raisons pour que les « bâtardisants » le propulse « source » et en déduisent un chapelet d'élucubrations.

Le Héraut Berry et Jean Raoulet, qui écrivent, eux, au XV^e siècle confirment l'accouchement d'un fils prénommé Philippe, mort le jour même.

Sandrine Bonnaire,
la Jeanne d'Arc de Jacques Rivette.

Le « stratagème »

Jeanne était loin d'être un « parfait cavalier », contrairement à ce que supposent les bâtarisants. La route lui fut pénible et fatigante et sa chevauchée nécessita de nombreuses étapes. Un médecin délégué par Cauchon fit état de ses parties inférieures abîmées par l'équitation et le manque d'entraînement.

Néanmoins, il est fort probable qu'elle n'attendit pas sa rencontre avec le sieur de Baudricourt pour s'exercer à l'équitation. Ses parents avaient un « gagnage », autrement dit une ferme dans laquelle étaient employés pour l'exploitation un certain nombre de chevaux (à la différence du simple « conduit »). Elle a dû les monter plus d'une fois. C'est méconnaître profondément les usages de la campagne que d'y voir un prodige.

Rien de merveilleux non plus dans la langue parlée par Jeanne. La langue dite « française » (originaire d'Ile-de-France) ne fut sans nul doute imposée qu'avec beaucoup de difficultés ; au XV^e siècle la multiplicité des idiomes rendait encore délicat le dialogue entre des provinces éloignées. Mais à cette même époque, le dialecte champeno-lorrain, que l'on employait entre autres dans le coin de Domrémy, était un des plus proches de celui parlé en Ile-de-France. Il avantageait donc notre héroïne plutôt qu'il ne le handicapait et elle n'eut aucun mal à s'exprimer devant le roi comme devant ses soldats ou ses juges.

Quant à la pratique guerrière, nous voyons mal ce qui aurait prédisposé une princesse de sang royal à devenir un capitaine victorieux... L'atavisme ? Le « stratagème » est encore inconnu !

Quand la fausse érudition se met au service d'une mystification

Jeanne était-elle « de sang royal » ?

La citation de G. Pesme, par lui traduite du latin, est tronquée. Jeanne n'a jamais prononcé les paroles qu'il lui prête. Correctement transposée en français, l'expression exacte est : « Tant plus seront ensemble du sang royal de France, mieux ce sera. » Le sens en est différent, du tout au tout. Au cours de sa rencontre avec le duc d'Alençon, Jeanne déclare seulement sa satisfaction de voir réunis avant la bataille le roi de France et son cousin. Elle ne prétend pas faire partie de la famille.

Décidément, la version latine ne profite pas aux « bâtarisants ».

Jacoby et consorts n'ont rien compris non plus aux règles de l'héraldique qui, comme celles du latin, sont contraignantes :

1°) La « brisure » revendiquée n'est pas un signe de bâtardise, mais le moyen de distinguer la branche aînée de la branche cadette, ce qui est sensiblement différent.

2°) La bâtardise ne s'effectue jamais par une pièce principale telle qu'une épée, mais par une barre ou un bâton péri placé en barre.

3°) La fleur de lys n'est pas l'exclusivité de la famille royale. En remerciements pour services rendus, le roi autorisait souvent l'incrustation de ces « meubles de concession » dans le blason de ses preux chevaliers. Tel fut, par exemple, le cas de Gilles de Rais.

4°) Si le blason de Jeanne évoque sa bâtardise, pourquoi ses frères l'ont-ils également arboré ? Se livrait-on à un trafic d'enfants entre l'Hôtel Barbette et Domrémy ?

5°) Les héraldistes sont d'accord sur la signification à accorder à cet écu : « l'épée posée en pal couronnée rappelle le relèvement de la fortune de la couronne de France (que Jeanne) obtint l'épée à la main », écrit avec élégance Moreau de la Meuse.

Nul n'est besoin d'entretenir des sous-entendus biscornus. Tout est clair : le blason de Jeanne évoque le rôle de la jeune fille (l'épée) dans la « reconquête » du royaume (les lys) et non pas son appartenance à la famille d'Orléans.

L'argument du « secret de famille » n'est guère plus probant. Imaginons un instant la scène que décrivent les « bâtarisants », Jeanne divulguant à Charles VII, dans l'embrasure d'une fenêtre, qu'elle est sa demi-sœur... A qui peut-on faire croire que cette soudaine révélation ait brusquement plongé le roi dans une indicible joie et lui ait rendu la confiance en lui qu'il avait perdue ? Lui qui doutait de l'identité de son père, cela l'aurait au contraire achevé ! Sauf à considérer qu'une femme soit limitée par la nature à n'accoucher que d'un seul enfant adultérin, ce qui, les « bâtarisants » en conviendront, est encore loin d'être un fait établi.

Quant au *Livre de Poitiers* caché au fond du Vatican... Pourquoi pas bien sûr. Au Vatican ou ailleurs. Mais il est dommage que les lettres d'Edouard Schneider, qui sont censées contenir cette révélation, ne fassent pas une seule fois référence à ce rapport, comme il l'a été démontré le 21 mai 1964 lors d'une confrontation publique à Orléans entre G. Pesme et quelques historiens sceptiques.

Les probabilités d'une évocation

Cauchon était-il de mèche ? Vaste conspiration, dont tous les témoins, et en particulier les habitants de Domrémy, furent alors nécessairement complices, avec une conscience profes-

sionnelle dans le parjure qui étonne en ces temps d'Inquisition féroce et qui doit s'expliquer par le microclimat de la région.

Seulement, si tout le monde fut tenu dans la confiance du secret, peut-on encore objectivement considérer que c'en soit un ? Et, dans ces cas, le silence des archives ne laisse pas d'étonner. Quant aux fouilles effectuées à l'emplacement de l'ancien château de Bouvreuil, elles n'ont guère mis à jour de fantasmagorique souterrain.

Alors, pourquoi avoir masqué le visage de la victime ? C'est très simple : le visage de Jeanne n'a pas été masqué ! Perceval de Cagny, qui soit dit en passant n'assistait pas à la scène, de son propre aveu, fait effectivement référence à un visage « embronché », mais ce mot est traduit de façon erronée. Comme l'indiquent les manuels de linguistique, « embronché », qui peut signifier « caché », signifie d'abord « mis de travers ». Or une macabre coutume voulait justement que les hérétiques soient conduits au bûcher en portant une mitre que leur bourreau, avec un raffinement sadique se plaisait à placer « de travers ». Ce fut précisément le cas pour Jeanne.

Il n'y a pas à se demander ce qui est le plus voilé, du visage de la condamnée ou de la bonne foi de ceux qui tordent les textes à leur convenance.

Les paroles de ceux qui ont assisté à l'horrible scène, Pierre Cusquel, Guillaume de la Chambre, les notaires Guillaume Manchon, Guillaume Colles, Nicolas Taquel et de nombreux autres sont, quant à elles, sans détour et irréfutables. Aucun témoignage de l'évasion, évidemment.

La dame des Armoises, vraie Pucelle d'Orléans... ou « impositrice » ?

D'abord une évidence : si Jeanne ne s'est pas échappée de ses geôles, comme les actes officiels et les propos des témoins faits sous serments l'attestent, si elle est morte dans les flammes allumées par le bras séculier et si ses cendres ont bien été jetées à la Seine, Jeanne des Armoises est obligatoirement une « impositrice ». L'épaisseur des « preuves survivistes » tenant du papier à cigarettes, nous pourrions en l'occurrence nous abstenir d'étayer notre réponse.

Il n'empêche. Jeanne des Armoises a bien existé, c'est au moins un point que nous ne marchandons pas. Il est également incontestable qu'elle s'est présentée comme « Pucelle d'Orléans » (il est piquant qu'elle ait continué à se prévaloir de ce titre après son mariage !). Elle ne fut d'ailleurs pas la seule à revendiquer cette identité. Rien qu'en Anjou, les chroniques ne répertorient pas moins de trois.

Qu'est-ce qui faisait courir ces « Pucelles » ? Le goût de l'aventure, certainement ; l'appât du gain, sans aucun doute ; certaines d'entre elles étaient peut-être aussi de grandes malades.

La « thèse classique »

La thèse que l'on dira « classique », qui est connue de tous et enseignée par les manuels, peut être résumée de la façon suivante. Jeanne naît en 1412, dans le village de Domrémy, sur les bords de Meuse. Ses parents, Jacques d'Arc et Isabelle Romée sont laboureurs. A 13 ans, l'enfant entend des voix, qui lui demandent d'aller trouver le Dauphin avec pour mission de sauver la France de l'emprise étrangère. En janvier 1429, après une tentative infructueuse, elle réussit à convaincre le capitaine de Vaucouleurs, Robert de Baudricourt, de la conduire auprès du roi. Après un étrange entretien avec celui-ci, la jeune fille se rend dans la ville d'Orléans, qui représente un des derniers bastions pro-français en territoire anglais. Elle y contraint les armées ennemies à lever le siège, puis emmène le « gentil Dauphin » à Reims. Le 17 juillet 1429, celui-ci s'y fait sacrer, ce qui rend sa légitimité incontestable. Désormais le roi ne s'en occupe plus et elle tente des coups de force en solitaire. En 1430, devant Compiègne, la jeune héroïne tombe aux mains des Bourguignons qui la livrent aux Anglais contre rançon. Elle est jugée à Rouen par l'évêque Cauchon, condamnée comme « relapse », ce qui lui vaut, dès le lendemain du verdict, le 30 mai 1431, d'être brûlée vive sur la place du Vieux-Marché. Elle sera réhabilitée en 1456, béatifiée en 1909, canonisée par Benoît XV, le 9 mai 1920.

Avec l'assentiment des historiens, allant de la gauche communiste à la droite royaliste, les Français ont vibré aux accents de cette épopée formidable, sans remettre en cause, voix et miracles à part, les données essentielles.

Lorsque Jeanne des Armoises se rend à Orléans, c'est en tout cas par besoin, puisque son mari vient de mourir (doux aussi, celui-là, puisque ses biens ont été confisqués, qu'il vivait en proscrit à Metz et au Luxembourg et qu'il continuait à porter le titre de seigneur de Tichemont qui lui avait été retiré!).

La ville lui baille, c'est vrai, une importante somme d'argent de 210 livres parisis - mais non « deux millions ». Elle n'y rencontre ni sa mère, qui n'y résidera qu'un an plus tard, ni Charles VII (il est drôle, ce Pesme qui nous dit avec l'humilité qui le caractérise : « J'affirme que le roi était à Orléans dès ce moment... » ; comme s'il suffisait « d'affirmer »...). Elle cherche, au contraire, à éviter tout contact avec le roi et quitte la ville dès que l'arrivée de celui-ci est annoncée.

Il n'est pas inintéressant de noter qu'au cours de sa courte et prudente visite, elle ne rencontre que des « seconds couteaux » qui ne sont pas les plus qualifiés pour répondre de sa véritable identité. Sa ressemblance leur suffit ; son aplomb fait le reste. Le Moyen Âge est très friand de ses réapparitions miraculeuses, qui ne surprennent guère un peuple vivant au rythme de la « légende dorée ». Jeanne, au demeurant, ne parle que par « paraboles », un exercice qui demande beaucoup d'astuce et une certaine agilité d'esprit, mais qui a pour effet de faciliter grandement l'approximation des réponses.

L'aide qu'elle apporte en Vendée à Gilles de Rais, devenu depuis 1438 un nécromancien de la pire espèce, sacrifiant au démon des centaines de jeunes enfants sur lesquels il a auparavant assouvi ses fantasmes sodomiques, ne plaide guère en sa faveur.

Et les frères ?

Les « survivistes », jamais à cours, soutiennent qu'il est totalement impossible qu'elle ait également réussi à bernier ses deux frères. Convenons-en, si c'est bien de ses deux frères qu'il s'agit, car si Jeanne des Armoises parvient à tromper son monde, pourquoi ne pourrait-elle pas s'entourer d'acolytes jouant le jeu de la fraternité ?

Admettons que ce soit bien les authentiques frères de l'authentique Jeanne. Qui dit qu'ils furent dupes ? Peut-être ont-ils opportunément exploité l'événement. On sait que Jean avait sensiblement profité de l'entreprise de sa sœur et qu'il ne se privait jamais de demander des fonds aux villes parcourues. L'impostrice lui servit peut-être quelque temps. Par la suite, il s'en écartera.

Ce qui est sûr, de toutes façons, c'est que la famille de Jeanne d'Arc, Pierre d'Arc et Isabelle Romée en tête, introduira la cause de réhabilitation quelques dix années plus tard.

Pour éclairer cette aventure, il est toutefois indispensable d'insister sur un fait survenu en août 1440, curieusement absent de la démonstration « surviviste » : l'aveu de l'escroquerie par Jeanne des Armoises, en personne, devant

l'Université et le Parlement de Paris ! Pierre Sala ajoute qu'elle se confessa devant le roi.

Après le récit de son subterfuge, plus personne n'entendit parler d'elle. Elle s'enfonça à nouveau dans les brumes de l'histoire d'où elle n'était sortie que par l'inadvertance de quelques chroniqueurs, plus prudents cependant qu'on a voulu le faire croire.



Gilles de Rais.

Après ces quelques précisions élémentaires, que reste-t-il de l'hypothèse en 11 points?

Un gros zéro tout rond!

Les rêves de Monsieur le sous-préfet

Un dernier point : l'origine des divagations « bâtardisantes ». Elle est à chercher dans les vers du sieur Pierre Caze, sous-préfet de Bergerac sous le Premier Empire. Tortilla-t-il

« la soie blonde de ses favoris » en répétant vingt fois « Messieurs et chers administrés... » sans que « la suite de son discours » ne lui vînt? Alphonse Daudet n'y était pas pour nous le dire.

Ce que l'on sait, en revanche, c'est qu'en 1805 Caze publia le premier ouvrage qui mettait en scène une Jeanne adultérine et royale sous le titre *La mort de Jeanne d'Arc ou la Pucelle d'Orléans*. Genre du livret : tragédie.

La vraie tragédie pour le sous-préfet, ce fut que les comédiens sollicités, jugeant le style un peu mièvre et l'intrigue trop décousue refusèrent de jouer la pièce!



L'arrivée du cortège royal à la cathédrale de Reims, le jour du sacre.

CHAPITRE 5

LUCRÈCE BORGIA,
LA LÉGENDE EMPOISONNÉE

Lucrèce Borgia est marquée du signe de l'infamie. Amoral, débauchée, vicieuse, empoisonneuse, cruelle, cupide, corrompue, avide de pouvoir, doublement incestueuse (avec son père et son frère !), elle est un des personnages les plus haïs de l'histoire, le symbole de la femme prête aux crimes les plus abjects pour réussir.

Cette réputation, totalement injustifiée, nous allons le voir, doit beaucoup à la littérature hostile qui s'est emparée de sa prodigieuse aventure pour cristalliser sur son personnage les tares et les pratiques du monde de la Renaissance.

Victor Hugo est un de ceux qui l'ont le moins ménagée. Dans sa pièce de théâtre à sensation intitulée *Lucrèce*, il lui a inventé crimes sur crimes et taillé sur mesure une réputation sordide et définitive, sans aucun soucis de la vérité historique.

Une tirade, extraite au hasard. Lucrèce vient d'empoisonner des officiers ; elle s'exclame :

« Jeppo Liveretto, va rejoindre ton oncle Vitelli que j'ai fait poignarder dans les caves du Vatican ! Ascani Petrucci, va retrouver ton cousin Pandolfo que j'ai assassiné pour lui voler sa fille ! Oloferno Vitellozzo, ton oncle t'attend, tu sais bien, Lago d'Appiani que j'ai empoisonné dans une fête ! Maffio Orsini, va parler de moi dans l'autre monde à ton frère de Gravina que j'ai fait étrangler dans son sommeil !

Apostolo Gazella, j'ai fait décapiter ton père Francisco Gazella, j'ai fait égorger ton cousin Alphonse d'Aragon, dis-tu ; va les rejoindre. »

Belle santé !

Le problème est qu'il n'y a pas dans ce morceau, ni dans la présentation générale de Lucrèce Borgia par le dramaturge, l'once d'une vérité. L'auteur de la *Légende des siècles* écrira pour se justifier que « les fables du peuple font la vérité du poète ». Certainement. Encore ne faudrait-il pas que le peuple prenne la vérité du poète pour la vérité de l'histoire !

Interrogeons-nous sur la véritable identité de Lucrèce Borgia.

Trouve-t-on seulement dans sa vie tumultueuse une petite part de ce qu'on lui reproche, un petit scandale bien sale, qui excuserait au moins ses caricaturistes ?

Lucrèce sauve la vie
de son mari !

Lucrèce naît en avril 1480, dans le château abbatial de Subiaco, des œuvres du Cardinal Rodrigue Borgia et de sa maîtresse, la belle Vanozza Cattanei. Ce n'est peut-être pas le meilleur moyen d'entrer dans l'histoire. A l'époque, toutefois, c'est une situation banale : les ravages de la syphilis dans l'entourage des papes et les ébats ecclésiastiques choquent moins une opinion blasée que le trafic des biens sacrés...

A peine élu pape, sous le nom d'Alexandre VI, le père de Lucrèce, marie sa fille, alors âgée de 13 ans, à Giovanni Sforza, neveu de Ludovic Le More. L'objectif est de renforcer son alliance avec le parti milanais qui a favorisé son élection contre celui de Naples. Lucrèce fait son apparition dans l'histoire comme un instrument entre les mains habiles de sa famille.

Remarquons que, déjà, le luxe formidable de ces noces, voulu pour assurer à l'union entre Rome et Milan la publicité dont le pape avait politiquement besoin, donna lieu à des commentaires graveleux de la part des anti-Borgia. Alexandre VI n'aurait organisé cette grandiose réception, disait-on, que pour assouvir sa lubricité personnelle ! On ne trouve pas la moindre preuve, bien sûr, à l'appui de ce ragot.

Mais l'entente envisagée entre les deux villes s'avère moins fructueuse que prévue et César, quelques années plus tard, couvre l'idée de supprimer Giovanni, devenu gênant. Lucrèce est mise au courant de ce plan. Et que fait-elle ? Elle aide son frère à assassiner l'homme qu'on lui a marié de force ? Non. Elle laisse entendre au camérier de son époux les intrigues qui se trament contre lui. Giovanni parvient à s'enfuir à temps. Lucrèce vient de lui sauver la vie.

Délaissée, elle s'enferme au couvent de San Sisto.

Inceste... ou étouffement du scandale ?

Alexandre VI, qui entend maintenant donner sa fille à Alphonse d'Aragon, bâtard d'Alphonse II de Naples, a décidé de casser le mariage avec Sforza, en prétextant la « non-consommation ». L'argument est évidemment fallacieux, puisque la première femme de ce pauvre homme était morte en couches... Giovanni réplique sèchement que le désir secret du pape est de garder sa fille... pour son « usage » personnel ! Accusation polémique d'un homme blessé qui ne vise de toute évidence qu'à blesser à son tour l'orgueil démesuré des Borgia et les rendre impopulaires.

Après de multiples tractations, le gendre récalcitrant finira par céder et le mariage sera annulé.

Sur ces entrefaites, les Borgia apprennent une surprenante nouvelle. Lucrèce accouche d'un fils !

Elle est maintenant âgée de 17 ans, ses sens s'ouvrent à la vie. Le père ? Du fond de sa réclusion, elle n'a pas dû le chercher très loin. Les soupçons pèsent immédiatement sur Perotto Caldès, le messager de son père.

L'enfant né dans le péché ne sera légitimé par Alexandre VI que trois ans plus tard. On le prénomme Jean et, pour couvrir le scandale, de fausses filiations lui sont inventées par deux bulles pontificales. Entre-temps, Perotto a été découvert « noyé » dans le Tibre... Il s'agissait d'assurer à l'enfant le duché de Napi et les revenus qui allaient de pair.

Dans la première de ces bulles, c'est César qui était consi-

déré comme le père de « l'enfant romain ». On admettait qu'il l'avait conçu avec une femme mariée. Dans la deuxième, destinée à rester secrète, le père désigné était le pape en personne. Les Borgia étaient à quia et cherchaient la meilleure façon d'éliminer le problème.

Ce n'est que plus tard, une fois découvertes ces supercheries grossières, la rumeur publique aidant (tout un chacun était bien sûr au courant de la grossesse de Lucrèce), qu'on en déduira, au choix, l'aveu de l'inceste fraternel ou paternel... A quoi tiennent les rumeurs !

Un de nos contemporains, l'italien Giuseppe Portogliotti, écrit qu'ignorant lequel des deux, du père ou du frère - amants l'un et l'autre à tour de rôle (et pourquoi pas en même temps ?) - l'avait mis enceinte, c'est Lucrèce qui avait exigé la rédaction des deux déclarations contradictoires... Vu son âge, sa situation et l'embarras dans lequel elle avait plongé sa famille, Lucrèce n'était pourtant pas en état d'exiger grand chose.

En 1498, Lucrèce peut, en tout cas, se remarier, avec cette fois Alphonse d'Aragon, comme décidé par son père.

Un an plus tard elle est nommée quelque temps gouverneur de Spolète et de Foligno qu'elle administre avec maestria.

La « belle Dame de Ferrare », protectrice des arts et des poètes

Quand elle retourne à Rome, c'est pour y accoucher une nouvelle fois d'un petit garçon prénommé Rodrigue. Mais son époux a la mauvaise idée de se placer en travers du chemin de César. Le temps est à l'alliance avec la France et Alphonse se fait poignarder par ce dernier, durant l'été 1500.

Lucrèce se remet difficilement de la perte tragique de celui qui fut certainement son premier grand amour. Elle signe alors ses lettres : « La plus malheureuse des femmes. »

Un an après, alors qu'il s'agit pour Alexandre VI de renforcer ses positions en Romagne, elle épouse en troisième noce un autre Alphonse, d'Este celui-là, qui devient duc de Ferrare en 1505. Malgré les apparences, ce mariage forcé marque le début de l'indépendance de Lucrèce. Désormais, elle se consacre à sa mission avec entrain. Les morts d'Alexandre en 1503 et de César en 1507 dans lesquelles elle n'est pour rien, il faut le signaler, achèveront de la libérer de l'emprise familiale.

On la décrit alors comme une jeune fille rieuse et douce. Cagnolo écrit : « Tout son être respire la bonne humeur et une riante gaieté ». Pour le chroniqueur Zambotto, « elle est pleine de tact, prudente, très intelligente, vive, plaisante, très aimable ». Selon l'expression de Ivan Cloulas, conservateur en chef aux Archives Nationales, un de nos meilleurs spécialistes de la Renaissance européenne, elle est maintenant la « belle dame de Ferrare, un contrepoint aimable à la par-



César Borgia, frère de Lucrèce.

tition de la vie du Valentinois » (César fut créé duc de Valentinois par le roi de France Louis XII en 1498). Lucrèce devient peu à peu la protectrice des artistes et des poètes, comme Pietro Bembo, qui lui dédie ses dialogues sur l'amour, les Asolani, ou Ludovic Arioste, qui la célèbre dans le *Roland furieux* et les *Satires*.

Après les événements qui opposent son duché aux prétentions du nouveau Pape Jules II, Lucrèce se tourne vers la dévotion. Les guerres qu'elle a dû subir, la mort de ses plus proches parents, ses innombrables fausses couches, ont endurci son caractère. Elle porte le cilice sous ses chemises, renonce aux robes décolletées, devient une tertiaire de l'ordre de Saint-François, fréquente assidûment les églises et se confesse tous les jours.

Le poison des Borgia : des ragots malveillants ?

En 1519, à près de 40 ans, Lucrèce est emportée par les fièvres puerpérales de sa onzième grossesse.

Quand donc eut-elle l'occasion de commettre ses crimes raffinés, avec son incroyable poison qui agissait avec la rapidité de l'éclair et que Victor Hugo voyait couler à jets continus ?

C'est bien simple : jamais. Jamais Lucrèce n'a commis le moindre crime, avec ou sans poison.

Le « poison des Borgia », qui a tant fait gloser les amateurs de complots et de portes dérobées, ne serait-il pas un mythe, lui aussi ?

Il en a tout l'air.

On peut tenter d'en situer l'origine lors de la mort de Djem, le frère du sultan, en 1495, mort tenue à cette époque-là pour

mystérieuse. Peu après son entrée à Capoue, en compagnie de Charles VII, Djem mourut effectivement d'un mal étrange, qui laissa beaucoup de gens perplexes. Des bruits se répandirent, désignant Alexandre VI comme l'instigateur de cette mort. Il aurait fait verser de la cantharide ou de l'arsenic dans le verre de ce dernier pour toucher la récompense de 300 000 ducats, offerts par le sultan pour la suppression de son frère. D'après les symptômes connus, de l'avis des historiens les plus avisés (comme Ivan Cloulas), il semble aujourd'hui démontré que Djem est mort naturellement, des suites d'une banale broncho-pneumonie.

La légende du poison a été renforcée par la mort suspecte d'Alexandre VI, quelques jours après le souper donné dans la vigne du cardinal de Corneto. On a soupçonné César de n'y avoir pas été complètement étranger, mais l'opération ne se serait pas déroulée comme il l'avait prévue et le sommelier, chargé par lui de verser la poudre dans le verre du cardinal, se serait trompé de destinataire et aurait commis une irréparable erreur qui tua le père du complot.

En fait, si beaucoup de participants à ce repas sont morts, ou ont été indisposés pendant plusieurs jours (César lui-même, alité, subit les attaques de la fièvre et fut pris de vomissements), c'est plus probablement parce qu'ils n'avaient pas pris garde, au cours de ce dîner plein air au mois d'août, de se protéger contre les agents responsables du paludisme, qui faisait alors des ravages dans la région.

Si Alexandre VI avait absorbé de l'arsenic, son corps aurait résisté quelque temps à la corruption, ce qui, selon tous les témoignages du temps, n'a pas été le cas. Le marquis de Gonzague décrit sa décomposition accélérée en des termes non équivoques.

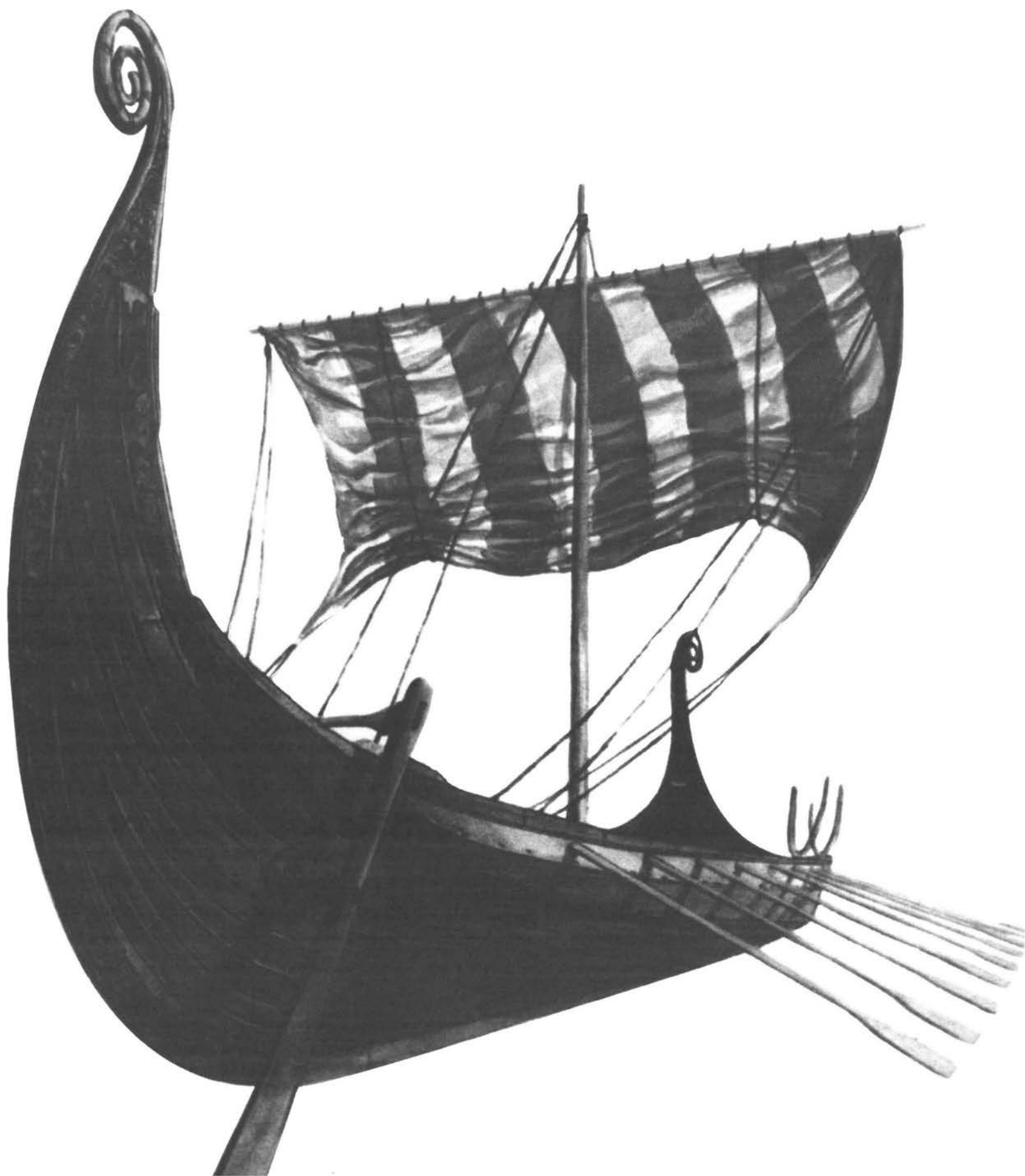
« L'amas de vermis-seaux ridicules »...

Arthur de Gobineau, dans ses *Scènes historiques de la Renaissance*, mettait dans la bouche d'Alexandre VI ces recommandations à sa fille : « Les gens me disent à la fois votre père et votre amant ? Laissez, Lucrèce, laissez le monde, laissez cet amas de vermis-seaux ridicules autant que débiles imaginer sur les âmes fortes les contes les plus absurdes ! ».

Il faut espérer que Lucrèce ait agité de la sorte. Mais c'est un luxe que ne peuvent se permettre les historiens.

Lucrèce a souffert des agissements peu recommandables de son frère César, qui furent bien concrets ceux-là, bien que nullement exceptionnels, au regard de l'époque où ils prennent place. Par malchance, ces exploits furent répercutés avec le brio que l'on sait par Machiavel dans son *Prince*, où César est présenté comme le modèle du souverain rompu à toutes les combines, un « prince nouveau » à la bienfaisante cruauté... L'inspiration de quelques poètes fit le reste.

Laissons donc César à Machiavel et rendons Lucrèce à l'histoire.



CHAPITRE 6

NON, CHRISTOPHE COLOMB N'A PAS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE !

C'est désormais indéniable, la Pinta, la Nina et la Santa Maria n'ont pas été les premiers bateaux à atteindre les côtes du « Nouveau Monde ». Avant 1492, l'Atlantique avait déjà été franchi par des hommes de l'est, ancrés dans l'imaginaire européen sous le nom de « Vikings ».

Et d'intrépides auteurs vont jusqu'à dire que les « anciens rois de la mer » eurent des prédécesseurs...

N'allons pas trop vite et commençons par la saga viking, qui est la plus assurée.

En 870, les Norvégiens établis dans les archipels écosais, en Irlande ou fuyant leur pays soumis par Harald-les-beaux-cheveux, se lancent dans la colonisation de l'Islande. Ce n'est qu'une des nombreuses étapes d'un déplacement vers l'ouest qui va se faire graduellement, en fonction d'intérêts divers, qui - il faut le dire au risque de briser le mythe de « l'aventure pour l'aventure » - étaient principalement commerciaux.

Aux alentours de l'an 900, un dénommé Gunnbjörn, déporté vers l'ouest par les vents, aperçoit un groupe d'îles inconnues, au-delà de l'Islande. Il leur donne le nom de « Rochers de Gunnbjörn », mais n'y aborde pas. La nouvelle de cette découverte se répand et le navigateur fait des émules.

En 978, Snaebjörn Galti tente de joindre ces « Rochers ». C'est un cuisant échec, dont le *Landnamabok* se souvient. Vers 980, Erik le Rouge (ou le Roux), banni d'Islande à la suite d'une sombre affaire criminelle, se met à son tour en quête des mystérieux îlots. Ayant atteint le Groenland (le « pays vert »), il passe trois hivers à en reconnaître les fjords du sud-ouest. Il retourne dans son pays pour chercher des hommes tentés par la colonisation de ces nouvelles terres. Vers 985-986, Érik repart à la tête d'une flotte de 25 navires sur lesquels embarquent 800 personnes, toutes islandaises, et de nombreuses têtes de bétail en vue d'une installation définitive. La traversée est rude et seulement 14 vaisseaux arriveront à bon port.

L'établissement se fait principalement à l'est, autour de l'actuelle Julianehaab, dans l'Eystribyggð. Un second territoire de colonisation est créé, dans le Vestribyggð, à l'ouest. Érik plante sa « halle » à Brattahild, à l'extrémité inférieure du « fjord d'Érik ». Des villes seront fondées, à proximité de la haute mer et au fond des fjords et, à partir de l'an mille, la christianisation faisant, des églises seront bâties. Un État s'organise peu à peu, copié en tous points sur le modèle islandais. Les premières colonies comptent bientôt quelques milliers d'habitants, regroupés dans la partie méridionale de l'île. Ils y vivent essentiellement d'élevage laitier et font commerce de cordes, d'ivoire de morse ou de narval, d'huile ou encore d'ours blancs.

Dans les premiers temps, les Vikings groenlandais ne rencontrèrent pas d'Eskimos (Inuit). On ne sait pas vraiment quel type de rapports ils nouèrent avec eux par la suite. Beaucoup de récits évoquent les combats terribles que se seraient livrés les deux peuples, mais le pacifisme intégral des indigènes indique qu'il ne faut pas s'y fier aveuglément. Certains anthropologues, comme Vilhjalmur, pensent avoir prouvé qu'il y eut des croisements.



Carte générale des premières expéditions vikings vers le Nouveau Monde.

Les conquérants islandais ne peuvent rester en place. Ils tentent des expéditions vers le nord, mais aussi vers l'ouest..

Cette « conquête de l'ouest », qui finalement n'aboutira pas, peut se décomposer en 6 voyages.

Les 6 voyages vikings en Amérique

Le premier, un des plus rapides aussi, fut le fait de Bjarni, fils de Herjolfr. Au cours d'une expédition, à peine un an après le débarquement au Groenland, Bjarni est entraîné vers des côtes inconnues, à l'ouest-sud-ouest. N'osant y appareiller, il les remonte quelque temps, puis regagne le « fjord d'Érik », où il raconte ce qu'il a vu.

Bon sang ne saurait mentir : vers l'an 1000, Leifr, le fils d'Érik le Rouge, accompagné de 35 hommes, entreprend l'itinéraire de Bjarni, mais en sens inverse. Il retombe sur les paysages décrits par son prédécesseur. Première relâche, une terre occupée par « de grands glaciers » ; vu leur configuration, il baptise ce lieu Helluland (« Pays de la Pierre plate »). Leifr poursuit sa route, le long de sables blancs s'étendant devant un pays forestier, qu'il l'appelle avec simplicité Markland (« Pays des Forêts »). Deux jours plus tard, il accoste sur une île, où l'herbe est abondamment perlée de rosée. Il gagne ensuite une terre située au-delà du détroit, remonte une rivière vers une lagune, où il jette l'ancre et fait construire des baraquements pour y passer l'hiver, au lieu dit Leifsbudhir (« Cabanes de Leifr »). Comme la région regorge de vignes, Leifr lui donne le nom de Vinland (« Pays du vin »). Il retournera au Groenland, la cargaison pleine de bois et de vin.

Thorvaldr prend 30 hommes avec lui et part à la recherche des terres par son frère Leifr. Il retrouve les cabanes, et y passe environ un an. Pour revenir au Groenland, il file par le Mark-

land et double un cap qu'il nomme Kjalarnes (« Cap de la Quille »). Mais il tombe sur les « Skaerlings » dont les flèches le blessent mortellement. Il est enterré sur place.

Quatrième voyage, troisième frère : Thorsteinn, qui décide de ramener le corps de Thorvald pour lui donner une sépulture chrétienne. Il s'embarque avec sa femme et 25 hommes, mais la mer déchaînée l'empêchera d'atteindre son objectif.

Thorfinn Karlsefni a de plus grandes ambitions. Riche islandais émigré au Groenland, il songe à renouveler l'exploit d'Érik le Rouge, en colonisant le Vinland. Il prend trois navires, sur lesquels s'embarquent 150 personnes, ainsi que du bétail. Leifr accepte de leur prêter « ses » cabanes. Tout se passe sans problème, il passe par Helluland, Markland, double Kjalarnes et s'installe à Leifsbudhir. Mais au bout d'un an, Thorfinn et ses troupes doivent affronter les raids des « Skaerlings ». Bien qu'ils fussent mis en déroute, les indigènes causaient de si graves ennuis à l'expédition que son chef profita de leur débandade pour retourner au Groenland. Il n'oublia pas d'emporter dans ses bagages, une cargaison de ceps et de raisins.



Au Groenland, Érik le Rouge installa sa « halle ».

La dernière aventure est celle de la fille d'Érik le Rouge, Freydis. Elle voulut renouveler l'expérience de Thorfinn, se rendit aux cabanes, mais sa cruauté et les querelles qui secouèrent son équipage firent échouer la colonisation. Personne, par la suite, ne songea, semble-t-il, à regagner Leifsbudhir.

Faut-il croire les sagas ?

Plusieurs noms de lieux apparaissent dans ces 6 épisodes. Les principaux sont l'Helluland, le Markland et surtout le Vinland. La plupart des chercheurs, se fondant sur les descriptions topographiques, botaniques, zoologiques, météorologiques, climatiques et sur des données maritimes, ont conclu que ces territoires étaient respectivement la Terre de Baffin, le Labrador et un endroit, plus difficile à cerner, qui peut être situé, très approximativement, entre la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Écosse et les atterrages de la baie du Saint-Laurent. C'est-à-dire, en un mot, en Amérique du Nord. Cinq siècles avant Colomb. Et voilà le Génois détrôné !

Faut-il s'en étonner, ces conclusions formidables ont mis longtemps à être admises par les universitaires - toujours un peu lents à réviser leurs enseignements et à admettre que leur corporation s'est trompée pendant des siècles. Pour d'obscures raisons, certains ne les ont toujours pas admises ou s'efforcent contre toute raison d'en minimiser la portée...

Les documents écrits sont évidemment trop fragiles par eux-mêmes pour qu'on leur accorde une signification historique. C'est un fait, les sources qui relatent les différents voyages des Vikings groenlandais, les fameuses « sagas » (l'*Islandingabok*, le *Landnamabok* déjà cité, la *Saga* d'Érik le Rouge, la *Saga des Groenlandais*, le *Dit des Groenlandais*...), ont été rédigées quelque trois siècles après les événements. Trois siècles, c'est long et il est hors de doute que ces récits, issus de traditions navales, contiennent des exagérations et des épisodes mythologiques qu'il importe de resituer dans leurs contextes. On y croise des monstres, des héros certainement trop héroïques ou une Freydis un peu trop cruelle, pour qu'on leur accorde un crédit illimité. Peut-être même des personnages ou des expéditions ont-ils été inventés de toutes pièces.

S'il fallait les croire sur parole, le scepticisme serait de rigueur. Mais la plupart des histoires racontant la migration viking d'Islande vers le Groenland, et du sud du Groenland vers le nord, ont été confirmées par les fouilles archéologiques

sur le terrain. On a pu dénombrer quelque 190 fermes, 12 églises et deux monastères, pour la région d'Eysribyggd, et, dans le Vestribyggd, 90 fermes et 4 églises. Les restes d'une cathédrale se trouvent encore à Igaliko (anciennement Gardhar). Brattahild, où Érik le Rouge s'installa, a été identifiée et correspond à l'actuel Kaksiarsuk. Le « fjord d'Érik » porte aujourd'hui le nom de Tunidliarfik. Au Musée national de Copenhague, on peut aujourd'hui admirer une pierre runique, trouvée en 1824 par un Eskimo, à Upernivik, sur l'île de Kingigtorsuaq, à 72° 58' de latitude nord, qui témoigne de la réalité des expéditions vikings menées vers le nord du Groenland, si étonnantes qu'elles paraissent.

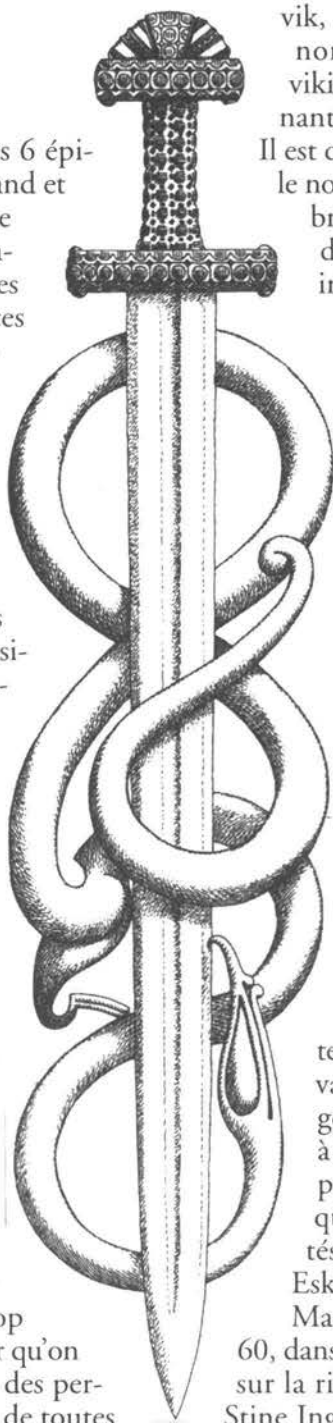
Il est donc admis que les textes narrant les voyages vers le nord, tout tardifs qu'ils soient, avec leurs inévitables broderies et, parfois, leurs contradictions, retracent dans les grandes lignes des événements vécus. En irait-il différemment avec les voyages vers le sud-ouest ? Seraient-ils, eux tous, des purs produits du folklore, comme l'en accusent quelques universitaires frileux ?

La preuve par L'Anse-aux-Meadows

Les réserves sur ce point sont d'autant plus étranges que ces voyages sont, comme les autres, assurés par les découvertes archéologiques les plus sûres.

Il y a d'abord des indices : une pointe de flèche en silex de facture algonquienne retrouvée dans le cimetière de Kilarsarfik, au centre de la Vestribyggd (les Algonquins sont des Indiens d'Amérique du nord qui pourraient s'apparenter aux mystérieux « Skraelings » qui tuèrent Thorvaldr) et un morceau d'anthracite qui, selon les géologues, ne pourrait provenir que du gisement à ciel ouvert de Rode Island. Évidemment, on pourrait objecter, même si l'argument ne convainc que les convaincus, que ces objets ont été apportés par les peuplades d'Amérique, que ce sont les Eskimos qui les ont enfouis dans un site viking...

Mais il y a surtout LA preuve. Au début des années 60, dans le nord de Terre-Neuve, à L'Anse-aux-Meadows, sur la rive sud du détroit de Belle-Isle, Helge et Anne Stine Ingstad ont exhumé les emplacements de grandes maisons de type scandinave. Secondés par le Dr William Taylor, indianiste du Musée National du Canada, des archéologues islandais et suédois (dont Kristjan Eldjarn, futur président de la République d'Islande) et un géologue, ils entreprirent une exploration quasi-complète du site.



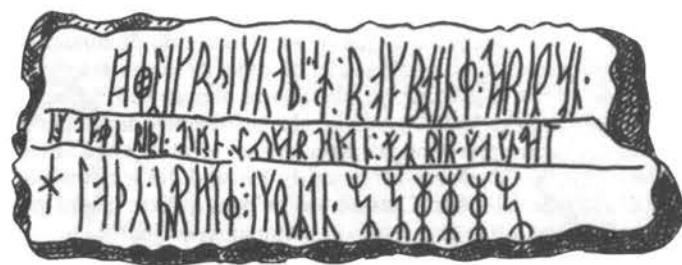
Les résultats dépassèrent tout ce qu'ils pouvaient espérer. Sur la rive est d'une rivière provenant d'une lagune intérieure, le Black Duck Pond, ils mirent au jour une bâtisse de 16 m/20, dont les normes de construction étaient rigoureusement identiques à celles des Vikings (un grand hall et un âtre rectangulaires), des foyers, des emplacements de cuisine... ; à l'ouest, ils trouvèrent les restes d'une forge, ainsi qu'une fosse emplie de charbon de bois. Dans une boîte à braise, exhumée par Rolf Pétré, on découvrit des cendres de charbon de bois et un petit morceau de cuivre. Un examen métallurgique permit de déterminer que ce morceau avait été fondu selon une technique étrangère aux autochtones. La méthode du C14 fut appliquée au charbon : il datait des environs de l'an mille ! Tous les autres objets d'origine biologique soumis au C 14 donnèrent des dates comparables - ce qui les faisait donc correspondre à la chronologie des expéditions vikings rapportées par les sagas !

Tous les objets inventés, qu'il s'agisse de clous de fer, d'une lampe, d'outils de pierre, ou d'une petite couronne en pierre ollaire, servant à filer la laine (ni les Eskimos, ni les Indiens ne travaillaient la laine) étaient incontestablement d'origine viking.

A moins d'être particulièrement obtus, on ne peut qu'admettre, au vu de toutes ces données, que le site de L'Anse-aux-Meadows fut occupé par les Vikings, aux alentours de l'an mille. Ou alors il faut croire qu'à peine 20 ans après l'arrivée des Vikings au Groenland, des Indiens très ingénieux ont recopié parfaitement les usages et les normes de ceux-ci, quitte à oublier subitement leur propre culture - et qu'ils se sont contentés de faire l'« expérience » à cet endroit précis, à cette époque précise, n'en tirant aucune leçon pour l'avenir. Régis Boyer, de l'université Paris-Sorbonne, doit le croire, puisqu'il écrit qu'« il est imprudent d'affirmer que les Islandais du Groenland ont découvert l'Amérique du Nord »...

Faut-il conclure du même coup que cet emplacement n'était autre que celui des cabanes de

Leifr, le Leifsbudhir ? Ne disposant pas des informations qui lui auraient permis de



Pierre runique retrouvée à Upernivik (72° nord).

faire un tel rapprochement, Helge Ingstad, en scientifique consciencieux, se refusa à aller si loin. On ne peut néanmoins que constater des similitudes troublantes.

Sous le Soleil d'Amazonie ?

Une question vient immédiatement à l'esprit : les Vikings, après avoir marché sur la pointe nord de l'Amérique, n'auraient-ils pas eu l'idée de s'aventurer dans les terres du sud ? Après tout, la curiosité étant ce qu'elle est, c'eût été un comportement bien naturel...

Pour certains auteurs, la pièce de monnaie, découverte en 1955 par deux archéologues amateurs, sur un site indien dans le Maine, constitue une preuve suffisante de ce trajet. Expertisée en 1982, la pièce se révéla effectivement d'origine viking, battue en Norvège sous le règne d'Olaf Kyrre (1066-1093). Percée sous le bord, elle dut servir d'amulette à l'Indien qui la portait. Mais une seule piécette, qui-plus-est de faible valeur, prouve-t-elle que les Vikings se sont déplacés jusqu'au lieu de sa découverte ? Bien sûr que non. Aucun emplacement de type scandinave n'ayant été exhumé dans les parages, il y a tout lieu de penser que cette pièce fut donnée à un Indien dans le cadre d'un troc.

En 1930, on trouva à Beardmore, en Ontario, une authentique épée viking. Las ! Elle y avait atterri dix ans plus tôt !

Il y eut aussi la « pierre runique de Kensington », dans le Minnesota. Mais, mis à part Alf Mongé et le Dr Landsverk, tous les experts assurent qu'elle est fausse...

Pour Jacques de Mahieu, « professeur à l'université de Buenos Aires, anthropologue, économiste, sociologue, historien » (!), les Vikings sont non seulement allés jusqu'en Amérique centrale : ils ont aussi débarqué en Amazonie. L'éminent personnage a tenté des reconstitutions fabuleuses des expéditions en Amérique du sud, en faisant, page après page des rapprochements hasardeux que seul un néophyte peut confondre avec de l'érudition. Pour lui, la contestation n'est plus de mise : « en l'an 967 de notre ère, quelque 700 Vikings des deux sexes débarquèrent de sept drakkars sur les côtes du Mexique. » De là, la « mythologie solaire, une organisation politique, des valeurs morales, des connaissances scientifiques et techniques et de nombreux termes danois, allemands et anglo-saxons qu'employaient encore les Indiens

au début du siècle dernier » ! Le tout, naturellement, sans qu'on retrouve la moindre trace archéologique de leur passage... Le distingué professeur en viendra à considérer qu'avant Colomb, « tout le monde allait en Amérique » - tout le monde, y compris, chacun l'aura deviné, ces petits cachottiers de Templiers. Colomb n'aurait d'ailleurs aucun mérite : la carte de l'Amérique, il l'avait volée !

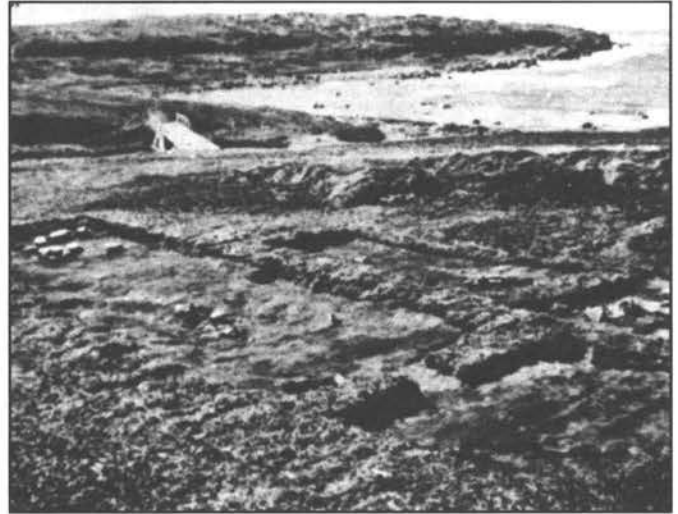
L'hypothèse de voyages vikings méridionaux et équatoriaux mériterait sans doute mieux que les romans imaginés par des farfelus de ce genre. Si elle était confirmée un jour, certaines des croyances qui imprégnèrent les Précolombiens (comme l'étonnant mythe de Quetzalcoatl, le prétendu « dieu blanc barbu », dont le retour « annoncé » est censé avoir causé la perte des Mexicains) trouveraient une explication rationnelle. Encore n'est-il pas évident qu'une croyance ait besoin d'un élément positif pour naître et prospérer - ni que cette croyance ait bien été celle qu'on croit. Il faut reconnaître qu'au stade actuel des recherches, on est loin d'avoir avancé sur ce point.

Celtes, Phéniciens et... Néandertal

Et avant les Vikings ?

Avant, on nage en pleines suppositions...

Comme Heyerdhal ou Ragnar Thorseth pour les Vikings, Tim Severin a démontré qu'on pouvait traverser l'Atlantique à bord d'embarcations fragiles, comme les coracles des Irlan-



Vue générale des fouilles à l'Anse des Meadows.

dais du haut Moyen Âge (des bateaux de peaux cousus sur une armature de bois). Mais l'exploit sportif n'est pas une garantie, d'autant plus que Severin, lui, savait où il allait...

Louis Kevran a tenté de démontrer que saint Brandan, le plus célèbre « moine-navigateur » du Moyen Âge, avait réellement accompli les voyages que lui imputent des récits tardifs, écrits (pour les plus proches) trois siècles après sa mort (soit au IX^e siècle). Il pensait que le saint homme avait atteint l'Amérique, en cherchant le Paradis. Pourquoi pas, évidemment ? Une aventure solitaire, quoiqu'incertaine compte tenu des difficultés techniques qu'elle engendre, est toujours possible et peut mener à Cuba ou aux Canaries. Mais la brume hagiographique et métaphorique qui enrobe les textes, la constante imprécision géographique qui s'en dégage (et qui,

La Vigne ou les Prairies ?



Pour mieux repousser l'idée d'une tentative de colonisation précoce de l'Amérique par les Vikings, certains auteurs ont contesté l'origine du mot « Vinland » (couramment traduit par « Pays de la Vigne ») qu'on trouve dans au moins cinq sagas. La vigne sauvage ne serait pas possible sous de telles latitudes ! Il faudrait lui préférer une acception plus sage, celle de « Pays des Prairies ». Tout est une question de « i » : si c'est un « i long », c'est bien la vigne, si c'est un « i bref », il faut traduire par « prairies ». L'histoire de la vigne rappellerait « trop » celle qu'on trouve dans la Bible (au pays de Chanaan). La querelle linguistique peut s'éterniser, mais une chose est sûre : la présence de la vigne en ces contrées est attestée par les reconnaissances qui y furent effectuées en juillet 1534 par l'explorateur français Jacques Cartier.



Les périple accomplis par Leifr et par Bjarni.

contrairement aux sagas scandinaves, laisse libre cours à toutes les fantaisies de l'esprit sans en n'assurer aucune), l'absence de faits matériels permettant d'étayer une telle expédition, sont autant d'éléments qui autorisent pour l'instant à douter très fortement de la réalité de ces voyages.

C'est de peu dire que les indices d'expéditions antérieures (menées par les Celtes, par exemple) sont ténus ! Quelques auteurs, dont l'esprit d'aventure n'a rien à envier aux navigateurs dont ils décrivent les pérégrinations, n'ont évidemment pas pu s'empêcher d'expliquer l'aisance des traversées

transocéaniques antiques par la présence opportune du relais de l'Atlantide, en pleine océan...

Comme toujours dès qu'on aborde les rivages glissants de la reconstitution hypothétique, il y eut aussi des fraudeurs. Ainsi du fumeux Cyrus Gordon, qui, après avoir « prouvé » que les Juifs s'étaient rendus en Amérique après leur départ de Palestine, dénicha la reproduction d'un texte phénicien gravé sur une stèle de Pouso Alto, au Brésil... se gardant bien d'avertir ses lecteurs qu'il s'agissait d'un faux monumental, dont fut victime au siècle dernier le directeur du Musée national de Rio de Janeiro, le Dr Netto !

Qui d'autres ? Les Chinois ? Les Océaniens ? La voie Pacifique, au cours du I^{er} millénaire avant notre ère, est une hypothèse probable, à en croire les botanistes (la patate est commune à l'Amérique et à la Polynésie et le coton à l'Asie et à l'Amérique centrale et du sud). Mais quant à préciser la nature et la qualité des relations, il y a encore loin...

Les vrais découvreurs de l'Amérique sont en réalité beaucoup plus anciens. Ce sont tout simplement les premiers migrants qui ont peuplé le continent américain.

« Tout simplement » n'est d'ailleurs pas la bonne expression, puisqu'on hésite à se prononcer avec certitude sur la date exacte de leur arrivée, ainsi que sur leur origine. Jusqu'à la fin des années 80, les « spécialistes » penchaient pour un peuplement initial d'origine mongoloïde, qu'ils situaient aux alentours de -12 000. Depuis les découvertes faites au Brésil par Niède Guidon et Georgette Delibrias, les premiers explorateurs ont pris un coup de vieux : on estime maintenant qu'ils seraient venus d'Asie, mais certainement aussi de Polynésie, vers -40 000 (pendant la « glaciation de Wurm »), en traversant à pieds secs le détroit de Behring.

Combien de temps durera cette datation ? Certains la repoussent déjà à -70 000 ans.

L'Homme de Néandertal, premier prédécesseur de Colomb ?

Le passé dans les cartes

Des cartes réalisées avant Colomb ont-elles répertorié tout ou partie du continent américain ? Vaste débat, dont la résolution expliquerait beaucoup de choses, mais qui a malheureusement été embrouillé par des mystifications et des interprétations abusives.

Pour « prouver » que l'Amérique était connue depuis la plus haute Antiquité, les compères Bergier et Pauwels, du *Matin des Magiciens*, brandirent la « carte de Piri Reis ». Pour faire bonne mesure, ils ajoutèrent que ce document n'avait pu être établi qu'à partir d'observations faites d'un engin volant ! Comme l'a rappelé Jean-Pierre Adam, dans son savoureux *Passé recomposé*, cette mappemonde est un document de compilation réalisé au début du XVI^e siècle par l'amiral de Soliman le Magnifique, à partir des cartes relevant les découvertes des Espagnols et des Portugais.

La « carte du Vinland » a fait, elle aussi, couler beaucoup d'encre. L'Université de Yale, en 1965, assura avoir trouvé une carte de 1440 mentionnant l'existence du Vinland, accompagné d'une note sur Leifr et Bjarni. Une analyse chimique de l'encre, faite ultérieurement, indiqua qu'il s'agissait d'un faux. Certaines données actuelles tendraient néanmoins à reconsidérer cette analyse. Pour conclure, il faudra donc attendre encore un peu ...

CHAPITRE 7

GALILÉE, PÈRE DE LA SCIENCE MODERNE ?

Il ne se trouve pas beaucoup de scientifiques qui, voyant leurs travaux contestés par leurs pairs, résistent à la tentation de se comparer au « grand Galilée ». La revendication de cette paternité spirituelle est la rengaine favorite de tous ceux qui se sentent humiliés de ne pas être consacrés - surtout de ceux qui s'estiment les plus « révolutionnaires ». Des censeurs et des jaloux en veulent à leur génie !

Pour leur malheur, on découvre ces dernières années que le véritable « saint laïc » qu'était devenu Galilée, à force de louanges et de patronages divers, n'était pas forcément celui qu'on croyait.

Il n'y a pas à revenir sur le fait que Galilée ait été une victime d'un système de répression odieux. Il a chèrement payé le prix de sa liberté de pensée et son attitude face à l'Inquisition mérite le plus grand respect. Cette institution était épouvantable et l'image qu'elle a conservé dans nos mémoires est pleinement justifiée.

De là à présenter Galilée, tel Ernst Mach, comme un visionnaire, en rupture totale avec le passé, « le père de la science moderne », ou à le propulser, comme l'a fait Jean-Paul II, en « fondateur de la physique moderne »... il y a un pas.

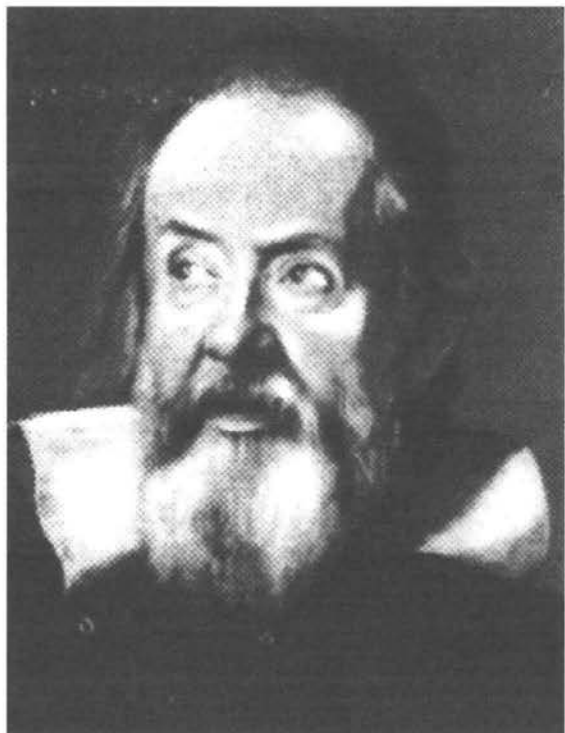
De telles définitions sont très exagérées. Ce n'est évidemment pas parce qu'elles sont abondamment répercutées dans des livres qu'elles sont vraies.

Perdant le sens de la mesure, les zéloteurs du Florentin n'ont manifestement réussi qu'à dénaturer leur héros. Galilée, qui, hier, ne méritait pas cet excès d'indignité, ne mérite pas, aujourd'hui, cet excès d'honneur.

Il est temps de sortir du tableau de Cristiano Banti ou de la pièce de Brecht pour se plonger plus sérieusement dans l'étude des faits.

La Tour penchée

« C'est (...) dans sa ville natale que Galilée entreprit ses célèbres expériences sur la chute de corps. On sait que, du haut de la tour penchée (de Pise), il laissait tomber des objets denses fabriqués avec des matériaux différents : fer, cuivre, bois, etc... Il constatait que leur vitesse croissait régulièrement pendant la chute et qu'ils arrivaient au sol à peu près en même temps. », écrivait tranquillement le « rationaliste » Jean Salvinien, alors professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, dans *Les Détectives de la Science*. En démontrant par l'expérience la loi du mouvement des corps soumis à la pesanteur, en particulier que « tous les corps tombent à la même vitesse, quelque soit leur poids », contrairement à ce qui était enseigné dans les universités d'alors, Galilée serait à considérer comme le père fondateur de la science expérimentale.



Galilée (1564 - 1642).

Cette présentation des choses ne correspond pas à la réalité.

L'anecdote si célèbre de l'expérience faite du haut de la Tour de Pise ne repose sur rien. Elle est vraisemblablement apocryphe. On n'en trouve aucune trace dans les ouvrages de Galilée, ni dans aucun document qui lui soit contemporain. Le premier à l'évoquer est son hagiographe Viviani et son témoignage est douteux, car il manque totalement d'esprit critique dans le reste de son œuvre. En revanche, l'expérience de la Tour a bien été réalisée par Simon Stevin, qui démontra que deux boules de plomb lâchées simultanément de 30 pieds de hauteur produisent ensemble le même bruit, ce qui prouve bien qu'elles tombent à la même vitesse.

Galilée n'est pas non plus l'inventeur du principe. Lucrèce (1er siècle av. notre ère), dans son *De natura rerum* (Livre II) fait déjà remarquer que « tous les corps, quoique de poids différents, doivent marcher à la même vitesse ». Dès le XIV^e siècle, à Oxford, les lois de la chute des corps ont été réétudiées par des savants tels qu'Heytesbury, Swineshead ou Dumbleton. Au XVI^e siècle, c'est Giovanni Battista Benedetti qui découvrit expérimentalement que les corps de même matière chutaient à vitesse égale. Moleti (1531-1588), professeur de mathématique à Padoue, enseignait cette loi - et comme le monde est petit, Galilée fut son successeur à l'université!

Que Galilée ait ou non réalisé « son » expérience de la Tour de Pise (certainement non, pour tout dire), au fond peu importe, puisque celle-ci n'avait plus à l'époque aucune espèce d'intérêt. Le savant s'est contenté d'enseigner sur ce sujet ce que d'autres avaient trouvé depuis longtemps.

Quelques autres expériences, cette fois revendiquées par Galilée de son vivant, ont laissé dubitatifs les quelques historiens qui s'y sont penchés, comme Alexandre Koyré. Ces chercheurs le décrivent davantage comme un rhéteur et un manipulateur de faits, que comme un authentique physicien expérimental. Il a d'ailleurs été prouvé par le dominicain

américain William Wallace que Galilée avait plagié ses maîtres du remarquable Collège romain des jésuites.

Les lunettes grossissantes... de Hollande

« La loi fondamentale de la dynamique, selon laquelle la force est proportionnelle à l'accélération, se trouve presque entièrement dégagée par les travaux du savant italien. Il est donc juste d'affirmer que celui-ci a posé les bases de la dynamique classique », écrivait encore le Pr. Salvinien.

En réalité, les principes fondamentaux de l'hydrostatique et de la dynamique (avec l'étude du mouvement des plans inclinés) furent établis par Tartaglia en 1556, puis développés par Simon Stevin en 1586. Leur expression mathématique fut donnée par Torricelli. C'est-à-dire bien avant Galilée.

Voici de nouvelles dates qui remettent le savant à la place qui est la sienne et qui n'est pas la première.

« En 1609 il construisit la lunette qui porte son nom. Elle grossissait 30 fois et lui permit des observations astronomiques extrêmement fructueuses », poursuit notre éminent professeur.

C'est faux : Galilée n'inventa pas la mal-nommée « lunette Galilée ». Il s'en vanta mensongèrement et vit ainsi son traitement annuel substantiellement amélioré. La lunette à lentilles concaves et convexes qui, après qu'il l'ait braquée vers le ciel pour y découvrir les satellites de Jupiter, reste la sienne aux yeux de la légende dorée, résulte d'une découverte faite dans un atelier d'opticiens hollandais, en 1608. Galilée s'en procura un exemplaire et se contenta d'en améliorer empiriquement (c'est-à-dire sans en connaître le mécanisme exact) la capacité de grossissement. Ce grossissement fut de 7 à 10 fois seulement, ce qui n'est pas si mal peut-être, mais tout de même pas aussi fulgurant qu'on le raconte.

C'est à Kepler que revient le mérite d'avoir perfectionné l'instrument en remplaçant la lentille divergente par la lentille convergente. Et c'est lui qui en fit la théorie.

Au moment où Galilée bricolait sa lunette, le savant Père Schneider réalisait exactement les mêmes opérations. Mais qui parle encore du Père Schneider?

Et pourtant elle tourne !

Galilée est renommé pour avoir exposé la théorie héliocentriste (la Terre tourne sur elle-même et accomplit une révolution annuelle autour du soleil).

Mais en fait que découvre-t-il ? La théorie originelle est celle du moine polonais Copernic, elle-même « redécouverte » des travaux d'Aristarque de Samos, qui vivait au III^e siècle av. notre ère. Les observations nouvelles que fait Galilée (phase de Vénus et de Mercure, irrégularités de la surface lunaire, etc) ont été en grande partie prévues par d'autres (Tycho Brahé, par exemple) et réalisées en même temps que lui (le Père Schneider, toujours lui).

Galilée était à tel point influencé par ses prédécesseurs, qu'il partagea plusieurs des erreurs coperniciennes. Il croyait aux épicycles et pensait que les planètes parcouraient des « cercles parfaits ». C'est Kepler qui prouva la fausseté de ce dernier point de vue, en démontrant que les planètes parcouraient des ellipses. Sa démonstration fut accomplie du vivant de Galilée... qui n'en fit jamais état.

Pour justifier à tout prix la théorie copernicienne qu'il avait faite sienne, Galilée développa deux idées fondamentales concernant la nature des comètes et l'origine des marées :

- *Les comètes comme reflet.* Galilée s'opposait au jésuite et astronome Grassi, qui était convaincu comme Tycho Brahé, que les comètes apparues en 1618 et toutes les autres répertoriées antérieurement étaient des astres bien réels. Il pensait pouvoir les réduire à l'état de purs phénomènes atmosphériques, reflets de vapeurs terrestres. Il déploya des efforts insensés pour prouver leur inexistence. On sait aujourd'hui ce qu'il en est. Il se trompait lourdement.

Pourquoi Galilée refusait-il d'adhérer à la thèse de Grassi ? Parce qu'il craignait que la trajectoire non-circulaire des comètes s'opposât à ses idées toutes faites relativement aux « cercles parfaits »... Le voilà pris en flagrant délit de raisonnement par a priori. Dommage pour le mythe du scientifique pointilleux.

- *Les marées comme preuve.* Galilée s'est également trompé en affirmant que les marées prouvent la rotation de la Terre. C'est d'ailleurs l'argument principal de son *Dialogue sur les deux principaux systèmes du monde*, publié en 1632 (qui à l'origine, devait s'appeler *Dialogue sur les marées*) Le livre qui le fit condamner par le Saint Office !

Pour lui, la Terre accomplissant une rotation sur elle-même en même temps qu'une révolution autour du Soleil, la vitesse qui résulte d'un point du globe doit être plus importante à midi (rotation et révolution s'ajoutent) qu'à minuit (rotation et révolution se retranchent). Il pensait que cette variation périodique se transmettait à l'eau des océans et qu'elle avait pour effet le flux et le reflux. Il ne voyait pas en quoi son explication péchait. Pourtant il aurait pu se demander, dans l'hypothèse où l'eau tournait avec la Terre, comment il se faisait qu'elle ne l'accompagnait pas dans son déplacement uniforme... Notons que Galilée fondait tout son raisonnement sur l'existence d'une seule marée, à midi, alors que tout le monde sait, aujourd'hui comme hier, qu'il s'en produit deux par jour et pas à heures fixes...

Il est prouvé, depuis Kepler et Newton, que les marées résultent de l'attraction conjointe de la Lune et du Soleil, chose qui paraissait impossible au Florentin qui ne parvenait pas à admettre l'idée d'une action à distance, qui lui semblait une « propriété occulte ».

Galilée avait donc tort sur toute la ligne.

Quant à la preuve expérimentale de la rotation de la Terre sur elle-même, il faudra attendre l'expérience fameuse du pendule de Foucault, en 1851.

Seul contre tous ?

Avant d'aborder la question qui amena Galilée devant les juges, un mot sur son statut social.

On imagine facilement Galilée comme un savant un peu original, isolé du monde et fuyant les honneurs, travaillant seul contre tous, malgré les sarcasmes qu'il doit encourir jour et nuit.

C'est le contraire qui est vrai.

Les sarcasmes, pour commencer, c'est plutôt lui qui les lance ! Balthazar Capra, qui a l'indélicatesse de ne pas être d'accord avec lui sur l'explication du compas militaire (ce qui, reconnaissons-le, n'était pas gravissime) se voit qualifier de « basilic aux crachats venimeux », d'« éducateur qui engendra le jeune fruit de son âme empoisonnée d'ordures puantes ». Les opposants de Copernic sont « à peine dignes de faire partie du genre humain »...

La raison de cette hargne extravagante ? Il l'écrit modestement à son adversaire Grassi : « il a été donné à moi seul de découvrir tous les nouveaux phénomènes du ciel, et rien aux autres » ! Nous voilà fixés sur l'homme.

Quant au reste, sa vie est celle d'un homme avide de réussite sociale et de reconnaissance. A Rome, il est l'ami personnel du pape, dès 1611. En 1623, Urbain VIII le prend sous sa protection. Le Souverain Pontife est Florentin comme lui, et quand il était cardinal, il lui a même écrit une ode !

Galilée a sa petite cour, mais il est aussi de la cour des autres : il est le « premier mathématicien et philosophe » du grand duc de Florence, Cosme II de Médicis. Il est introduit dans tous les milieux ; il est notamment l'un des membres influents de la prestigieuse Académie des Lincéi.

En bref, c'est un homme du monde, couverts de louanges et touchant des pensions qui lui permettent de vivre dans l'aisance.

Le véritable procès Galilée

Il y aurait beaucoup à dire sur le « procès Galilée » qui se déroula de 1633. Les faits ont été tellement travestis qu'on ne comprend plus guère ce qui s'est réellement passé.

Certains points doivent être mis en évidence :

- Galilée, contrairement à ce que l'on suppose, n'a jamais subi la torture. Dès 1755, avec Pierre Estève dans son *His-*



toire de l'astronomie, on a prétendu que ses juges lui avaient « crevé les yeux ». C'est un mensonge éhonté. Le savant a toujours été traité avec les égards dus à son rang. Il put habiter, durant le temps de ses interrogatoires, soit à la Villa Médicis, soit dans un appartement donnant sur les jardins du Vatican. C'est mieux, quoiqu'on en dise, que la prison inquisitoriale du château Saint-Ange. Le pape en personne insista pour que ce soit une commission extraordinaire, nommée par ses soins, qui s'occupe de la phase d'instruction, et non, comme le voulait la procédure, le Saint-Office, beaucoup plus sévère à en croire tous les avis. Urbain VIII voulut même que le procès ne se fit pas. Il n'en signa d'ailleurs pas le jugement.

- Galilée n'a pas été jeté « au cachot jusqu'à la fin de ses jours ». Urbain VIII commua la peine de prison prononcée par l'Inquisition en assignation à résidence. Galilée fut donc autorisé à vivre dans sa maison de campagne « Le Joyau », à Arcetri, près de Florence, où il continua à recevoir ses élèves et à écrire.

- Il n'a jamais, après sa formule d'abjuration, prononcé la phrase que la postérité lui a prêtée : « Et pourtant, elle tourne ! » (E pur, si muove!). Cette parole de défi n'entre dans l'histoire qu'en 1757, par le touche-à-tout turinois Giuseppe Baretti, dans son livre *The Italian Library*. Personne n'y a jamais fait allusion avant ce livre. Il écrit alors que Galilée était mort depuis cent quinze ans.

- Galilée n'a pas été condamné pour motif d'hérésie, mais pour simple « suspicion d'hérésie »

Cette « suspicion » était due à l'infraction au précepte ecclésiastique qui exigeait de ne pas présenter pour vérité absolue et définitive ce qui ne doit rester qu'une hypothèse (l'héliocentrisme, dans le cas présent) et ne pas y mêler l'Écriture Sainte.

- Galilée, enfin, n'a jamais été excommunié. L'Inquisition espagnole, à l'inverse de la romaine, ne prohiba pas son *Dialogue*. Depuis 1594, le système de Copernic était d'ailleurs enseigné à l'Université de Salamanque !

Si nous sommes tous scandalisés par la condamnation que dut subir Galilée, quelle que fut cette condamnation et quelque soit le génie ou non du scientifique, nous pouvons aussi remarquer que, paradoxalement, l'Église lui offrit un cadeau posthume en le condamnant. C'est finalement grâce à son procès que le savant florentin apparut comme un martyr de la science face à l'obscurantisme de l'Inquisition et, à bien y réfléchir, c'est à cette palme du martyr qu'il doit d'être aujourd'hui reconnu comme le « père de la science moderne », ce qu'il n'est manifestement pas.

Avec tout ce que nous savons maintenant sur son ancêtre éponyme, la « Galiléite » galopante de nos savants contemporains survivra-t-elle encore longtemps ?

N'en doutons pas. Les mythes ne se déboulonnent pas en un jour. Celui de la « Terre au centre du monde » comme celui du « grand Galilée, père de la science ».

**LE BULLETIN D'ABONNEMENT
SE TROUVE EN PAGE 95**

CHAPITRE 8

LES SORCIÈRES ONT-ELLES EXISTÉ ?

Le doute est de rigueur

La majorité des procès de sorcellerie eurent lieu entre 1580 et 1630. Un stéréotype de la sorcière (et du sorcier) se met en place vers le XVI^e siècle. Norman Cohn l'a exposé, tel qu'il apparaît dès cette époque dans les écrits des chasseurs de sorcières, dans *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen Âge, fantasmes et réalité*.

Il s'agit le plus souvent d'une femme, qui a pactisé avec Satan, pour en devenir l'auxiliaire en échange de pouvoirs extraordinaires. Il peut s'agir d'hommes, voire d'enfants, mais les cas sont assez rares.

Dans la plupart des situations, le Diable apparaît à cette femme sous la forme d'un être humain, fort élégamment vêtu, à une époque où celle-ci a d'assez graves problèmes personnels. Il lui marque le côté gauche du corps avec les ongles ou les griffes de sa main gauche du signe de Satan - parfois lors d'un accouplement. La « contractante » lui promet aide et obéissance et renonce à servir Dieu à son unique profit. Dès lors, servante du Diable, elle accède au rang de « sorcière ». En échange de son inféodation, elle possède les pouvoirs exceptionnels que lui confère son nouveau maître. Elle les voue à faire le mal, apportant partout la maladie des humains, des bêtes et des plantes, la destruction, la mort. On la craint dans les familles parce qu'elle pratique le cannibalisme sur les nourrissons (pour

son plaisir et parce que cet acte renforce son pouvoir, pense-t-on).

Suivant un rythme régulier, elle doit fréquenter les réunions qui la mettent en présence de ses semblables : les fameux sabbats.

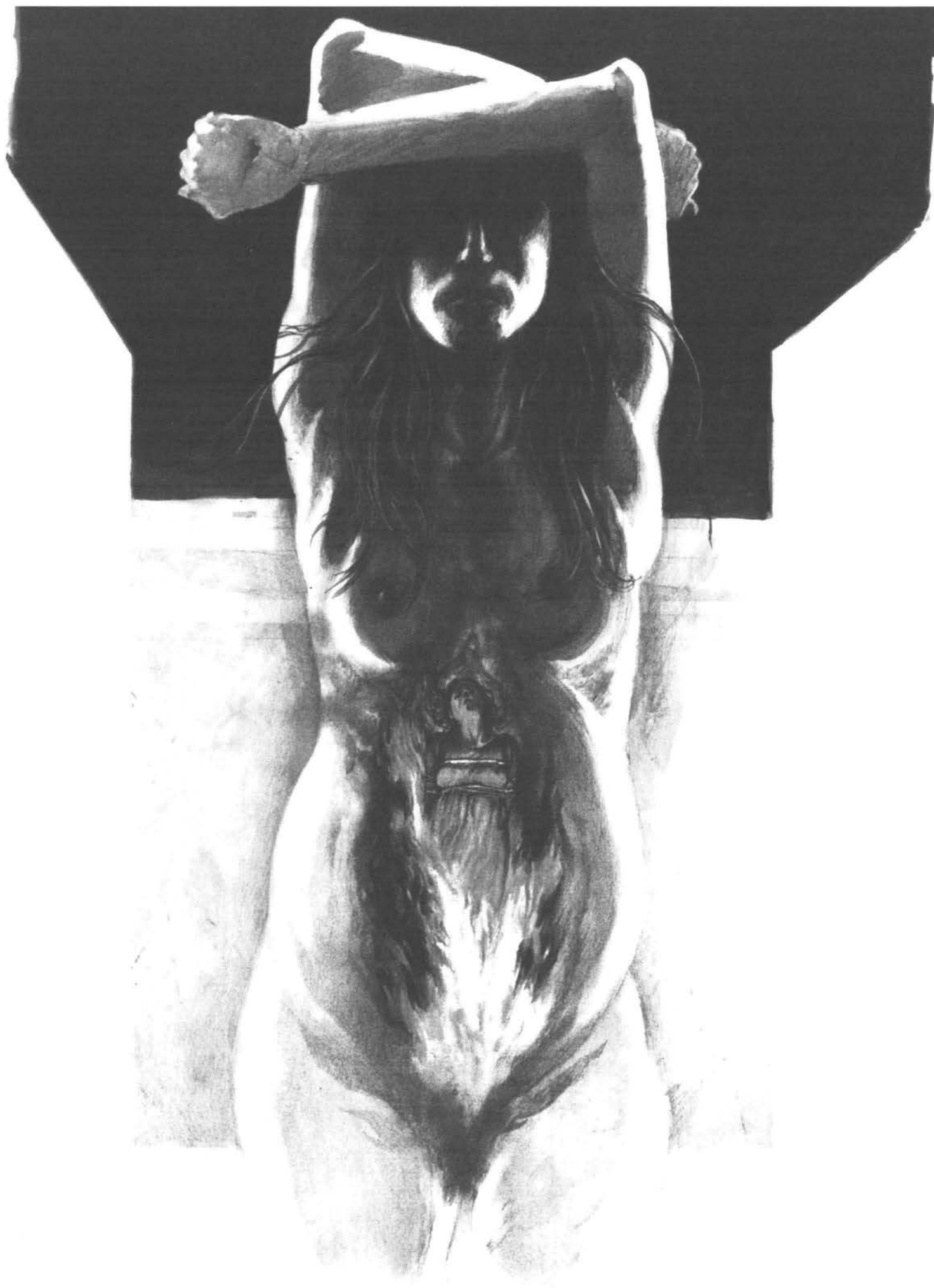
Petits et grands sabbats

On distingue le « petit sabbat », qui réunit seulement les personnes d'une même ville ou d'un canton, et le « grand sabbat », dit aussi « sabbat œcuménique », qui rassemble les sorcières de plusieurs régions ou pays.

Les sabbats se tiennent la nuit, souvent le vendredi, dans un cimetière, au pied d'une potence ou à la croisée des chemins, ou encore, pour les cérémonies de plus grande envergure, sur une montagne ou un lieu réputé.

Pour s'y rendre, la plupart des sorcières se sont enduites d'un onguent magique qui leur donne la faculté de se déplacer librement dans les airs. Le trajet s'effectue sur le dos d'un bouc ou sur le manche d'un balais. Le conjoint du sorcier ou de la sorcière, pendant ce temps, continue à dormir paisiblement dans son lit, sans se douter de rien...

Les sabbats sont un culte rendu à Satan et dirigés par Satan en personne. Celui-ci y trône superbement, sous la forme d'un être cornu et griffu, mi-homme mi-bouc, absolument terrifiant. Ses serviteurs sont agenouillés à ses pieds, le baisent aux endroits les plus intimes, le vénèrent



comme un vrai Dieu. Ceux qui ont commis des fautes se font fouetter.

Vient ensuite la parodie blasphématoire de la messe catholique. Durant l'Eucharistie, le pain et le vin sont remplacés par des substances au goût nauséabond et de couleur noire. Les adorateurs du Diable doivent impérativement les ingurgiter.

Un repas suit le simulacre, au cours duquel sont consommés des aliments repoussants et putrides, tels que des cœurs d'enfants morts...

Le tout finit dans une danse frénétique, éclairée par une chandelle plantée dans l'anus d'une des sorcières. Cette danse se transforme vite en une orgie érotique particulièrement licencieuse. Tout y est permis, relations incestueuses et perversions innombrables.

Une secte anti-catholique ?

Les juges ecclésiastiques ou laïcs qui se chargèrent d'instruire les dossiers relatifs à la sorcellerie, tenaient cette description pour avérée. Ils ne doutaient pas de l'existence des sorcières, comme groupe humain spécifique, ni des sabbats, comme assemblée secrète des sorcières. Le peuple vivait dans un état d'esprit comparable, à l'affût de toute manifestation qui semblait accréditer la proximité d'adoratrices de Satan. De mauvaises récoltes, une mort tenue pour mystérieuse, des problèmes de santé, des animaux au comportement étrange, étaient souvent interprétés comme les effets d'un maléfice jeté sur un individu ou sur une communauté villageoise.

En quelques siècles, on brûla des dizaines de milliers de « sorcières » (et non des millions comme le dit Voltaire) au nom d'une telle croyance.

Avec l'avènement des Lumières, on douta de leur existence. On se demanda si les sorcières n'étaient pas, après tout, qu'un reflet des superstitions médiévales et de simples boucs émissaires de village. Cette hypothèse, qui pourtant n'était pas ridicule, se perdit assez vite, au profit d'une explication nouvelle, qui justifiait les peurs ancestrales. Selon cette dernière, il avait bel et bien existé une société secrète de sorcières qui se réunissaient parfois au cours d'assemblées nocturnes, mais nul n'aurait vraiment compris la profondeur de ce culte ni le véritable objet de la dévotion des assistants. A partir du XIX^e siècle, cette interprétation conquiert les esprits. Aujourd'hui, c'est la plus diffusée dans le grand public.

Les premiers auteurs qui répandirent cette thèse furent les célèbres universitaires Karl Ernst Jarcke et Franz Joseph Mone. Ils ne croyaient pas à l'intégralité des faits qui étaient rapportés, voyages dans les airs, présences de Satan et autres prodiges, qu'ils tenaient pour des déformations dûs aux procès. Ils pensaient toutefois que les sorcières avaient appartenu à une structure organisée et hiérarchisée, une sorte de secte anti-catholique, et ils admettaient l'existence des assemblées

nocturnes, comme on admet dans n'importe quelle religion la tenue d'un culte.

Selon eux, ces pratiques résultaient d'anciens cultes païens, d'origine germanique, qui auraient survécu à travers les âges dans le monde paysan (le mot « paganisme » vient du latin *paganus* qui signifie « paysan »). Mone avança que le sabbat était la déformation d'un culte ésotérique rendu à Dionysos.

Pour séduisantes qu'elles fussent, les hypothèses de Mone ou Jarcke, n'étaient soutenues par aucune preuve. On ne trouvait pas la moindre trace de cette fameuse religion clandestine, qui, à les en croire, aurait eu des dizaines de milliers de pratiquants. Ces chercheurs n'expliquaient pas qu'il ait fallu attendre le bas Moyen Âge pour que les autorités découvrirent son existence. Plus de mille ans de clandestinité, cela faisait beaucoup !

Michelet, dans *La Sorcière* (1862), tenta de donner une autre explication. Le sabbat aurait été, au début, une farce menée contre les autorités laïques et ecclésiastiques, par des serfs révoltés. Les paysans étaient dirigés par une Grande-Prêtresse, serve elle-même, qui lors des sabbats s'unissait à un mannequin représentant Satan, que Michelet appelait « le Grand Serf Révolté ». Au cœur de ces réunions, on aurait distribué de la belladone, « breuvage d'illusion » qui aurait porté les participants à avoir les hallucinations que les juges et eux-mêmes prirent pour argent comptant, sans comprendre ce que les visions devaient à la drogue.

Mais cette suggestion, si piquante pour l'imagination, était parfaitement gratuite et ne reposait sur rien. Michelet ne citait pas une source qui pût accréditer ses affirmations. Il se contentait de « décrypter » les pièces juridiques avec pour seule guide, sa licence romanesque. Démarche qui ressort davantage de la fantaisie littéraire que de la rigueur requise par la discipline historique.



Un culte ancien de fertilité ?

Comme les savants ont besoin de « rationnel » et de démonstrations rassurantes, il leur fallut trouver une troisième explication. Margaret Murray s'y essaya dans *The witch-cult in Western Europe* («Le culte de la sorcière en Europe de l'ouest»), écrit en 1921. C'est elle, sans aucun doute, qui développa l'hypothèse de la réalité des sorcières et de leurs assemblées, avec le plus de succès. Son influence fut considérable dans le monde entier et se ressent aujourd'hui encore dans certains milieux universitaires. Ses théories furent tellement en vogue qu'elles stimulèrent la création de mouvements de sorciers, comme la « Witches International Craft Association »...

Pour Margaret Murray, le sabbat était la célébration d'un culte ancien de la fertilité. Quand elle écrivit son livre, on était en plein dans la vague du *Rameau d'Or* du folkloriste écossais sir James Frazer, qui expliquait les origines de beaucoup de religions à l'aide de ce concept. La culte de la fertilité semblait une hypothèse tellement convaincante qu'il était tentant d'en dénicher un nouvel exemple derrière chaque croyance un tant soit peu originale.

Selon M. Murray, le « Diable » n'aurait donc été qu'un des aspects du dieu cornu à deux faces, Janus, identifié au cycle des récoltes, mourant et ressuscitant comme elles. Les « cornes » du Diable en étaient une réminiscence explicite.

Le culte aurait eu une diffusion impressionnante. De grands personnages historiques, comme Jeanne d'Arc ou le roi d'Angleterre Guillaume II, en avaient été les adeptes et leurs morts



n'étaient que des rituels destinés à accomplir la résurrection de leur dieu... Les campagnes étant le lieu naturel de la conservation de ces croyances, les sabbats y avaient évidemment leur place. On ne s'y rendait pas par la voie des airs mais, rationalisme oblige, à cheval. L'Inquisition et tous ceux qui ne participaient pas ce culte de fertilité ne comprirent pas le sens de ces pratiques étranges. Tentant d'expliquer l'inconnu avec les mots qu'ils connaissaient et en fonction de leurs propres normes, ils les travestirent en « culte du Diable ».

La vraie religion du Moyen Âge, la religion d'une grande partie du monde rural et de quelques hommes et femmes de pouvoir, n'aurait donc pas été la religion catholique, mais celle du dieu de fertilité Janus. S'il avait fallu attendre les XV^e et XVI^e siècles pour que l'Église se lançât dans la « grande chasse aux sorcières », c'est parce le catholicisme n'avait pas auparavant assez d'emprise sur la société.

Voilà, en quelques mots, résumée la thèse de Margaret Murray, thèse qui pendant 40 ans fut également celle de la prestigieuse *Encyclopedia Britannica*. Nous passons sur les démonstrations trop évidemment oiseuses qui lui furent connexes, comme l'hypothèse qui attribuait à une race de « nains aborigènes », prototype supposé de nos elfes, la conservation et l'enseignement du-dit culte!

Il est aujourd'hui prouvé que la dissertation murrayenne n'est qu'une amusante et fantaisiste construction de l'esprit, sans lien avec une quelconque réalité.

La méthode utilisée par Margaret Murray aurait dû la discrediter dès le début aux yeux de la communauté historienne (dont elle ne faisait pas partie), si seulement les « professionnels » avaient pris la peine de vérifier ses assertions féériques. Estimant que certains passages des sources qu'elle utilisait n'allaient pas dans le sens « réaliste » prétendu - en fait, tous les passages jugés par elle trop « fantastiques »! - Margaret Murray choisissait de les passer sous silence, afin de rendre le « témoignage de la sorcière » plus digne de confiance. Tronquant ses textes à volo, et sans en informer ses lecteurs, elle retombait toujours sur ses pieds en faisant croire aux historiens ébahis qu'il existait des récits de sabbats raisonnables et crédibles. C'était en fait de la sollicitation de document, procédé interdit en histoire pour les raisons que l'on imagine.

Il est déconcertant de constater que cette thèse a semblé crédible aussi longtemps, et qu'elle a bénéficié du soutien sans réserve d'une grande partie de la communauté historienne



Les benandanti de Ginzburg

En ce qui concerne le domaine de la sorcellerie et de la matérialité du sabbat, le plus grand scepticisme est aujourd'hui de mise. Aucun de ceux qui suivirent les traces de Margaret Murray (Elliot Rose, Montague Summers, Jeffrey Russel...) n'ont jamais réussi à fournir la moindre preuve de l'existence de sorciers, de sorcières, ou des sabbats. Nous ne parlons pas, évidemment, des guérisseuses des campagnes, ni de quelques pratiques hérétiques marginales, mais bien

d'un groupe constitué se réunissant à dates régulières, dans le cadre d'une croyance satanique définie.

On a fait grand cas des livres de Carlo Ginzburg, *Les batailles nocturnes* et *Le sabbat des sorcières*. Le savant italien y décrit le résultat de ses patientes recherches, au cours desquelles il a mis au jour l'existence, dans le Frioul du XVI^e siècle, d'un groupe d'individus, les benandanti, qui prétendaient accomplir des chevauchées nocturnes à l'assaut des sorciers pour sauvegarder leurs récoltes ; ils furent d'ailleurs eux-mêmes considérés comme des sorciers.

Néanmoins, l'auteur de cette découverte admit lui-même, contre l'avis de J. Russel qui voyait dans ses travaux « la preuve la mieux établie qui ait jamais été fournie de l'existence de la sorcellerie », que les benandanti ne réalisaient leurs expé-

Les trucages de Murray

Passer un texte au fil de la critique ne signifie pas qu'il faille laisser de côté les informations gênantes qu'il contient. Lorsque l'on enlève le surnaturel, il est vain de croire qu'il ne reste forcément que le naturel.

Voici, par exemple, in extenso la confession d'Isobel Gowdie, d'Auldear, dans le comté de Nairn, faite en 1662 à son procès, telle que citée par Margaret Murray :

« Nous allions dans plusieurs maisons pendant la nuit. A la dernière Chandeleur nous fûmes à Grandehill où nous eûmes assez à manger et à boire. Le Diable était assis au bout de table, et tout le *coven* l'entourait. Cette nuit-là, il désira qu'Alexander Elder, d'Earlseat, dise la prière avant le repas, ce qu'il fit ; et la voici : « Nous mangeons de cette nourriture au nom du Diable » (etc). Et alors nous nous mîmes à manger. Et quand nous eûmes fini de manger, nous regardâmes fixement le Diable et, nous inclinant devant lui, nous dîmes au Diable : Nous te remercions, notre Seigneur, de cela. Nous tuâmes un bœuf à Burgie vers la naissance du jour et nous emportâmes le bœuf chez nous, à Aulderne, et nous en régâlâmes. »

On dirait un rapport circonstancié, sobre, clair, convaincant. La « sorcière » ne donne pas l'impression d'inventer, elle semble relater, avec des mots simples, ce qu'elle a vraiment vécu. La présence du Diable peut faire sourire, mais elle peut se comprendre car il s'agit peut-être d'un homme qui aurait revêtu un accoutrement méphistophélesque.

Mais Margaret Murray a coupé son récit par un « etc ».

Cet « etc », apparemment inoffensif, camoufle en réalité des détails d'un intérêt non négligeable pour le critique de texte. En voici l'essentiel :

« Tout le *coven* volait sous la forme de chats, choucas, lièvres et corneilles, etc, mais Barbara Ronald, de Brightmaney, et moi, montions toujours un cheval, que nous faisions d'un fétu de paille ou d'une tige de fève. Besnie Wilson était toujours sous l'apparence d'une corneille (...) (Le Diable) était comme une génisse, un taureau, un cerf, un chevreuil, etc, et avait des rapports avec nous ; et il levait sa queue tandis que nous baisions son cul. »

L'atmosphère, soudain, se transforme et le genre du récit, au ton pourtant toujours si anodin, change avec elle... Nous sommes maintenant baignés en plein fantastique, dans une irréalité totale. Grâce à une coupure apparemment innocente, Murray a caché ce qui justement discrédite le témoignage qu'elle brandit : l'aveu par la sorcière de son envol sur un fétu de paille.

Norman Cohn a le mot juste : « On ne doit pas admettre comme preuves d'événements réels des histoires qui contiennent des éléments d'une impossibilité manifeste ». Face à une telle description, la moindre des choses est évidemment de commencer par douter - par douter de la véracité des événements contenus dans le récit tout entier, cela va sans dire, car on ne peut se permettre de préjuger de l'état de santé mentale du « témoin », ni des pressions qu'elle a subi, ni de ses propres fantasmes. Une fois cette étape accomplie, il faut chercher en dehors du récit des éléments concrets qui vont infirmer ou confirmer telle ou telle partie, voire le récit entier. C'est le fondement de la méthode scientifique.



riences qu'en rêve. Leur combat, purement spirituel, n'impliquait donc absolument pas la réalité d'un groupe organisé de sorciers et encore moins la tenue de sabbats. Au mieux, l'onirisme de ce groupe pourrait témoigner qu'à une certaine époque, chez certains esprits, le terrain était préparé pour la constitution d'une secte diabolique. Mais l'était-il dans tous les esprits de l'Europe occidentale des XVI^e et XVIII^e siècles? Le Frioul n'est pas le continent, comme l'a justement noté Jean-Michel Sallmann, dans un article paru dans *L'Histoire*.

Tout le problème, pour l'historien de la sorcellerie, revient à cette amère constatation qu'il n'existe aucune trace positive du sujet étudié.

L'aveu de l'accusée suffit !

Bien sûr, les « documents » relatifs au sabbat et aux sorcières sont nombreux. Les images anciennes, les textes des démonologues, les traditions recueillies ci et là ne manquent pas. Mais en fait de « sources » véritables, c'est-à-dire de documents « premières mains », nous ne possédons que les procédures judiciaires de l'époque. Ce sont elles qui « colent » le plus près à l'histoire. Or, à moins d'être un irrécupérable naïf, personne ne peut prendre le risque de leur accorder le moindre crédit - et tout d'abord, parce que le statut

de la « preuve » telle qu'il est compris par les juristes d'alors se résume... aux récits de l'accusée et des éventuels témoins. Il suffit donc d'un aveu pour assurer la véracité d'un fait, ce qui, en guise de preuve, est un peu mince.

Jamais personne ne fut pris en flagrant délit d'assister à ces réunions nocturnes appelées « sabbats » et aucun observateur extérieur à la prétendue secte (magistrat ou gendarme) n'en fut jamais spectateur. C'est d'autant plus étrange que les lieux de réunions étaient connus des juges, puisque avoués par les soi-disant participants. Il aurait suffi de les surveiller et de s'y rendre avec une escouade le moment venu... À défaut de preuves matérielles, on se contenta donc des dénonciations, des propos malveillants, des « aveux » qui, certes, ne manquaient pas.

Notons que les histoires d'enfants mangés et ??? de crimes de ce genre ne trouvent aucune preuve, y compris dans les nombreuses transcriptions de procédures qui nous sont parvenues!

Rares étaient d'ailleurs les accusations d'anthropophagie satanique. La plus célèbre d'entre elles fut faite à l'encontre des Fraticelli, à Fabriano et à Rome, et il est maintenant abondamment prouvé qu'il ne s'agissait que d'un effet de la rumeur publique, alimentée par des ouvrages polémiques et monastiques antérieurs.

Il en va de même pour les « orgies » et les accusations d'inceste. Déjà les Cathares avaient été calomniés de la sorte et, bien avant eux, les bruits portant sur les rapports sexuels immoraux de sectes présumées et d'ennemis de la Chrétienté couraient dans le monde occidental. En France, dès le XI^e siècle, les hérétiques étaient habituellement soupçonnés de

La spirale de l'aveu

Robert Muchembled, moderniste réputé, a brillamment synthétisé la subtilité de la spirale procédurière ordinaire qui s'attachait à extorquer les aveux des sorcières :

« L'aveu, but ultime de la procédure, écrit-il dans *Le roi et la sorcière*, était parfois obtenu sans usage de la torture, voire sans menace à ce sujet. Certains cédaient au désespoir, à la peur, aux tourments de la détention, sachant leur sort scellé. D'autres espéraient obtenir quelque adoucissement par leur attitude docile, sous la forme d'un retentum, c'est-à-dire d'un étranglement préalable évitant d'être brûlé vif sur le bûcher. D'autres encore tentaient de sauver un être cher. Afin que l'on épargne son fils accusé de complicité avec elle. Une sorcière de Domjevin avoua ainsi 1603 des crimes qu'elle finit plus tard par dire imaginaires. Maints accusés subissaient de toute évidence un processus de profonde culpabilisation personnelle, par honte d'être livrés à la justice. Découvrant alors que les juges ne pouvaient avoir entièrement tort, ils devaient sans doute parfois craindre d'être sorciers sans le savoir (...). Un sentiment de repentir animait certains, du moins en présence des magistrats, dans le but de les apitoyer, sans doute parfois également pour soulager leur conscience ou pour crier un sentiment de culpabilité sincère. Une femme de Neuville-sous-Châtenois avoua sous la torture, en 1586, se rétracta ensuite, puis finit par confesser de nouveau ses crimes « par le conseil du curé » de son village. Tous les moyens pouvaient en effet être utilisés pour aboutir à ce résultat, promesses mensongères, visites dans la cellule, témoignage d'enfants, etc.

(...) Certains avouèrent avec réticence, ou en donnant le nom de défunts et de gens déjà exécutés pour sorcellerie. D'autres parlèrent d'abondance, citant de nombreux individus, jusque 19 dans un cas en 1597 (...). L'un des phénomènes les plus étonnants fut la profusion des dénonciations familiales. »

se livrer avec concupiscence à des activités perverses. Dans les écrits catholiques, ces mises en cause dénigrantes remontent au II^e siècle et il a été établi qu'au XV^e siècle on s'en servait encore...

Rappelons enfin qu'on n'a pas non plus réussi à démontrer l'existence d'une doctrine luciférienne cohérente (hormis à notre époque, où les sectes satanistes prolifèrent!).

Comment les juges obtenaient les confessions...

En l'absence de preuves, le chef d'accusation s'effondre.

Plutôt que de s'étonner de la pléthore de « confessions de sorcières », il convient de rappeler que :

1) L'utilisation de la torture, fréquente surtout en Allemagne, comme moyen d'extorquer l'aveu de satanisme, doit d'emblée nous inciter à la plus extrême réserve. La loi selon laquelle la torture était interdite lorsque le crime

n'était pas prouvé, souffrait d'une seule mais notable expression: celle, justement, des « crimes occultes ». De la même façon, on n'empêchait normalement la répétition des « séances » de torture... sauf dans le cas des procès de sorcellerie!

2) Le juge, par des techniques d'interrogations particulières, incitait le « sorcier » à abonder dans le sens de ses propres schémas mentaux (voir les « procès staliniens »). Son discours était une tautologie qui reposait sur « l'évidence » de l'existence du Diable. Pour une accusée, nier le sabbat revenait à nier la sorcière (la supposée participation à l'assemblée diabolique constituait la preuve certaine de la culpabilité consentante de l'accusée) et nier l'existence des sorcières revenait à nier celle du Malin, donc celle de Dieu qui l'avait créé avec une intention très précise. La défense avait peu de choix.

3) Les inculpées elles-mêmes partageaient cette vision des choses, cette peur du Diable et de ses adorateurs. Une dynamique externe (rumeurs, veillées...) les conduisait à « culpabiliser » et à devenir une proie idéale. Sans compter que l'écrasante majorité des sorcières avaient plus de cinquante ans, un grand âge pour l'époque, et pouvaient avoir un comportement sénile qui pouvait provoquer, outre des accusations sur leur mode de vie « étrange », des confessions inopinées. Les authentiques malades mentaux étaient également une cible toute désignée.

Pas de preuve

Il faut se rendre à l'évidence, sorcières et sabbats ne sont attestés par rien qui, après un processus critique élémentaire, n'apparaisse comme concret et objectif. On nage dans le fantasme, la paranoïa médiévale et le délire effréné.

Ce qui est moins certain, c'est le mode de formation du concept médiéval de sorcellerie. Comment est-il apparu, comment s'est-il précisé? Les débats se poursuivent, avec des avis contradictoires sur lesquels il serait trop long de nous étendre.

Pour mieux comprendre la formation d'un tel concept, ne serait-il pas bon de jeter un œil attentif sur l'histoire contemporaine, où des « chasses aux sorcières » n'ont pas manqué de se produire, dans des conditions différentes, certes, mais en suscitant les mêmes réflexes et en se fondant sur le même état d'esprit qu'auparavant?

Nos ancêtres du Moyen Âge n'avaient pas le monopole de la superstition et du fanatisme!



CHAPITRE 9

LE DROIT DE CUISSAGE, UN MALENTENDU QUI A LA VIE DURE !

Le « droit de cuissage » est devenu un tel poncif que se poser la question de sa réalité historique a de quoi surprendre !

Il semble attesté, pour tout un chacun, que le seigneur médiéval possédait le droit de passer la première nuit de noces avec l'épouse de ses sujets et de ses vassaux. L'image d'un Moyen Âge, guerrier et « machiste », diffusée par les manuels et les films, a beaucoup contribué à ancrer une telle croyance. La pratique contemporaine du « harcèlement sexuel » (un patron salace qui abuse de sa situation pour faire à ses employées soumises un chantage au licenciement) n'y est probablement pas étrangère. Les plaisanteries traditionnelles portant sur la défloration des vierges ont fait le reste. Le malheur veut que certains érudits - ceux qui devraient être les premiers à balayer de nos têtes les idées préconçues - entretiennent le doute.

Plusieurs études ont été menées sur le sujet. Elles ne concordent pas toutes sur le détail, mais les plus sérieuses sont unanimes à rejeter l'existence de ce « droit » (d'aucuns l'appelaient aussi « droit de première nuit »).

La première grande polémique s'ouvrit en 1854.

En mars 1854, le libéral Dupin présente devant ses collègues de l'Académie des Sciences morales et politiques le livre en 2 tomes d'Alexandre Bouthors *Les coutumes locales du baillage d'Amiens*, rédigé en 1507, paru en 1845 et 1853. L'académie y relève l'existence passée du « droit de cuissage » et en profite pour stigmatiser les mœurs de l'ancienne France. Dupin est relayé, dans sa diatribe, par tous les anticléricaux.

La réplique du camp catholique et royaliste ne se fait pas attendre. Louis Veuillot, le bouillonnant directeur du journal légitimiste « L'Univers », publie, dès le mois de mai, une série de quatre études, aussi virulentes qu'argumentées, qui seront reprises en juillet sous forme d'un livre intitulé *Le Droit du seigneur*. Pour lui, c'est une question d'honneur : il faut au plus vite laver l'affront qui a été fait au système féodal !

Veuillot ne cherche pas à nier les abus d'autorité qui se sont produits à un moment ou à un autre dans la société féodale. À une époque où l'administration était embryonnaire et décentralisée, les entorses à la règle n'ont pas manqué. Quelle société peut d'ailleurs prétendre échapper à de telles déviations ?

Avec l'appui bienveillant des chartistes, Veuillot réussit cependant à démontrer qu'il faut se garder de voir un « droit » bien établi là où il n'y a que dévoiement et gaillardise médiévale.

La lecture attentive des sources « révélatrices » se révéla pour lui fortement instructive. Du « droit de cuissage »,



à proprement dit, aucun texte ancien ne prouvait l'existence. Telle fut la conclusion du grand pamphlétaire catholique.

La controverse dura trente ans. L'opinion de Veillot fut renforcée par les travaux de chartistes comme Beaurepaire ou Barthélémy.

De l'autre côté, on n'abandonna pas la partie. Bascle de Lagrèze, Victor Valléin ou Jules Delpit firent feux de tout bois pour battre en brèche la thèse du mythe. Dans sa compilation un rien moqueuse, au titre faussement modeste de « Réponse d'un campagnard à un Parisien », ou « Réfutation du livre de M. Veillot sur le Droit du seigneur », Delpit rassembla tous les semblants de preuves qui s'offraient à lui et fit beaucoup pour troubler le jugement de ceux qui n'avaient pas étudié l'affaire à fond.

Alain Boureau, dans son indispensable « Droit de cuissage », paru récemment, réexamine les « 72 preuves » alléguées par ce dernier et les soumet à un ratissage critique.

« La compilation de Delpit, écrit-il, illustre un des tactiques les plus anciennes des partisans de l'existence du cuissage : l'accumulation et l'amalgame. On assemble des références et des textes, de statuts et de provenance fort variés, dont certains, en petit nombre, présentent un contenu troublant. »

N'ayant pas trouvé d'argument décisif, Delpit se contenta d'ajouter deux quarts de preuves à une moitié de preuve en espérant produire un effet auprès de son lectorat, suivant la bonne vieille recette éprouvée par le temps. Il n'hésita pas à reprendre à son compte des faux patents et à s'appuyer sur des légendes. Il brandit la charte de Blanquefort, faux du début du XIX^e, cite sans vergogne le cas du roi Événus, apocryphe du XVI^e, etc. Boureau remarque qu'un quart de ses « preuves » relève ainsi de la mystification pure et simple !

5 sources correctes sur les 72 promises !

Lorsqu'il s'abstient de cette sorte de pratique, Delpit accumule les références à des textes traitant des taxes ecclésiastiques et seigneuriales qui s'appliquaient au mariage, textes

sans aucun rapport avec le cuissage. Il bluffe, joue sur les mots, suppute, use et abuse de la prétérition (je ne dis rien, mon texte non plus, mais vous comprendrez ce qu'il faut penser...) afin d'impressionner ses lecteurs par le volume des documents qu'il produit.

Au bout du compte, tout au bout du raisonnement, ne restent que 5 sources un tant soit peu troublantes sur les... 72 promises.

La première est un texte satirique du XIII^e siècle. On ne peut rien en tirer de concret, vu le genre du document, mais la date ne manque pas de surprendre. Se peut-il que, dès cette époque, les gens se soient trompés à ce point ? Pour qui est habitué à une pensée critique, la réponse va de soi : naturellement ! Les moines avaient tout intérêt à jeter l'opprobre sur les « pratiques » réelles ou supposées des autorités laïques, afin de récupérer un peu de leur audience auprès des populations campagnardes.

N'empêche, l'utilisation d'un semblable document jeta le trouble dans l'opinion commune. Il était « d'époque ».

Aveux et dénombrements

Les quatre autres sources sont, elles aussi, des documents d'une nature un peu singulière. Il s'agit « d'aveux et de dénombrements », c'est-à-dire d'énumérations de biens, revenus, charges, droits divers, établies par le vassal, dans le cas où un contentieux l'opposait à son suzerain. Mais si leur authenticité ne fait aucun doute, et s'il est impossible de réduire ses occurrences à des originalités locales (elles proviennent de Normandie, de Picardie et du Béarn), leur existence, pas plus que la mention explicite du cuissage qui y est faite, ne prouve strictement rien, à elles seules.

Comment ! s'offusqueront certains. Voilà des documents irrécusables, dans lesquels les seigneurs proclament sans embaie leur droit à déflorer les femmes de leurs serfs et il y a des historiens qui osent encore douter ?

En histoire, rien n'est simple, en effet.

Pour tirer d'un texte tout ce qu'on peut légitimement en extraire, pas moins mais pas plus, il faut bien connaître le contexte dans lequel il s'insère. Cette connaissance élémentaire manquait à Delpit et à ses successeurs.

En ce qui concerne les aveux et dénombrements, il faut être préalablement averti qu'ils ne signifient rien avant qu'ils aient été validés par une chancellerie ou une chambre des comptes. C'est l'acte de vérification et d'enregistrement qui a de la valeur, pas le texte préalable envoyé par le seigneur. Ni sa rédaction, ni sa conservation ne suffisent à établir les « droits » qui s'y trouvent mentionnés. On le sait par d'autres exemples que le cuissage, certains auteurs étaient parfois tentés de forcer la main aux magistrats, en s'inventant des droits imaginaires, qu'ils espéraient voir officialiser, en comptant sur la crédulité de ceux-là. Il pouvait aussi s'agir de menaces, de vantardises diverses, émises dans des buts peu avouables.

Le subterfuge était d'autant plus envisageable qu'habituellement la vérification s'occupait surtout d'établir les contacts entre le suzerain et son vassal et non entre le vassal et ses « hommes de corps » : le « coup » était jouable. Dans les cas présentés par Delpit, cette vérification indispensable n'a pas été effectuée.

L'étude du contexte dans lequel ces textes ont été élaborés amène Boureau à les rejeter irrémédiablement.

Une confusion possible avec une taxe lors des mariages

Il ne reste donc plus aucune « preuve » à l'appui du cuissage.

Il est cependant difficile de remonter le cours d'une rumeur. Les origines s'en laissent d'autant moins circonscrire qu'elles ne viennent pas toutes du même milieu et qu'elles répondent à des motifs différents.

Ici, tout semble être parti d'une confusion avec une simple taxe payée dans certaines conditions au seigneur par les paysans, lors du mariage de leur progéniture.

Quatre types de dépendances personnelles existaient dans l'ancienne France :

- la taille servile, impôt régulier sur les ressources des dépendants, dont le montant était à discrétion du seigneur.

- la mainmorte, qui interdisait de léguer librement et limitait la transmission aux héritiers directs, avec tout une série de conditions restrictives qui permettaient en de nombreux cas au seigneur d'hériter de son « homme de corps ».

- le droit de suite, qui autorisaient le seigneur à poursuivre celui-ci, s'il était en fuite.

- le formariage, enfin, qui interdisait le mariage en dehors de la seigneurie, interdiction levée selon la bonne volonté du seigneur, moyennant une compensation pécuniaire.

Cette dernière taxe fut parfois appelée « coulage », de

cullagium, « collecte ». L'homonymie frappante avec une certaine partie de l'anatomie permit sans doute des dérapages. L'usage de la taxe se perdit dès la Renaissance, mais son nom resta imprégné dans la mémoire collective. C'est ce qui entraîna certainement les contresens et les déformations propres à l'oralité, que quelques esprits malveillants ou peu scrupuleux se firent une gloire de propager, en jouant sur l'attrait bien connu du pittoresque grivois.

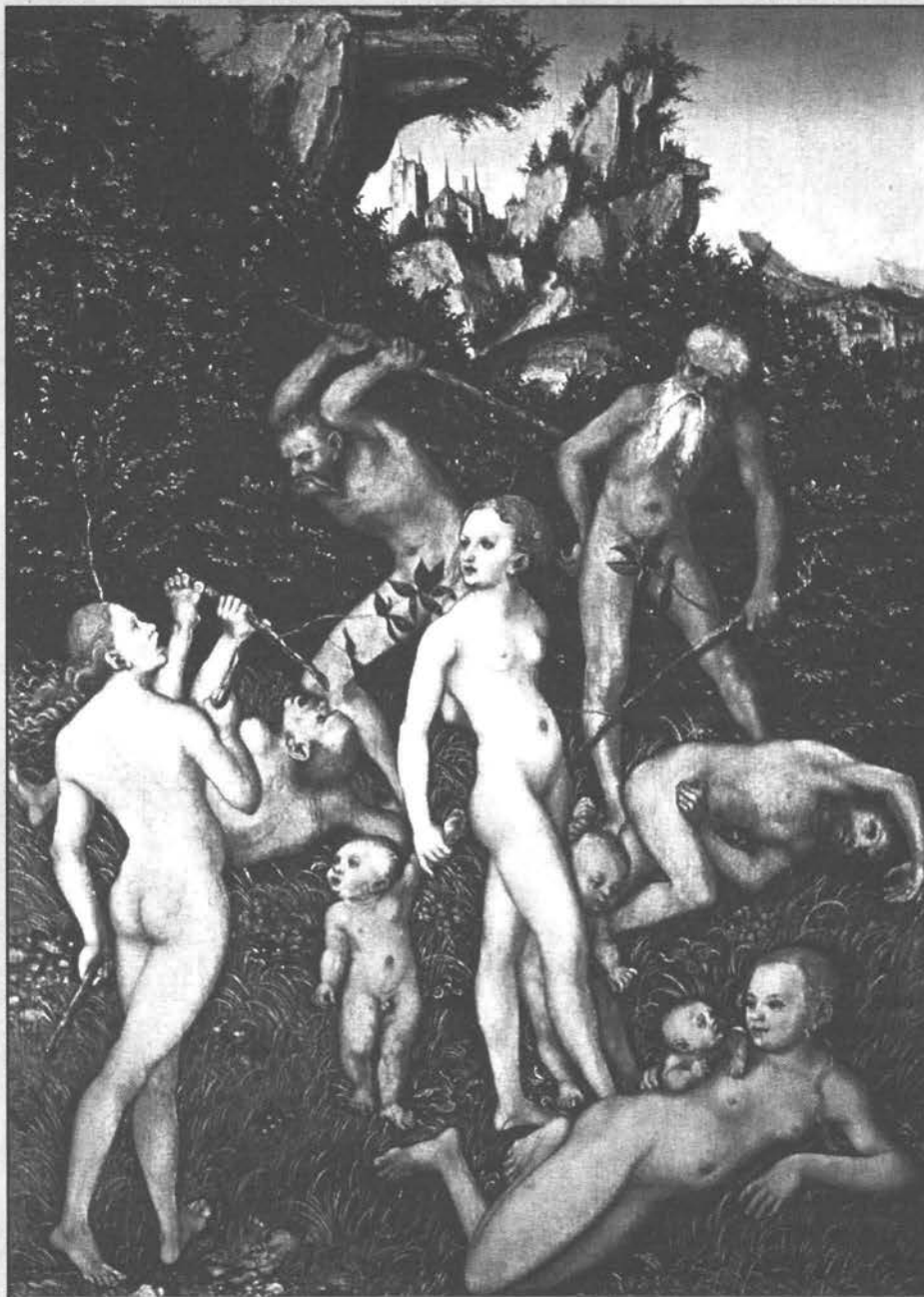
Droits de « ravage » et de « prélassement »

C'est surtout au XVIII^e siècle que l'idée de ce pseudo-droit se répandit dans le peuple et les salons, grâce au talent de libres-penseurs comme Boucher d'Argis - le premier à nommer le « droit de cuissage » -, Voltaire - qu'on a déjà vu mieux inspiré - ou encore Beaumarchais. Sur fond d'exotisme féodal (on prétendait que ce « droit » était avéré dans de lointaines contrées, chez des primitifs que l'on comparait aux féodaux...) et de fantasmes liées à la construction imaginaire de



Ces manuels qui perpétuent le mythe

Reportons-nous, par exemple, aux commentaires du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1784), pièce dans laquelle le sujet est abordé, dès la première scène, par le comte Almaviva. Le comte aimerait raviver cet « ancien droit du seigneur » sur la personne de Suzanne... Il faut expliquer ce droit aux élèves :



- L'édition de Bordas (1963) explique ce « droit » de la façon suivante : « Selon l'ancienne coutume féodale, les filles nées sur le domaine appartenaient d'abord au seigneur. Elles étaient sa propriété... ».

- Renseignement puisé dans Hachette (1976) : le droit de cuissage est « un droit que s'arrogeaient les seigneurs d'obtenir les faveurs des nouvelles mariées avant leur époux, le soir des noces ; ce droit féodal, depuis longtemps tombé en désuétude (au XVIII^e siècle), avait fait l'objet d'une comédie satirique de Voltaire. »

- Éditions Sociales (1977) : « ce droit de cuissage permettait au seigneur d'abuser des jeunes femmes qui dépendaient de lui ».

- *Le Petit Robert de la langue française*, édition de 1990, tombe lui aussi dans le panneau : « droit qu'avait le seigneur de mettre la jambe dans le lit de la mariée la première nuit de noces et, dans certaines localités, de passer cette nuit avec elle. »

Admirez la précision relative à « certaines localités » qui sent bon son érudition et qui semble indiquer que l'auteur prend une distance critique par rapport à un fait que, dans le même temps, il contribue à accréditer dans la tête de son lecteur !

Quelques historiens, tel Robert Boutruche, qui n'est pas n'importe qui dans la communauté

historienne, ont donné leur aval à cette croyance populaire. Marc Bloch lui-même n'osa pas développer un point de vue critique.

C'est avec de tels procédés et de telles assurances que l'on emplît la cervelle des jeunes élèves de balivernes ancestrales...

la « servante délurée » (les dépucelements des jeunes hommes de bonne famille semblent être de plus en plus leur fait, vers cette époque), le thème se développa dans les meilleures conditions pour qu'il fût cru.

Il atteint son apogée lors de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, sous la plume de Béranger et de Paul-Louis Courier, qui confondaient allègrement propagande et vérité historique. Le retour de la royauté faisait craindre le retour de droits ignobles que la Révolution était censée avoir effacés.

Le pseudo-cuissage ne fut pas le seul à naître de l'ignorance populaire et des excès des plumitifs. De multiples auteurs ont divagué à qui mieux-mieux sur le « droit de ravage » (le seigneur aurait pu, pour son seul plaisir ou en signe de mécontentement, lancer sa meute et ses chevaux dans les champs du pauvre serf, afin d'anéantir sa récolte!), déliré sur un tout aussi fabuleux « droit de prélassement » (pour se divertir et se reposer d'une journée de chasse, les seigneurs auraient eu le droit de faire éventrer leurs serfs pour s'y réchauffer les pieds!), fantasmé sur le « droit » du seigneur à faire « battre les marais » par ses « hommes de corps », afin de faire cesser les coassements des grenouilles (sans se demander ce qui aurait fait le plus de bruit des deux!). Ces inepties n'avaient absolument aucune consistance.

La violation d'un principe sacré

Pourquoi crut-on si fort à ce prétendu droit dès le bas Moyen Âge? Les pamphlets révolutionnaires n'y avaient pas cours et le formariage était suffisamment connu pour qu'on ne le confondît pas avec un impôt « physique » sur la jeune mariée...



Alain Boureau émet une hypothèse qui mérite que l'on s'y attarde. Pour qu'une telle croyance s'ancrât dans les mentalités, pense-t-il, il fallait que celles-ci y soient prédisposées. Il rappelle que l'instauration du sacrement du mariage naît au XII^e siècle et qu'elle s'accompagne d'un principe corollaire développé dans le même temps par l'Église, celui du droit égal pour tous à la liberté « d'une vie matrimoniale sans entraves ». Ce principe, devenu sacré, était violé en pratique par les taxes liées à la dépendance personnelle. Dans le cas du mariage, lieu privilégié de l'intimité, l'opposition entre les principes déclamés par l'autorité ecclésiastique et la réalité des impôts féodaux créait un malaise profond dans la population. L'apparition, vers cette époque, du caricatural « droit de cuissage » (qui ne s'appelait pas encore ainsi), qui poussait la contradiction dans ses

derniers retranchements, s'expliquerait alors comme un effet d'une réaction populaire et ecclésiastique contre les abus des seigneurs.

Boureau conclut : « Le droit de cuissage, donc, n'a jamais existé dans la France médiévale. Aucun des arguments, aucun des faits insinués, allégués ou brandis, ne résiste à l'analyse ; à chaque fois que l'enquête a pu cerner le contexte précis d'un cas qui ne relevât pas de la falsification ou du contresens, elle a repéré un pur effet de discours, ressortissant à l'insinuation tactique, à la dénonciation stratégique ou la hâblerie d'intimidation, sans que ces énonciations unilatérales soient jamais intimées, ni ne produisent la moindre interaction de droit ou de fait. »

Ite missa est.



Louis XVI, roi des français.

CHAPITRE 10

LOUIS XVI ET L'ARMOIRE DE FER

ou

la machination d'un tribunal politique

Les portes dérobées, les passages secrets et les souterrains ont toujours fait le bonheur des romanciers. Pour extraire le héros d'une situation délicate, ou pour faire surgir de l'ombre un assassin qu'on n'attend pas, l'utilité de ces lieux cachés n'est plus à démontrer. Tout à coup, par la vertu spectaculaire du secret, l'intrigue redémarre et tout est à reconsidérer.

Instinctivement, les révolutionnaires de 1792 avaient déjà compris la charge symbolique de la dissimulation. Mais pas pour écrire un roman : pour nourrir l'accusation de trahison lancée contre le roi déchu.

Le 20 novembre 1792, Roland, ministre de l'Intérieur et membre du Conseil exécutif monte à la tribune de la Convention. Il a apporté avec lui plusieurs cartons remplis de papiers qui « par leur nature et par le lieu où ils ont été trouvés » lui paraissent « d'une très grande importance ». Il est affirmatif et précis :

- Je crois que ces cartons sont propres à jeter un très grand jour sur les événements du 10 août, sur la révolution entière et sur les personnages qui y ont joué le plus grand rôle. Plusieurs membres de l'Assemblée Constituante et de l'Assemblée Législative paraissent y être compromis. Ils renferment des correspondances de M. Laporte et de plusieurs autres personnes attachées au Roi. Il y a même des lettres originales du ci-devant Roi, et une immensité de projets sur sa garde, sur sa maison, sur les armées, et de combinaisons de toute espèce, relatives à la révolution.

Le contenu explosif de ces révélations tient d'abord à l'endroit où les papiers ont été découverts. Roland l'explique aux députés :

- Si ces pièces se fussent trouvées dans les appartements des Tuileries, je les aurais remises à vos commissaires. Mais elles m'ont paru devoir être détachées des autres par leur importance. Elles étaient dans un lieu si particulier, si secret, que si la seule personne de Paris qui en avait connaissance ne l'eût indiqué, il eût été impossible de les découvrir. Elles étaient derrière un panneau de lambris, dans un trou pratiqué dans le mur et fermé par une porte de fer. C'est l'ouvrier qui l'avait fait qui m'en a fait la déclaration. J'ai fait ouvrir ce matin cette armoire, et j'ai parcouru rapidement ces papiers. Je crois qu'il est important que l'Assemblée nomme une commission exprès pour en prendre connaissance.

« Je n'en ai aucune connaissance », répond le roi.

Le 11 décembre suivant, le « ci-devant Roi » Louis XVI comparait devant ses juges. Le président du tribunal, Barère, un Montagnard, lui lance une question préliminaire :

- Avez-vous fait construire une armoire avec une porte de fer au château des Tuileries, et y avez-vous fait renfermer des papiers ?

Le roi répond sans hésiter :

- Je n'en ai aucune connaissance.

Le Girondin Valazé, auteur du réquisitoire du 6 novembre, prend la parole :

- Voici un journal de la main de Louis Capet, portant les pensions qu'il a accordées sur sa cassette depuis 1776 jusqu'en 1792, parmi lesquelles on remarque des gratifications accordées à Acloque pour son faubourg.

- Je reconnais celui-là, mais ce sont des charités que j'ai faites.

Valazé poursuit :

- Divers états de sommes payées aux compagnies écossaises, de Noailles, Gramont et Montmorency-Luxembourg, au 1er juillet 1791.

Le roi sait de quoi il s'agit :

- Ceci est antérieur au temps où j'ai défendu de les payer.

Le président intervient à nouveau :

- Louis, où aviez-vous déposé ces pièces reconnues par vous ?

- Chez mon trésorier.

Les papiers fournis par Roland sont présentés comme des preuves accablantes de la duplicité du roi. Ils l'accusent d'avoir distribué de l'argent aux ouvriers des faubourgs pour protéger sa fuite et d'avoir continué à verser des appointements à ses gardes du corps après leur émigration. C'est grave, très grave. Ce sont des crimes contre la République et la Nation.

L'accusé semble à court d'argument. Il s'empêtre. Il ne nie pas l'authenticité des papiers, mais remet seulement en cause

l'interprétation qui en est faite par Valazé et leur supposé rangement dans une « armoire de fer ». Comme défense, c'est un peu juste. Les papiers sont bien réels et l'armoire aussi. Comment ne pas faire le rapprochement ?

Louis XVI ne reconnaît pas les clés de son armoire !

Le 26 décembre, Louis XVI comparait pour la deuxième fois devant la Convention. On reparle de la découverte de l'armoire de fer des Tuileries.

Le *Moniteur* n°363 a gravé la scène. Cette fois, le président soumet à l'accusé la preuve matérielle de l'existence de l'armoire de fer - la clé qui devait en assurer l'ouverture - ainsi qu'une « inscription présumée » de la main du roi, écrite sur une enveloppe destinée à Thierry, son 1er valet de chambre, qui signerait le forfait.

- La Convention a décrété aussi que les clefs vous seraient représentées. Les reconnaissez-vous ?

- Je me ressouviens d'avoir remis les clés aux Feuillants à Thierry, parce que tout était sorti de chez moi, et que je n'en avais plus besoin.

- Reconnaissez-vous celle-ci ?

(Il s'agit de la fameuse clé de l'armoire secrète).

- Depuis le temps, je ne puis les reconnaître... Je ne reconnais pas les notes... Je me souviens d'en avoir vu plusieurs...

Louis XVI paraît troublé, déconcerté, aux abois. Peut-on croire qu'il ne reconnaisse plus, lui le roi serrurier, la clé qui servait à ouvrir l'armoire personnelle, dans laquelle il classait des papiers si compromettants ? Impensable. Peut-on admettre qu'il ne parvienne plus à distinguer sa propre écriture ? Difficile. D'ailleurs personne ne le croit et le procès se poursuit dans une ambiance d'extrême suspicion. Les Conventionnels sont bientôt persuadés que le roi est un traître. Le 20 janvier 1793, Louis XVI est condamné à mort. On le guillotine le lendemain.

Les protestations... des Montagnards

Les trois scènes que nous venons de décrire sont des morceaux d'anthologie. Elles se retrouvent dans tous les livres qui traitent du procès du roi.

Peu d'historiens remettent en cause cette version des faits et c'est dommage. C'est dommage, car cette version, dénégations du roi mises à part, est fautive de bout en bout !

Louis XVI devant ses juges.





Louis XVI préparant sa défense sous bonne garde.

Revenons un instant au 20 novembre 1792. Roland a fini sa tirade. Mais tout ne passe pas aussi bien qu'il l'aurait voulu. Aussitôt quelques Montagnards protestent contre la façon irrégulière dont le ministre a procédé. Goupilleau s'étonne que l'ouverture n'ait pas été faite en présence des commissaires « qui travaillaient au même moment dans un appartement voisin », Tallien se demande si un procès-verbal des pièces a été dressé... Bref, on aimerait savoir comment les choses se sont exactement passées.

Roland ne trouve rien à répondre. Le lendemain, à la tribune de l'Assemblée, il revient à la charge, mais sans éclairer davantage ses détracteurs.

Ce n'est que dix jours plus tard qu'il fait signer une déclaration aux deux personnes qui auraient été témoins des faits, les jacobins Gamain et Heurtier.

Dans sa déclaration, François Gamain, serrurier et notable de la maison commune de la ville de Versailles, avoue avoir été chargé « avec mystère » par Louis XVI, en avril 1792, « de pratiquer une ouverture dans l'épaisseur du mur de face des Tuileries qui regarde le couchant, au passage de la chambre à coucher ». Le roi lui aurait demandé « en outre de recouvrir cette ouverture par une porte de tôle de fer forte, fermée par une serrure de sûreté ». Il dit ignorer l'usage pour lequel cette ouverture a été faite - tout en suspectant évidemment qu'elle puisse « contenir des pièces importantes au salut de la République ». Gamain témoigne qu'il a accompagné le ministre de l'Intérieur lors de l'ouverture du 20 novembre.

Second compère, le citoyen Heurtier, architecte, inspecteur général des bâtiments nationaux. Il confirme « la sincérité des faits » présentés par Gamain. Il était également présent à l'ouverture de l'armoire et atteste n'avoir « pas perdu les papiers de vue depuis le moment où ils ont été découverts » jusqu'à l'entrée de Roland à la Convention.

Or au moins l'un de ces deux « témoins » ment.

Le mystère de la clé n°4

Le 22 décembre, les commissaires chargés d'assister à la levée des scellés mis au Garde-Meuble ont trouvé cinq

clés au fond d'une enveloppe sur laquelle est inscrite une note manuscrite (en réalité il y a sept clés, puisqu'il s'avère que deux d'entre elles sont doubles). Ils les apportent à la Convention, qui charge la Commission des Vingt-et-Un de vérifier « si ce ne sont pas celles de l'Armoire de Fer ».

Deux jours après, les commissaires Bollot et Borie se rendent aux Tuileries. Ils y sont accueillis par le citoyen Larri-vée, vice-président du Comité de Surveillance de la Commune, qui les conduit dans les anciens appartements du roi, à l'endroit où se trouve l'armoire. Manque de chance, la serrure de l'armoire de fer n'est plus en place. Elle a été démontée lors de l'ouverture par le même serrurier qui l'avait posée. Il faut revenir le lendemain, avec Gamain et la serrure, qui était jusqu'alors restée sous scellés.

Le 25, les commissaires, ayant vérifié que la serrure s'adaptait bien à la porte de fer, y introduisent les différentes clés. Dans leur rapport, ils observent que la clé n°4 « a parfaitement ouvert ladite armoire ». Ils en font l'empreinte sur cire ardente. Et ils ajoutent : « la même clef ouvre aussi un placard dans le petit cabinet du ci-devant Roi, et deux armoires dans son grand Cabinet ».

Cette dernière phrase est la preuve du mensonge de Gamain. La serrure, qu'il a reconnue, ne peut pas être, comme il l'écrit dans la déclaration brandie par Roland, une « serrure de sécurité », puisque la clé qui en permet l'ouverture ouvre aussi trois autres serrures. Ce type de clés porte un nom : on les appelle des *passer-partout* — et on ne sache pas que des passer-partout aient vocation à ouvrir les « serrures de sécurité » !

La serrure de l'armoire de fer était donc une serrure ordinaire. Le fait que Gamain l'ait forcée devant Roland (alors qu'il lui suffisait de simplement la crocheter) n'est pas une preuve à décharge. Devant un non-professionnel, pour peu que l'on soit un peu comédien et pas très honnête, il est facile de « faire semblant ». Et, au moment où il fit sa déclaration, le serrurier ne pouvait pas prévoir que la clé serait retrouvée trois semaines plus tard...

Premier mensonge. Mensonge gravissime, puisqu'il a permis d'accréditer l'idée que Louis XVI voulait cacher des papiers confidentiels dans une armoire secrète. Cette armoire secrète était tellement secrète et blindée qu'elle s'ouvrait avec un passe!

Les mensonges de Roland

Mais Roland, lui non plus, n'a pas dit toute la vérité.

Le 22 janvier 1793, s'expliquant sur sa « découverte », il écrivait à la Convention qu'il n'avait pas eu le temps de lire le contenu des pièces à l'époque de l'ouverture de l'armoire : « Je n'ai eu que le temps de la faire ouvrir devant moi, d'y prendre les papiers, de les mettre dans deux serviettes, et de les porter sur-le-champ à la Convention ».

Comment put-il dans ce cas être si précis quand il lança ses accusations du 20 novembre 1792 ? Il a forcément menti un jour ou l'autre (certainement le 22 janvier). Mais alors quand a-t-il trouvé le temps de dépouiller les... 726 pièces que contenait l'armoire ? Avant le 20 novembre ?

Grâce aux documents soustraits par Roland, nous avons vu quelles accusations a pu produire Valazé : c'est le troisième mensonge répercuté par l'historiographie classique.

Il suffit d'observer la nomenclature des pièces trouvées dans l'armoire de fer, pour constater que les documents cités par Valazé n'y figurent pas !

Ces documents se trouvent sur l'inventaire des pièces saisies par le Comité de sûreté générale chez Septeuil, le trésorier du roi... Exactement comme le roi l'avait dit quand on l'avait interrogé sur ce point.

Faut-il ajouter qu'on a retrouvé les registres de la paroisse et de la section du dénommé Acloque et qu'ils confirment que les sommes remises par le roi ont servi à acheter des paillasses et des couvertures pour les pauvres ? Et que Louis XVI n'a pas continué de payer ses gardes après leur émigration ?

Le roi n'a menti sur aucun de ces chapitres, pas plus que sur les autres d'ailleurs. En disant et en maintenant la vérité, il a risqué de déconcerter et d'irriter les conventionnels. Cette honnêteté, il l'a payé de sa vie. Il faut reconnaître que c'est une qualité qu'il ne partageait pas avec ses juges.

Les faux rapports du Moniteur n°363

Le quatrième mensonge, s'il se peut, est encore plus énorme. La scène décrite par le *Moniteur* n° 363, la célèbre scène de la débandade finale de Louis XVI, n'est en effet... qu'un grossier faux forgé par Rabaut Saint Étienne, rédacteur de l'article. Faute de se reporter au procès-verbal (officiel) de la séance, les historiens ont propagé pendant deux siècles le texte tronqué répandu par la presse girondine.

En réalité, la note incriminée n'était pas « présumée écrite » par le roi. Tout le monde savait qu'elle émanait de Thier-

ry de Ville d'Avray, le secrétaire du roi et Intendant du Garde-Meuble de la Couronne (massacré en septembre 1792), chez qui elle avait été découverte. A preuve, l'inscription était : « Clefs que le Roi m'a remises aux Feuillants le 12 août 1792 ».

Que le roi n'ait pas reconnu l'écriture de Thierry, devient alors une chose probable.

Le président n'a pas seulement montré « la » clé n°4 au roi, comme dans le récit de Rabaut, mais « les » cinq clés que contenait l'enveloppe. Comme on sait qu'elles n'avaient aucun caractère particulier, on ne voit pas ce qui aurait pu permettre au roi de les identifier aussi facilement que l'espérait le président.

Pour finir, Louis XVI n'a absolument pas bredouillé, ainsi que les points de suspension de l'article le laissent imaginer : « Il a répondu qu'il avait donné les clefs à Thierry aux Feuillants parce que ses effets ayant été forcés, il n'en avait plus besoin, mais qu'il ne savait pas si c'était les mêmes », rapporte le P. V officiel. C'est simple, direct et limpide. Le roi n'éprouva aucun embarras.

Qui est l'auteur de la machination ?

Louis XVI a donc été victime d'une véritable machination, qui a pesé lourdement dans sa condamnation à mort. Du côté révolutionnaire, tout le monde, ou presque, a menti : Gamain, Roland, Valazé, Rabaut. Ils avaient certainement leurs raisons. La vérité, pour le roi, a été tragique.

L'armoire de fer a bien existé. Mais elle s'ouvrait avec une déconcertante facilité et contenait si peu de documents préjudiciables (la plupart des pièces n'étaient que des « projets » sans grand intérêt) qu'il a fallu puiser dans d'autres inventaires les prétendues preuves de la culpabilité du roi. Après analyse, il n'en reste rien. L'armoire de fer, c'est un mythe révolutionnaire de plus.

Paul et Pierrette Girault de Coursac qui ont été les premiers à lever le lièvre dans leur *Enquête sur le procès du roi Louis XVI*, pensent que Roland l'a montée de toute pièce. Il aurait circonvenu le serrurier Gamain (le véritable auteur de l'armoire de fer, qui se serait d'ailleurs un peu moqué de lui) et Heurtier. Comme Heurtier se trouvait sous ces ordres et Gamain sous les ordres d'Heurtier, rien n'était plus facile.

Le couple de chercheurs croit pouvoir préciser que l'installation de l'armoire s'est faite dès le soir du 18 septembre 1792. Après le 10 août, l'obsession des réduits cachés enfiévrerait les esprits : la France était en guerre, l'ennemi était partout. L'occasion était belle d'en tirer profit contre le roi. L'hypothèse des Girault de Coursac est belle, elle aussi. La culpabilité de Roland est possible. Mais elle n'est que possible. En l'absence de preuves décisives, les historiens ne peuvent pas en dire beaucoup plus, sans tomber dans les travers qu'ils dénoncent.

Naundorff était-il Louis XVII évadé ?

Le 28 août 1828, les lecteurs du *Constitutionnel* ont la surprise de prendre connaissance du communiqué suivant : « Le fils de Louis XVI, duc de Normandie et, par la mort de son frère, dauphin de France, réside à Crossen, près de Francfort-sur-l'Oder : il écrit sa vie et ses souffrances qu'il va faire imprimer sous un nom supposé, vu les circonstances présentes. On peut s'adresser à son mandataire spécial, commissaire de justice à Crossen. »

Une telle information peut légitimement surprendre puisque « le fils de Louis XVI », Louis-Charles de France, qui fut roi pendant deux ans et demi sous le nom de Louis XVII, est officiellement tenu pour mort depuis le 8 juin 1795.

C'est en tout cas par cette petite annonce que Karl-Wilhelm Naundorff (c'est le pseudonyme du prétendant) fait son entrée dans l'Histoire.



Naundorff.

Les aimables réponses qu'il reçoit de France encouragent « Naundorff » à franchir la frontière prussienne. Il s'installe à Paris en mai 1833. Quelques royalistes, déçus par la Restauration autant qu'effrayés par l'usurpation orléaniste, lui témoignent leur confiance. Une petite cour se forme et se rassemble régulièrement à la pension de famille que tient, rue de Buci, le beau-frère du juge Albouys, le nouveau chargé d'affaires du « prince ».

Naundorff est un quinquagénaire qui, au premier abord, n'a rien du Grand Monarque rêvé par les paladins de la fleur de lys. Il est courtaud, empâté, il a les cheveux noirs frisés, une figure couverte de cicatrices et s'exprime dans un jargon tudesque à la limite du risible. Mais il possède, paraît-il, un « nez bourbonien » qui émerveille ses hôtes. Parfois, il découvre à un cercle de privilégiés la marque de naissance qu'il porte à la cuisse gauche, un signe moitié-pigeon volant moitié-lion couché qui l'identifierait de manière définitive au duc de Normandie. Albouys trouve que, par-dessus le marché, il ressemble à Napoléon...

Une chose est sûre : l'homme a le don de tenir en haleine ses auditeurs. Dès qu'il se lance, avec la nuance de ton qu'il convient, dans la narration pittoresque des scènes émouvantes de « son » enfance passée à Versailles et aux Tuileries, il fait un malheur. Mme de Rambaud, l'ancienne berceuse de Louis-Charles de France, le reconnaît à une précision vestimentaire qu'il aurait été seul en mesure d'apporter. Elle convainc les époux Marco de Saint-Hilaire, tous deux naguère attachés au service de Mme Victoire, sœur du roi, de suivre sa nouvelle idole. M. Brémond, qui fut secrétaire particulier de Louis XVI, croit, lui, en Naundorff par une sorte d'instinct, avant même de l'avoir rencontré...

Chose notable, Karl-Wilhelm serait béni du Ciel. Le mage Martin de Gallardon - celui qui a vu dans son champ de Beauce l'archange Raphaël habillé en tenue de soirée et qui, depuis, lance des prédictions dans tout Paris - est un jour convié chez les Albouys. Naundorff et lui s'enferment pendant une



Madame Royale.

heure. A sa sortie, le nouveau Nostradamus proclame qu'il vient de parler au vrai dauphin!

C'est ainsi que, sorti du fin fond de la Prusse sous une fausse identité, Naundorff accède à la notoriété.

Naundorff veut frapper fort

Le personnage a de l'ambition. Il entend avec le plus grand sérieux faire « valoir ses droits » à la Couronne de France. Il n'oublie pas de réclamer en passant les trois cents millions de francs qui sont supposés aller avec.

Dans les premiers temps, il tente de s'allier les grâces de la survivante du Temple, la duchesse d'Angoulême, qu'il appelle sa « sœur ». Mais son « ambassadeur » Morel de Saint-Didier doit essuyer par deux fois une sévère rebuffade. La princesse, qui est certaine de la mort de Louis XVII en juin 1795, refuse catégoriquement de s'entretenir avec les imposteurs qui, tel Naundorff, usurpent selon elle l'identité de son frère.

Coup dur pour le Prussien. La méthode homéopathique ayant échoué,

il décide de frapper fort et de porter l'affaire devant les tribunaux. En mars 1835, il fait une demande officielle en rectification d'état civil. Il conteste l'acte de décès de Louis XVII établi le 12 juin 1795 à l'Hôtel de Ville de Paris. A cet effet, il présente trois lettres attribuées à Laurent, dans lesquelles le gardien des prisonniers du Temple raconte complaisamment au général Frotté l'évasion réussie du fils de Louis XVI.

Ces documents n'auront pas l'occasion d'être exposés au procès, car celui-ci n'a finalement pas lieu. En juin 1836, croyant sans doute que les autorités françaises auraient la patience de la duchesse d'Angoulême, Naundorff fait délivrer à celle-ci une assignation en restitution de l'héritage paternel. Il est immédiatement expulsé.

Il se retrouve, un peu dégrisé sans doute, sur le sol anglais. Il élit domicile à Camberwell, près de Londres, où certains de ses amis le rejoignent. Au calme, il entreprend d'écrire ses mémoires, sous le titre *Abrégé de l'Histoire des Infortunes du Dauphin*, fils de Louis XVI. La première version, celle de 1834 (*Louis XVII devant ses contemporains*), vraisemblablement écrite avec l'aide de Marco de Saint-Hilaire, ne lui a pas plu : il nie même qu'elle soit de lui. Cette seconde mouture est cependant très ressemblante. Dans un style laborieux, il y raconte toujours, à quelques détails près, son évasion du Temple et la vie tumultueuse qu'il dut mener par la suite, ses autres évasions, ses aventures jusqu'en Amérique.

La Doctrine céleste

Dans les années suivantes, son programme prend un tour mystique.

Ses amis savaient qu'il était un habitué des visions angéliques (il en a depuis sa rencontre avec Martin). L'abbé Appert les prenait d'ailleurs en note. Mais Naundorff leur confie maintenant



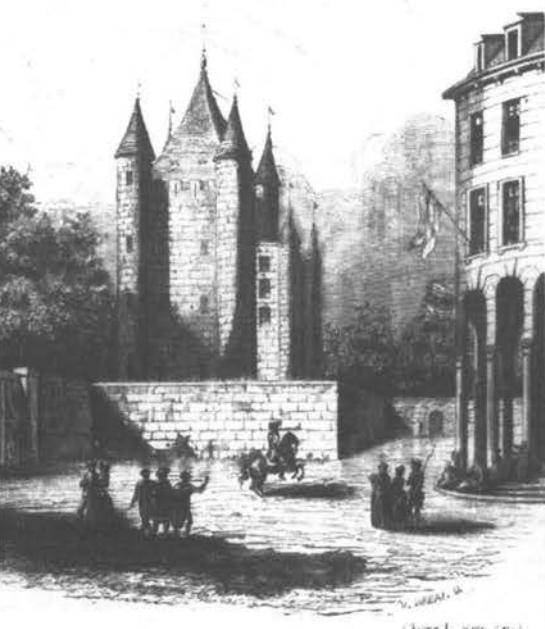
Louis XVII.

que Jésus en personne lui rend des visites assidues et que ce nouveau compagnon assigne le Pape d'adopter une « croix de grâce » et une prière nouvelle pour le salut du monde.

Comme Grégoire XVI, mis dans la confidence, refuse de se plier à ces exigences baroques, Naundorff, offusqué qu'on tienne tête à ses messagers de l'au-delà, décide de constituer sa propre Église : l'Église catholique évangélique. Il en publie les fondements théologiques dans sa *Doctrine céleste*. Il s'amuse à réformer le chœur des anges pour y intégrer les membres de sa famille.

A ses côtés, on s'inquiète. A juste titre. En 1843, le Pape condamne ce « fils de perdition » qui a sombré dans l'apostasie ; il précise que Naundorff « usurpe le titre de duc de Normandie » - ce qui le range dans la catégorie des imposteurs.

La maison naundorffiste ne résiste pas à cette condamnation. Elle s'écroule comme un château de cartes. Naundorff perd la plupart de ses partisans. Ses proches l'accusent de mœurs licencieuses, de mensonges et de trahison. Ils donnent des preuves. Pour de sombres affaires de dettes impayées, Karl-Wilhelm tâte quelque mois du cachot anglais, puis s'éclipse en Hollande pour tenter d'y gagner sa vie. Il meurt à Delft huit mois après son débarquement, le 10 août 1845, laissant une femme et huit enfants.



La prison du Temple.

L'aveu posthume et les fausses preuves

L'avocat de Naundorff en Hollande, Van Buren, exigea que l'autopsie du corps de son client soit riche en détails. Il pensait que la comparaison des marques corporelles de Karl-Wilhelm et de Louis XVII serait révélatrice. Et elle le fut en effet - mais pas dans le sens que supposait l'homme de loi.

On trouva sur le bras gauche de Naundorff trois cicatrices d'inoculation du vaccin antivariolique formant un triangle, ce qui prouvait qu'il avait été vacciné par la méthode de l'incision. Aucune marque ne fut trouvée sur le bras droit. Or, en mai 1788, le duc de Normandie avait été vacciné aux deux bras, par la méthode des piqûres...

Il ne pouvait donc s'agir de la même personne. Tel fut l'aveu posthume de Karl-Wilhelm Naundorff.

La tache de naissance, dont s'enorgueillissait le Prussien ? On la trouva certes sur son corps... mais jamais per-

sonne, Mme de Rambaud y compris, ne la vit sur celui du vrai dauphin. Cette « marque des rois » est une vieille légende qui se perd dans la nuit des temps.

Le vêtement apporté par Mme de Rambaud ? Naundorff le reconnut pour l'avoir porté à Versailles. Hélas pour lui, on sait aujourd'hui que le dauphin attendit, pour le porter, de déménager aux Tuileries.

Les anecdotes, si vraies, si pleines de vie, dont ses fidèles se repaissaient ? La plupart lues dans les mémoires des anciens de la cour ou les souvenirs des révolutionnaires. Les autres, glanées dans les salons ou inventées en fonction de l'attente du public qui écoutait. Quant à l'*Abrégé des Infortunes*, c'était une mixture qui puisait à la fois dans le tome IV du roman de Regnault-Warin, *Le Cimetière de la Madeleine*, dans les récits des autres faux Louis XVII comme Hervagault ou Richemont ainsi que dans certains épisodes (sans intérêts) réellement survenus à l'intéressé.

Et les lettres du gardien Laurent, qui relaient une évasion ? Des faux, rien que des faux fabriqués conjointement par Bourbon-Leblanc et son « prince ». Même les naundorffistes d'aujourd'hui hésitent à les brandir.

La famille de Naundorff voulut poursuivre l'œuvre de son héros. Elle attaqua en justice les plus proches parents de Louis XVII. En 1851, 1874 et 1954. Elle fut systématiquement déboutée.

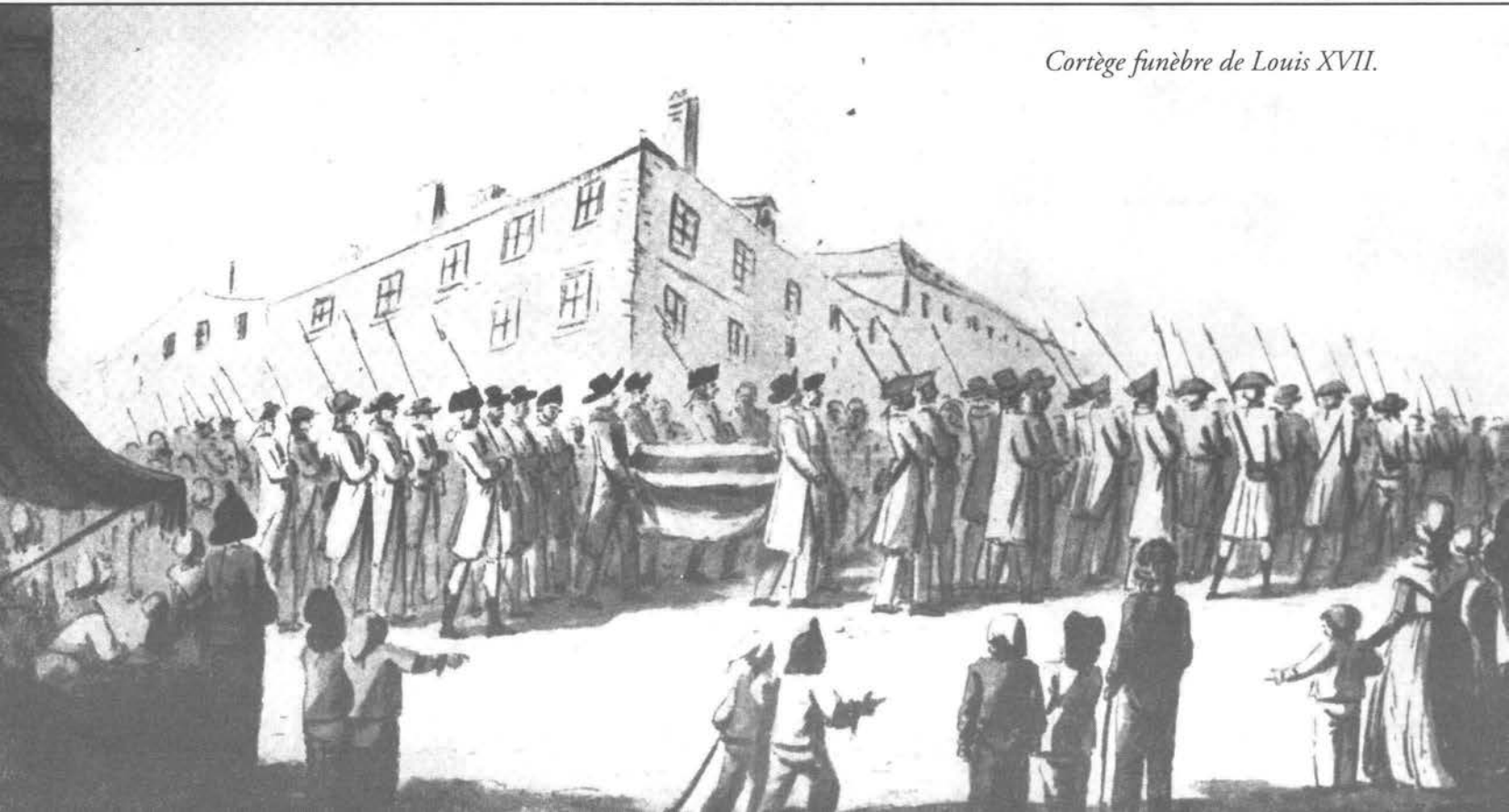
Naundorff ne fut pas Louis XVII, nous en sommes assurés, même si la polémique fait toujours rage dans les cénacles royalistes. L'annonce prochaine du résultat des dernières analyses menées de manière comparative sur les cheveux du prétendant et sur ceux des sœurs de Marie-Antoinette devrait en être la confirmation scientifique éclatante.

Qui fut-il alors, cet imposteur habile (et sans doute au trois-quarts fou) ?

Au début du siècle, André Pillet et Georges de Manteyer ont mené l'enquête. Ils ont retrouvé sa trace. L'homme s'appelait en fait Karl-Benjamin Werg. Amant, puis mari de Christiane Hassert, c'était un déserteur prussien, né à Halle, le 3 mai 1777, réapparu à Berlin vers 1810 sous le faux nom de Naundorff, nom emprunté à un enfant mort en bas âge dans sa ville de naissance.

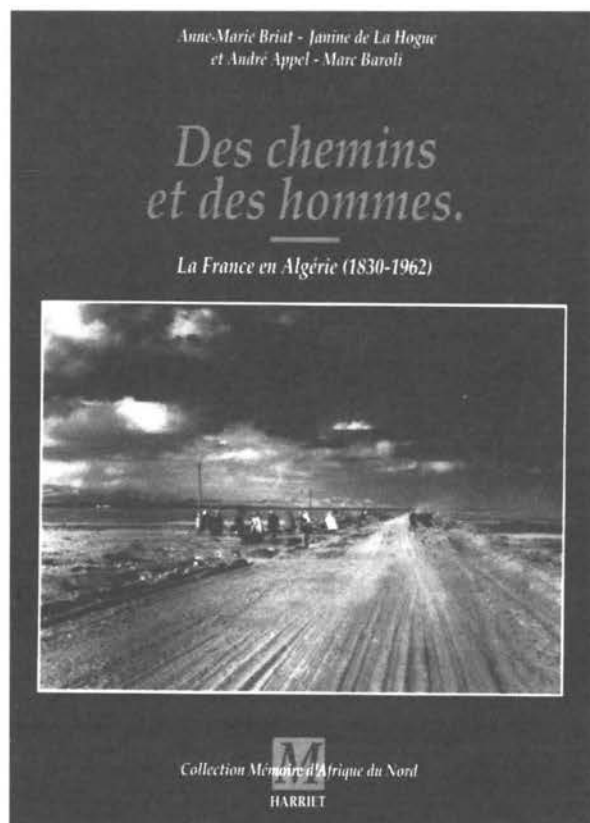
La vérité est évidemment moins extraordinaire que la légende.

Cortège funèbre de Louis XVII.

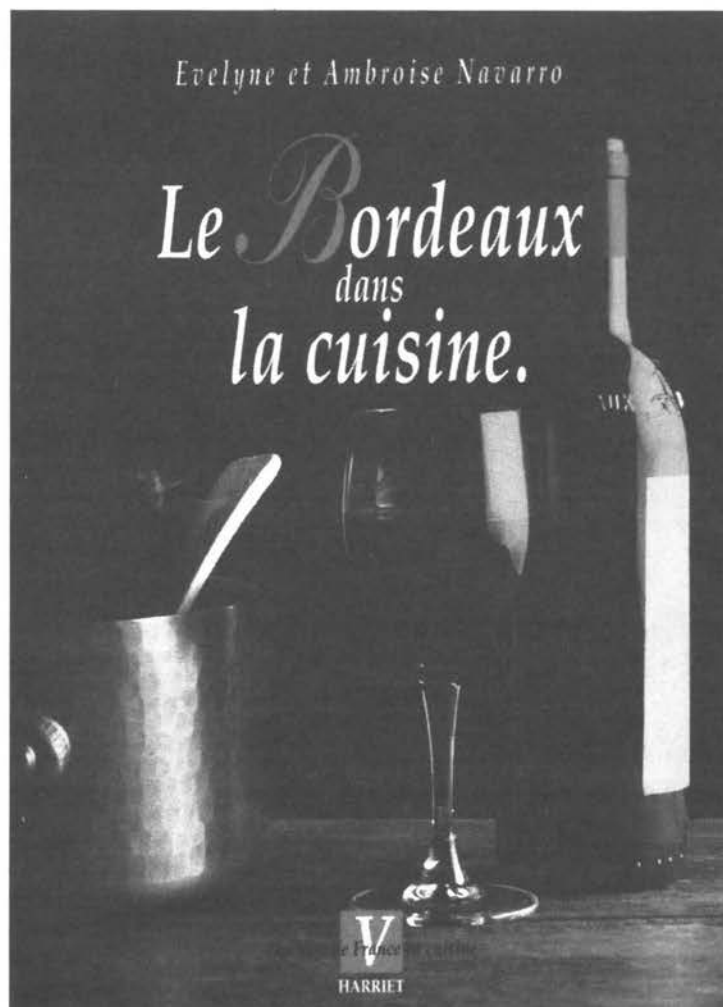




Jean Curutchet
Editions HARRIET



270 pages
215 Frs.



256 pages
165 Frs.

Pour vous procurer ces deux livres
écrire aux Éditions HARRIET
64640 HÉLETTE

Téléphone : 59 37 98 63
Télécopie 59 37 98 64

NAPOLÉON A-T-IL ÉTÉ EMPOISONNÉ À L'ARSENIC ?

Napoléon est-il mort empoisonné à l'arsenic ? C'est en tout cas la thèse que défend René Maury, professeur d'économie aux Universités de Montpellier, de Limerick et de Tokyo, dans son livre *L'assassin de Napoléon ou le mystère de Sainte-Hélène*.

Cette thèse ne constitue pas une révélation puisqu'elle est née au début des années 1960 sous la plume du chirurgien-dentiste suédois Sten Forshufvud et a déjà été développée il y a plus de 10 ans par Ben Weider, président de la Société napoléonienne du Canada, et le journaliste David Hapgood, dans le livre qu'ils ont signé ensemble *The Murder of Napoleon*. Dans les trois ouvrages, on trouve la même méthode d'empoisonnement (des doses infimes versées dans le vin de Constance réservé à l'empereur sur une période de 5 ans), le même poison (l'arsenic) et le même empoisonneur (le comte de Montholon, un fidèle d'entre les fidèles). Seule différence notable : le mobile du crime. Forshufvud soupçonnait la Restauration d'avoir voulu supprimer un adversaire dangereux ; Maury croit que l'appât du gain combiné à une froide vengeance ont suffi. Maury a donc au moins le mérite de relancer le débat.

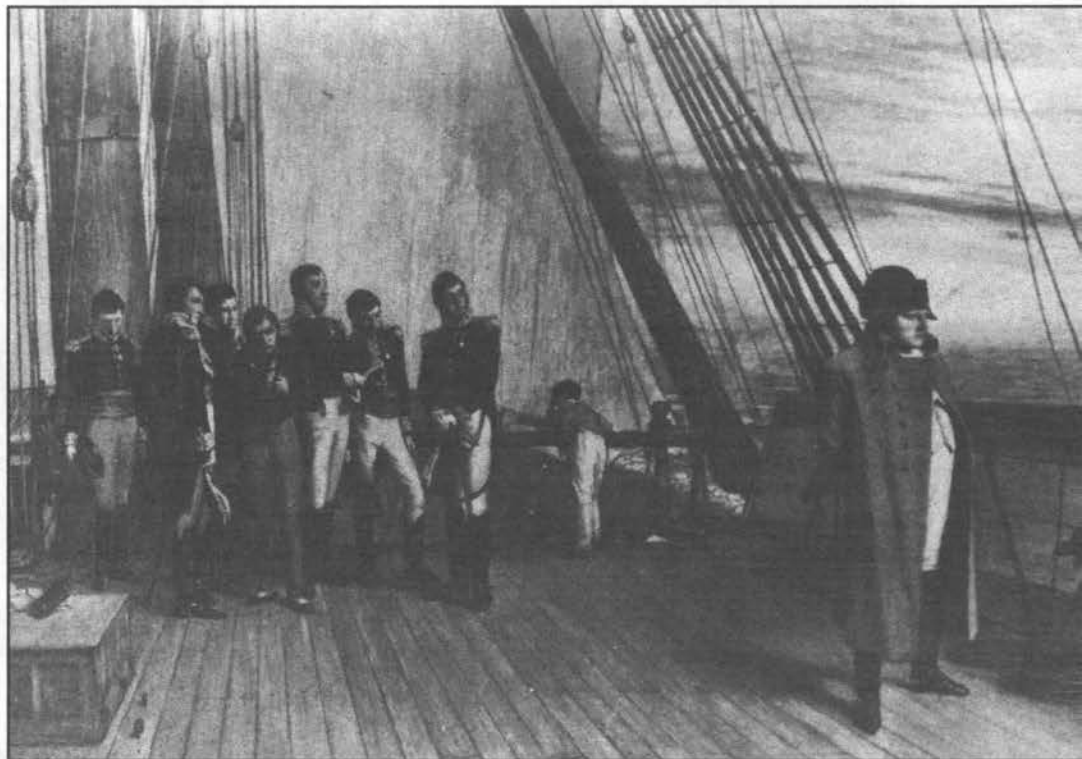
Le professeur constate que le comte de Montholon, qui était ruiné en 1815, lorsqu'il suivit l'empereur dans son exil de Sainte-Hélène, revint de l'île, en 1821, couvert de millions. Son maître lui avait légué sa fortune en récompense des services rendus (soit deux millions sur quatre).

La marquise de Brinvilliers

Dans un « roman policier » - pour reprendre l'expression de l'historien Jean Tulard à propos de la thèse de Forshufvud -, le comte de Montholon représenterait le suspect idéal, pour ce simple motif. Il est également le seul à avoir côtoyé Napoléon tous les jours et sans interruption, de 1816 à 1821, et le seul à être resté dans l'île jusqu'à la mort de l'empereur - la plupart des exilés de 1815 se sont défilés dès qu'ils ont pu, comme Las Cases, ou ont été écartés pour d'obscurs motifs. Nous savons enfin qu'en tant qu'intendant de Longwood (la résidence surveillée du « général Bonaparte »), Montholon possédait la clé du cellier.

Grâce aux témoignages croisés des souvenirs de Las Cases et du baron Gourgaud (journée du 11 juillet 1816), Maury a établi que le comte possédait un livre intitulé *Les Causes célèbres*, qui rapportait d'une manière très détaillée et évocatrice les crimes de la marquise de Brinvilliers, célèbre empoisonneuse du XVII^e siècle. Or la Brinvilliers assassina son père, ses frères et une partie de son entourage en leur versant sur une période de quelques mois de l'arsenic dans leur vin, sans que les premières autopsies ne le décèlent !

Montholon n'était guère aimé dans la colonie des Longwood. Beaucoup de ses compagnons d'exil le suspectaient d'être un intrigant. Il semble qu'il passait son temps à les déconsidérer aux yeux de l'empereur, quand il ne chassait pas lui-même de l'île les plus soupçonneux d'entre eux... Ses compagnons auraient-ils suspecté quelque chose qui aurait échappé aux médecins et à l'empereur lui-même ?



Napoléon à bord du Bellerophon en juillet 1815.



La comtesse Albine de Montholon.

Destitué pour cause de mariage

En dehors de l'héritage, René Maury aurait trouvé dans la vie de Montholon un autre mobile qui justifierait la suppression physique l'empereur : la vengeance.

En 1812, Napoléon, alors tout-puissant, avait destitué Montholon de son poste de ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Wuttbourg, pour cause d'un mariage (avec Albine de Vassal) jugé « incompatible » avec ses fonctions... Le comte ne le lui aurait jamais pardonné.

C'est ce qui expliquerait pourquoi l'assassin aurait agi, dans sa ténébreuse entreprise, de concert avec son épouse, qu'il glissait à l'occasion dans le lit de sa victime (la dame si bienveillante aurait d'ailleurs eu de ses relations avec l'auguste personnage une fille prénommée... Joséphine).

Le crime serait donc celui d'un « couple infernal », « diabolique ». Maury précise que « dans la jouissance du crime accompli comme l'un des beaux-arts, ils trouvent peut-être une exaltation aussi grande que l'érotisme conjugal ». Nous serions devant un phénomène de perversion totale et raffinée. Et géniale, qui-plus-est, car personne ne se serait aperçu du plan machiavélique avant le dentiste de Göteborg. Nous serions peut-être pour la première fois dans l'histoire, « en présence d'un crime dont la perfection est absolue », le « plus grand chef-d'œuvre criminel de tous les temps ».

Derrière les apparences...

Cette absolue perfection résulterait pour une bonne part du fait (aujourd'hui connu, mais ignoré alors par tout le monde) que l'absorption d'émétique provoque la formation de sel de mercure, ce « qui se traduit par une corrosion de l'estomac qui présente à l'autopsie toutes les apparences d'une lésion cancéreuse ». Or Napoléon ingurgitait du calomel, un sel d'antimoine, qui associé à l'orgeat, une autre boisson prise par l'empereur, provoque justement du cyanure de mercure... Les six médecins qui pratiquèrent l'autopsie du grand homme n'auraient donc pas songé à un empoisonnement, car ils avaient devant les yeux les apparences, mais seulement les apparences, d'un cancer de l'estomac... Montholon, lui connaissait évidemment les effets « pragmatiques » des mélanges grâce aux précieuses confessions de la Brinvilliers.

L'hypothèse de René Maury est séduisante. Tout le problème, finalement, est celui de l'administration de la preuve. L'auteur le concède : « après tout, écrit-il, nous n'avons pas véritablement la preuve certaine irréfutable, de la culpabilité ni même de l'assassinat. »

Il y aurait néanmoins « plus d'une centaine de présomptions objectives et plus du double d'observations psychologiques implacables, en faveur de la culpabilité de Montholon ».

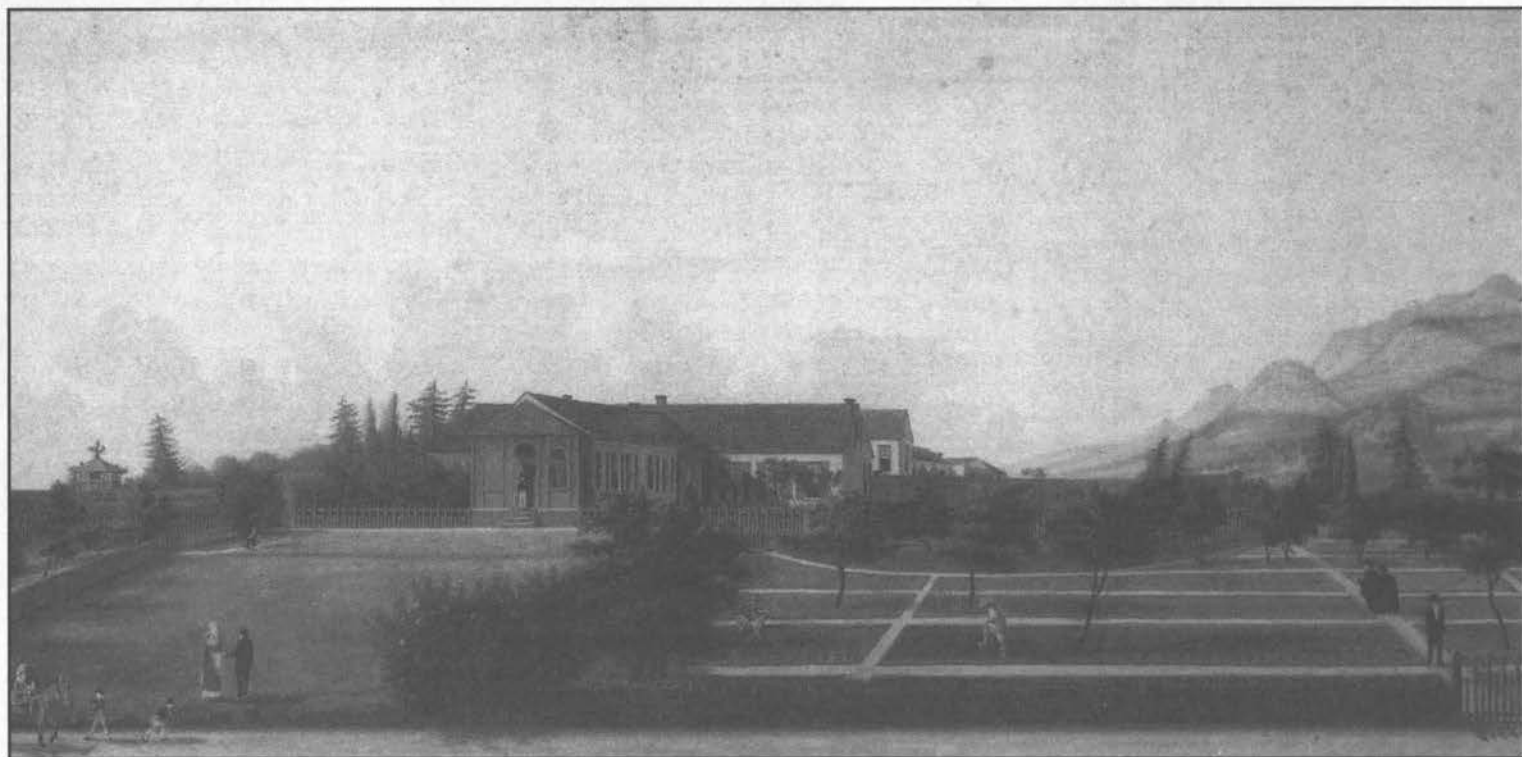
Avouons que ce fardeau d'indices pèse en vérité moins lourd que ne l'affirme l'auteur et, pour l'instant tout au moins, ne convainc guère.

La présence d'arsenic suffit-elle ?

Avant d'échafauder d'abracadabrantes reconstitutions, il aurait fallu s'étendre un peu plus longuement sur la thèse de l'intoxication arsenicale. Maury ne lui réserve que peu de place, moins d'un cinquième de sa démonstration. C'est étrange et dommage, car c'est la clé de voûte de sa thèse et si ce postulat s'effondre c'est toute la suite qui se trouve anéantie.



Le comte de Montholon.



Vue de Londwood peinte par Marchand, en 1817.

Nous n'avons donc droit, tout au long du livre, qu'à un vague rappel des conclusions du Pr. Hamilton Smith, l'ancien compagnon de route du dentiste suédois - obtenues à partir de l'analyse de cinq mèches de cheveux de Napoléon - ainsi que la description des symptômes caractéristiques de l'empoisonnement chronique par l'arsenic, qui seraient présents tant à l'autopsie que dans les témoignages des exilés.

Pour ce qui est de la présence d'arsenic, elle a été confirmée cette année, grâce au rayonnement synchrotron projeté sur une mèche de cheveux de l'empereur, recueillie par son valet suisse, Noverraz. Mais les conclusions qu'on en a tiré n'ont pas recueilli l'adhésion de toute la communauté scientifique, loin s'en faut. C'est moins la présence d'arsenic dans les cheveux qui serait inquiétante, que sa quantité et la cause de sa présence. Un tas de raisons peuvent justifier de cette présence à commencer par l'absorption d'eaux minérales polluées, ou la prise de certains médicaments contenant de l'arsenic...

Avant de s'interroger sur l'assassin, la méthode aurait donc voulu que l'on se préoccupât de savoir si oui ou non il y

a eu assassinat. Or le seul toxicologue sur les travaux duquel vient reposer la thèse de l'assassinat n'y croit pas lui-même! René Maury reproduit sa lettre. On peut y lire que « les doses ne sont pas assez élevées pour en conclure que l'empoisonnement a été fatal »... Cette phrase signifie que l'arsenic n'a pas tué Napoléon. Voilà qui mériterait que l'on s'y attarde.

On pourrait aussi se demander si les cheveux de Napoléon recueillis avant la date de juillet 1816, date considérée par Maury comme le début de l'empoisonnement criminel, contiennent eux aussi de l'arsenic? Or il le semblerait, à en croire ce que rapportent Weider et Hapgood. Selon ces auteurs, la mèche remise à Theed et datant de janvier 1816 en était imprégnée. Cela prouverait que l'empoisonnement, si empoisonnement il y eut, daterait des premiers jours de Sainte-Hélène, voire des Cent Jours... Une telle chronologie innocenterait le comte de Montholon et sa ravissante épouse, qui n'étaient pas auprès de l'empereur à cette date. René Maury n'a pas cherché à en savoir plus à ce propos.

Nous savons aussi que certains des prétendus « symptômes d'empoisonnement » sont apparus chez Napoléon bien avant son arrivée à Sainte-Hélène : constipation, difficulté à uriner, migraines, légère surdité, toux, obésité... Il aurait fallu insister sur ces points plutôt que de sombrer avec délice dans les méandres de la subjectivité.

Le Dr Freud au secours de Napoléon

René Maury semble vouloir un assassin pour couronner son enquête. Comme ni les historiens ni les médecins n'ont jamais rien soupçonné, il faut que cet assassin soit un pervers génial, qui allie la rigueur de la méthode au raffinement sadique. Pour le confondre, ce qui tient de la prouesse plus de 150 ans après les événements, Maury devoi-



Le docteur Sten Forshufvud.

le une méthode surprenante : l'application à l'histoire des principes de la psychanalyse ! Il ajoute qu'il importe « d'avoir fréquenté et connu intimement des pervers » pour comprendre ses actes.

Tout le livre est ainsi rempli des dits et non-dits de Montholon, tous pré-

tendument « révélateurs » de sa confusion mentale et de son intelligence supérieure. Au fil des pages, le professeur convie le lecteur à une vertigineuse escalade dans le freudisme de base, en cordée entre les n degrés de l'inconscient et du subconscient. En assassinant Napoléon, Montholon, aristocrate d'Ancien Régime, en aurait profité pour tuer aussi la Révolution !

Montholon, frustré à l'idée de ne pas figurer dans les annales criminelles de l'humanité future, n'aurait pas oublié de signer son crime. Sur un croquis fait sur place, le 5 mai 1821, qui représente Napoléon sur son lit de mort, le comte, à l'encontre des usages et des 15 autres personnes qui ont signé le document, fait précéder sa propre signature de la déclaration suivante : « J'ai fermé les yeux du plus grand capitaine du monde. » Pour Maury, ce n'est pas Montholon qui s'est occupé de fermer les yeux de Napoléon. Sa déclaration serait donc un faux. Ce faux constituerait un aveu : « il faut évidemment que la phrase soit à double sens, mieux à triple sens ». Elle signifierait : « Je me suis arrangé pour l'empoisonner chaque jour sous ses yeux, sans que jamais je commette la moindre faute »...

Le code secret des Montholon

Ailleurs, Maury s'efforce de décrypter le « code secret » qu'aurait mis au point le couple Montholon pour correspondre et évoquer discrètement leurs coupables agissements, lorsque la comtesse revint sur le continent en 1819. Il en dévoile sans hésitation « la signification cachée », débusquant derrière les mots courants des aveux implicites et dans les phrases incompréhensibles des confirmations explicites. Qu'il écrive ou qu'il n'écrive pas, qu'il parle ou qu'il se taise, qu'il soit clair ou qu'il soit confus, Montholon laisserait traîner derrière lui les indices de sa culpabilité. On doute évidemment qu'aux yeux de la justice, ce type d'arguments soit recevable. L'histoire serait-elle moins exigeante ?

A trop vouloir prouver, on en vient à inventer des preuves. Le phénomène est connu. C'est d'autant plus dommage qu'il subsiste encore le vrai mystère (même s'il est relatif) de la présence d'arsenic dans les cheveux de l'empereur.



Mort de Napoléon en 1821.

CHAPITRE 11

ASSASSINAT DE KENNEDY : OSWALD, LA CIA ET LES AUTRES...

Qui est le vrai coupable ?

Dallas (Texas) - 22 novembre 1963. 11h 38 : « Air Force One », le Boeing 707 de John Fitzgerald Kennedy, atterrit à l'aéroport de Love Field. Le 35^e président des États-Unis arrive avec sa femme Jacqueline une tournée nationale en vue de préparer sa réélection à la présidence, prévue pour novembre 1964. Pour ce voyage, le couple présidentiel est accompagné du vice-président Lyndon Johnson et du gouverneur du Texas, John Connally.

Kennedy est attendu dans un centre commercial de Dallas pour un banquet auquel doivent participer 2500 convives.

Le temps est superbe pour la saison. John Kennedy a fait décapoter sa limousine bleue pour traverser la ville.

Le cortège démarre à 11 h 47. Il se compose d'une vingtaine de véhicules, avec à sa tête le chef de la police de Dallas et le shérif du comté. Les Kennedy ont pris place à l'arrière de la seconde voiture, John à droite, Jackie à gauche, comme il est d'usage. Devant eux se trouve le couple Connally, disposé de la même façon. Aux premières places sont assis deux agents du Secret Service, Roy Kellerman et William Greer, qui fait office de conducteur. La limousi-

ne est suivie par une voiture garnie de huit autres agents de sécurité, précédant celle du vice-président Johnson.

Les drapeaux tricolores battent au vent. Kennedy, le sourire radieux, et son épouse, qui porte un ravissant tailleur rose avec une toque assortie, sont acclamés par une foule en liesse.

Les voitures progressent lentement, ne dépassant pas le 20 km/h. Elles doivent s'arrêter à deux reprises pour que le président puisse saluer des enfants et un groupe de religieuses. A la hauteur de Dealey Plaza, la parade quitte Main Street pour s'engager à droite, puis à gauche, sur Elm Street. La limousine passe devant le Texas School Book Depository (un entrepôt de livres scolaires), situé au n° 411, et s'apprête à passer sous le pont ferroviaire, pour prendre l'autoroute de Stemmons, qui conduit au centre commercial.

A peine le dépôt de livres est-il dépassé que des coups de feu éclatent. Trois ou quatre, certains disent plus, on ne sait au juste. Il est 12 h 30. John Kennedy s'effondre aussitôt sur les genoux de sa femme. Jackie, en état de choc, monte sur le coffre arrière du véhicule pour y attraper un bout de la cervelle éclatée du président. Son garde du corps, Clint Hill, qui se tenait sur les marches de la voiture suivante, se hisse à bord de la limousine et lui fait regagner sa place.

On vient de tirer sur le président ! C'est un attentat ! Les spectateurs avaient d'abord cru qu'il s'agissait d'une pétarade de moto... Ils viennent juste de comprendre. C'est la panique générale.

La voiture présidentielle, après avoir hésité, fonce maintenant vers Parkland Memorial, l'hôpital le plus proche, à six kilomètres de là. Sur les bords de la route, les badauds continuent d'applaudir, ne sachant pas encore que l'on vient de tirer sur celui qu'ils acclament...

Le convoi atteint Parkland Memorial à 12 h 36. Connally, qui est légèrement atteint au poignet, à la cuisse, à la poitrine et au dos, se rend aux urgences. Il s'en tirera sans trop de mal. Kennedy, lui, est grièvement blessé au dos, au cou et à la tête et, malgré les soins qu'ils lui prodiguent, les praticiens du service traumatologique se rendent vite compte qu'il n'y a plus aucun espoir.

Peu après 13 h, les médecins constatent la mort du président. A 13 h 33, un porte-parole de la Maison Blanche, Malcolm Kilduff, annonce la triste nouvelle.



La popularité de Kennedy ne faisait aucun doute.

Le corps du défunt est déposé dans un cercueil de bronze. A 14 h, il est transféré par une ambulance à l'aéroport de Love Field, puis hissé à bord d'« Air Force One » pour être rapatrié sur Washington. Juste avant le décollage, à 14 h 30, le vice-président Johnson prête serment à la Constitution, en compagnie de Jackie Kennedy, encore recouverte du sang de son époux. L'Amérique a son 36^e président.

Le 5^e étage du Book Depository

Pendant ce temps, du côté des forces de police, les événements se sont précipités.

Sur place, les témoins de la fusillade ont hésité à localiser l'origine des coups de feu. Certains ont désigné la palissade de bois située derrière le tertre gazonné d'Elm Street, à gauche de la colonnade, ce qui laisserait supposer que le président a été abattu par un tir de face ; d'autres, ont montré du doigt le Texas School Book Depository, ce qui indique des coups de feu tirés par derrière. Peu après les détonations, la plupart des agents de police ont été envoyés à l'entrepôt.

Le premier à y pénétrer est l'agent Marrion Baker, qui circulait à moto sur Houston Street. Dès qu'il s'est rendu compte du drame qui se déroulait, il a foncé vers l'immeuble, en croyant que le tireur était embusqué sur le toit. Avec le directeur du dépôt, Roy Truly, il gravit les escaliers quatre à quatre. C'est l'heure du déjeuner et le dépôt est presque désert. Au premier étage, les deux hommes tombent nez à nez avec un individu occupé à sortir une bouteille de Coca-Cola d'un distributeur automatique.

Baker l'interroge, arme au poing. L'individu se nomme Oswald. Il prend son temps, paraît calme. Truly s'en porte garant : il reconnaît Oswald ; c'est un magasinier qu'il a embauché il y a un mois. Baker, rassuré, laisse filer le suspect et continue sa montée. A 12 h 37, le bâtiment est bouclé.

A 12 h 45 la police diffuse aux patrouilles le signalement du tireur qu'un spectateur aurait aperçu à la fenêtre du cinquième étage du dépôt de livres (en Amérique, on parle du « sixième niveau ») : « un homme blanc, d'environ 30 ans, mince, 1m 80 ». L'émission est répétée à 12 h 48 et 12 h 55.

Désormais, tout va aller très vite.

Un second mort

A 13 h 16, grâce à l'appel du camionneur Domingo Benavides, on apprend qu'un policier en patrouille, J. D. Tippit, vient d'être abattu dans le centre d'Oak Cliff, en banlieue de Dallas. A 13 h 29, le signalement du meurtrier de Tippit est transmis aux voitures de police : elle correspond à celle du tireur du dépôt de livres.

Un quart d'heure plus tard, John Brewer, qui tient une boutique de chaussure à 1 km de l'endroit où Tippit vient d'être assassiné, remarque le comportement étrange d'un jeune homme, qui semble se dissimuler à l'approche des voitures de police. Le voyant courir jusqu'au cinéma Texas Theater, sur West Jefferson Street, Brewer le suit, puis pénètre dans la salle avec l'ouvreur, pendant que la caissière appelle la police.

Il est 13 h 50 quand la police entre à son tour dans la salle. On allume les lumières. Le suspect se fait interpeller par l'agent Mac Donald. Il s'agite et tente de dégainer un revolver. Les policiers le maîtrisent sans ménagement. L'homme arrêté est Lee Harvey Oswald et ressemble au signalement du tueur qui a été diffusé. Il est immédiatement conduit au commissariat central de Dallas.

Trois quart d'heure auparavant, on a trouvé, devant une fenêtre entrouverte, au coin sud-est du 5e étage du dépôt de livres, un ensemble de cartons disposés de manière à former un siège et un affût, trois douilles sur le plancher, un sachet en papier, un paquet de cigarettes et des restes de poulet. Dans le coin nord-ouest, le shérif adjoint a complété cette découverte en ramassant un fusil, derrière un lot de cartons. Il s'agit d'une arme italienne, un Mannlicher-Carcano, n° C 2766, calibre 6, 5 mm, à culasse mobile, avec une lunette de visée grossissant quatre fois.

Oswald est inculqué du meurtre de Tippit, à 19 h 10. Son meublé est à environ un kilomètre du lieu où le forfait vient d'être perpétré. On a trouvé sur lui des cartouches de calibre 38, le même calibre qui a servi à abattre l'agent. Plusieurs témoins le reconnaissent formellement. Il clame son innocence devant la meute des journalistes qui a envahi le Q. G de la police pour la conférence de presse du District Attorney, Henry Wade. Il ne comprend pas ce qu'on veut de lui. Il dit qu'on veut lui faire porter le chapeau :

- *I'm just a patsy!* (je ne suis qu'un pigeon!)

Le 23 novembre, à 1 h 35 du matin, après que les résultats de l'autopsie de Kennedy soient diffusés, Oswald se fait inculper du meurtre du président. Il refuse obstinément de répondre aux questions, demande un avocat et nie tout en bloc.

Pourtant, déjà, les preuves s'accumulent contre lui.

L'évidente culpabilité d'Oswald

Le FBI établit que la Mannlicher-Carcano a été achetée par correspondance (pour 21, 45 \$), par un dénommé « Hidell », au magasin Klein de Chicago. Cette commande, faite en mars 1963, a été expédiée à une boîte postale portant le n° 2915, à Dallas. La même boîte postale que celle d'Oswald. Des faux papiers au nom de « Alek Hidell » ont été retrouvés dans les poches de l'inculpé.

Une perquisition minutieuse dans la maison qu'occupe la femme d'Oswald, Marina, chez la logeuse Ruth Paine, à Irving, permet de découvrir deux photographies sur lesquelles Oswald apparaît en brandissant dans sa main le même modèle de carabine que celle abandonnée au Book Depository, avec, à la ceinture, un revolver dans son étui, qui ressemble à s'y méprendre à celui qu'il a voulu empoigner au cinéma.

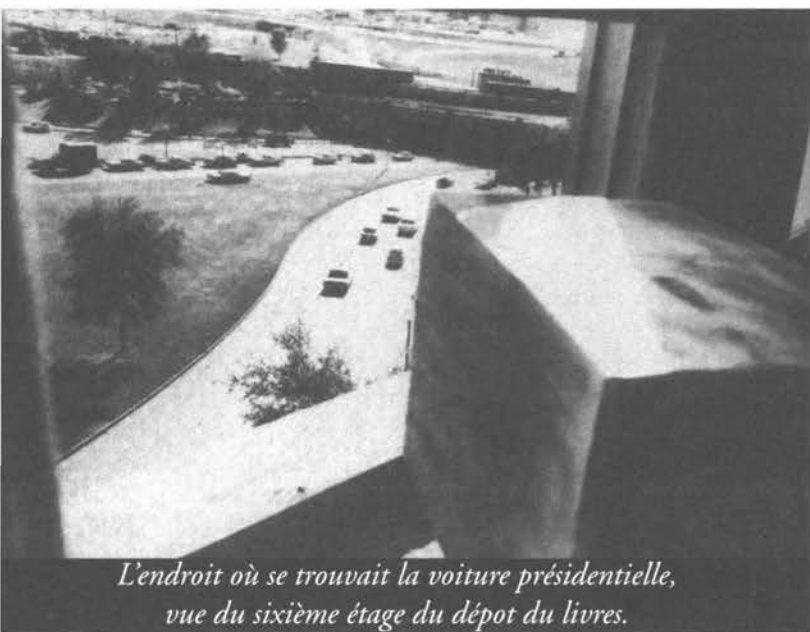
Un des collègues d'Oswald, Buell Frazier, se souvient l'avoir vu, le matin du crime, apporter un long paquet brun à son travail. Lors des fouilles au dépôt de livres, ce sachet de papier a été retrouvé, au 5e étage. La conclusion se fait d'elle même : c'est cet emballage qui a permis à Oswald d'apporter le fusil démonté sur le lieu prémédité de l'attentat, au nez et à la barbe de ses collègues. L'inculpé nie à nouveau et prétend que le sachet lui aurait seulement servi à transporter « des tringles à rideau »...

Par les efforts conjugués de la CIA et du FBI, on ne met pas longtemps pour exhumer le passé pro-communiste d'Oswald. Si les organisations d'extrême-gauche démentent qu'il ait été un de leurs responsables, ni même un de leurs membres, Oswald concède pourtant avoir fait partie de l'organisation pro-castriste Fair-Play for Cuba. Il en était l'unique membre sur La Nouvelle-Orléans.

L'étau se resserre autour de Lee Harvey. Le procureur Wade n'hésite pas à le désigner comme le seul coupable du meurtre de Kennedy. Autorisé à voir sa femme et son frère, Oswald semble, malgré tout, assez serein.



Un minute avant l'attentat.



L'endroit où se trouvait la voiture présidentielle, vue du sixième étage du dépôt du livres.

Et de trois !

Le lendemain, 24 novembre, il doit être transféré, pour des raisons de sécurité, à la prison du comté de Dallas, sur Houston Street.

Après avoir été interrogé une dernière fois dans la matinée, Oswald, escorté des policiers Leavelle et Graves, est conduit dans le sous-sol du commissariat. A peine s'est-il extrait de l'ascenseur qu'une horde de reporters l'assaille. Il a juste de le temps de faire quelques pas qu'un homme en costume sombre et chapeau de feutre se détache brusquement de l'assistance, un colt calibre 38 plaqué à la hanche, et lui tire un coup au ventre à bout portant. Toute la scène est filmée en direct par une équipe de télévision. Dans la plus grande confusion, Oswald est transporté à l'hôpital Parkland. Il y décède à 13 h 07 d'une hémorragie interne.

Son meurtrier est arrêté sur le champ. Il se nomme Jacob Rubenstein, alias Jack Ruby, et tient une boîte de nuit louche, le « Carrousel Club », à Dallas. C'est un petit truand local, bien connu du milieu et de la police. Interrogé sur les raisons de son geste, il invoque sa haine du communisme et son désir d'épargner à Jackie Kennedy les souffrances d'un procès. Il a d'ailleurs fermé son night club le soir de la mort du président. Il apparaît comme un émotif, à l'esprit étroit.

Le lendemain, Ruby est conduit à la prison du comté, où il attendra de passer en jugement.

Pas de conspiration pour la commission

Le 29 novembre suivant, quatre jours après les obsèques de Kennedy, le nouveau président, Lyndon Johnson, décide

la création d'une commission d'enquête concernant l'assassinat de son prédécesseur. Il demande au président de la Cour suprême de Justice, Earl Warren, de la diriger. Celle-ci comprend les chefs de file des deux partis de la Chambre des représentants, deux membres éminents du Sénat (un démocrate et un républicain) et deux personnalités « qualifiées » (un conseiller de Kennedy et l'ancien directeur de la CIA). Quatorze juristes de haut niveau et douze experts les assistent ; 57 équipiers prennent part aux travaux. Les travaux de la commission se font à partir des épais rapports que lui soumettent le F.B.I et le « Secret Service » ; elle entendra, à huis clos, 552 témoins, dont Jack Ruby, qui est condamné à mort en mars 1964.

Les conclusions de la « commission Warren » sont attendues avec une grande impatience.

Avant même leur publication, la commission a dû subir l'assaut de la critique. Dès l'assassinat de l'unique inculpé, beaucoup de gens ont évoqué l'hypothèse d'un complot : l'assassin n'aurait-il pas été assassiné pour qu'il ne dévoile pas le nom de ses commanditaires ? La thèse est plausible. Un mois seulement après que les enquêtes aient commencé, l'avocat new-yorkais Mark Lane émet, lui aussi, des doutes sur la culpabilité d'Oswald. De nombreuses théories plus ou moins sérieuses circulent dans une opinion à l'affût de la moindre fuite.

La rapport définitif est publié le 27 septembre 1964. Il comprend 888 pages, auxquelles sont joints 26 volumes de preuves. Il est co-signé par l'un des frères du président assassiné, Robert Kennedy, alors ministre de la Justice.

L'essentiel se résume de la façon suivante :

- Le 22 novembre 1963, Lee Harvey Oswald a assassiné le président Kennedy ;

- Il a agi seul, en tirant trois coup de feu avec la Mannlicher-Carcano retrouvée au dépôt de livres ; les experts ont relevé ses empreintes sur le dessous du canon de la carabine et sur un des cartons disposés devant la fenêtre ouverte du 5^e étage.

- Une balle a raté sa cible et a blessé légèrement

James Tague, un spectateur qui se tenait près du pont ferroviaire ; une deuxième balle a transpercé le dos, puis le cou du président, pour finir sa course en frappant Connally ; la dernière balle, le coup mortel, a atteint Kennedy à la tête ;

- Oswald a également tué l'agent de police Tippit, avec le Smith et Wesson V 510 210 calibre 38 qu'il portait sur lui lors de son arrestation, et qu'il avait commandé, comme le



J. D. Tippit.

fusil, au nom de « Hidell » ; les douilles retrouvées sur les lieux du meurtre de Tippit en font foi ;

- Jack Ruby est le meurtrier d'Oswald ;
- Il a agi seul et de son propre chef.

Donc, tout est clair et les esprits n'ont plus aucune raison de s'échauffer.

De qui se moque-t-on ?

L'Amérique est-elle vraiment soulagée ? Pas tout à fait... Du côté sceptique, on est éberlué par l'assurance tranquille de ces conclusions et les contestations redoublent. Il y a décidément trop de détails qui clochent. Et pour commencer, pourquoi n'y a-t-il pas eu, au sein de cette commission, de débats contradictoires, comme le réclamait Mark Lane ?

Jim Garrison, le District Attorney de La Nouvelle-Orléans, persuadé que la CIA a organisé un coup d'État pour éliminer un président qui gênait ses intérêts, plaide en faveur de la réouverture du dossier et mène une enquête discrète de son côté. En 1969, au cours d'un procès retentissant, durant lequel le film d'Abraham Zapruder est pour la première fois montré au public (il avait été vendu pour 150 000 dollars au magazine *Time Life*), il accuse l'homme d'affaires Clay Shaw, qu'il soupçonne d'être un agent de la CIA, d'avoir participé au complot, sous le pseudonyme de Clay Bertrand. Faute de preuves, Garrison sera débouté. Mais l'affaire a pris une dimension nouvelle et, grâce à lui, plus rien ne sera désormais comme avant.

Avec les années, les reproches dirigés contre le « rapport Warren » vont en s'accroissant. Une floraison de livres entretiennent l'idée d'une vaste conspiration du mensonge. L'opinion américaine est bientôt convaincue qu'au plus haut niveau de l'État, on lui a caché l'essentiel. En 1970, deux Américains sur trois ne croient plus à la responsabilité unique d'Oswald.

Les interrogations portent sur une impressionnante quantité de points.

Les impossibles coups de feu

Tout d'abord, est-il si sûr que seulement trois coups de feu aient été tirés ? La plupart des témoins (132 personnes sur 178) l'affirment, mais bien après que la police ait donné la version officielle. N'ont-ils pas été influencés ?

L'arme dont s'est servi Oswald n'est pas un automatique ; il doit y avoir un battement de 2,55 secondes entre chaque tir. D'après le chronométrage effectué d'après le film amateur de Zapruder, les « trois coups de feu » auraient été tirés

en 5, 6 secondes, ce qui fait environ 2 secondes entre le premier et le deuxième tir et 3 secondes entre les deux derniers. Deux fois de suite - et à chaque fois en moins de trois secondes - Oswald aurait dû ouvrir le magasin en tirant le loquet, le tirer à lui, éjecter la douille, repousser et rabaisser le loquet, mettre son fusil à l'épaule, viser à 80 m de là une cible mouvante!... Comment Oswald, qui était considéré comme tireur moyen lorsqu'il était marine, a-t-il pu réaliser une telle prouesse - avec une arme vieille de 23 ans ? Aucun tireur d'élite n'arriva à renouveler l'exploit.

Pourquoi a-t-il attendu, pour tirer, que la voiture s'engage sur Elm Street et s'éloigne de lui, alors qu'il était si simple de viser le président de face, sur Houston Street ?

Comment est-il possible que la deuxième balle (pièce à conviction 399), celle qui a transpercé Kennedy puis blessé le gouverneur du Texas en plusieurs endroits, ait été retrouvée, sur un chariot d'hôpital (extraite de la cuisse de Connally ?), en parfait état ? Est-il même possible qu'elle ait suivi, telle une « balle magique », le cheminement en zigzag, que la commission Warren admet sans discuter ?



Arrestation d'Oswald.

Sur les 178 personnes présentes sur Dealey Plaza, 21 personnes ont précisé que les coups de feu avaient été tirés du talus et 4 désignèrent le Book Depository et le talus. Le film de Zapruder montre clairement que la foule s'est précipitée vers le monticule, aussitôt que les détonations eurent cessées. Un agent déclara avoir vu, dans le parking situé au-delà de la palissade, un homme qui lui exhiba une carte du Secret Service : renseignement pris, aucun membre de la sécurité ne se trouvait là. Qui était cet homme et que faisait-il sur le parking ? Mystère. Et d'où venait la fumée qu'un témoin dit avoir aperçu à cet endroit ?

Sur le film de Zapruder, on voit très distinctement qu'au dernier impact de balle, Kennedy effectue un mouvement de la tête en arrière et à gauche. Si la balle provenait de derrière lui, n'aurait-il pas dû, tout naturellement, s'effondrer vers l'avant ? N'est-ce pas un argument qui, à lui seul, ruine toute la théorie de la Commission Warren ?



Oswald, distribuant des tracts pro-castristes.

A l'hôpital de Dallas, les médecins donnèrent des informations au public qui diffèrent en tous points de celles qui furent récoltées au cours de l'autopsie pratiquée à l'hôpital naval de Bethesda. Ils constatèrent une plaie au cou comme point d'entrée d'une balle (dans la théorie Warren, c'est la « balle magique », tirée du Book Depository), là où l'autopsie mentionne... un point de sortie. En bonne logique, il y a forcément l'un des deux hôpitaux qui ne dit pas la vérité. Celui qui justifie la thèse officielle ou l'autre ?

Pour trancher la question, le Dr Wecht voulut, en 1972, examiner le cerveau de Kennedy conservé aux archives nationales dans du formol. Il ne put y avoir accès pour une raison bien simple : le cerveau avait disparu ! Aucune explication ne lui fut apportée.

Certaines photos de l'autopsie semblent avoir suivi le même chemin.

La très étrange vie de Lee Harvey

La biographie de Lee Harvey Oswald, au lieu d'éclaircir les points sombres de l'affaire, paraît au contraire accentuer les présomptions de complot.

La commission présente Oswald comme un marxiste déclaré. Or il est extraordinaire qu'un homme manifestant si bruyamment cette idéologie ait pu s'engager en toute impunité dans le corps des marines et ait été affecté quelque temps sur la base d'Atsugi, au Japon, qui abritait un programme d'aviation secret (le programme U2).

Comment expliquer le séjour qu'Oswald effectua en URSS, de 1959 à 1961, après avoir quitté les marines, où on lui

avait permis de prendre des cours de russe ? Comment comprendre qu'après cette escapade, en pleine guerre froide, il ait pu tranquillement obtenir un visa pour rentrer en Amérique ? Tout semble indiquer qu'il a bénéficié de facilités au sein de la diplomatie américaine, comme s'il était un agent de la CIA rentrant normalement de mission.

A Dallas, en 1963, Oswald se fit remarquer par les distributions de tracts qu'il fit en faveur du comité Fair-Play for Cuba, qui soutenait le régime de Fidel Castro, diabolisé par le régime. La police dut intervenir au cours d'une bagarre qui l'opposa à des militants anti-castristes, ce qui lui valut d'être invité à un débat télévisé. Garrison attire l'attention sur le fait que l'adresse de ce comité était 544 Camp Street, la même que celle de l'agence du détective privé Guy Banister, un ex du FBI, qui était, avec le pilote David Ferrie et un certain Clay Bertrand, au cœur d'une organisation anti-castriste qui s'entraînait dans

des camps ouverts par la CIA, en vue d'envahir Cuba. Nouvel indice d'une collusion possible entre Oswald et la CIA.

La commission Warren rapporte qu'un mois avant l'assassinat de Kennedy, Oswald s'était rendu au consulat de Cuba à Mexico pour obtenir un visa de transit pour l'URSS. Il était également allé à l'ambassade d'URSS pour une demande d'émigration. Mais la photographie présentée par la CIA (qui filmait alors les entrées et sorties de l'ambassade) comme étant celle de « l'Oswald de Mexico » ne correspond absolument pas aux traits de l'Oswald de Dallas... La CIA voulait-elle faire croire que Lee Harvey était toujours le traître qu'il avait été en 59 ?

Oswald, the patsy ?

Et si Oswald n'avait été qu'un *patsy*, un bouc émissaire, comme il le proclama aux journalistes ? Pour Jim Garrison, comme pour Mark Lane, Edward Epstein ou le Français Léo Sauvage, il n'a jamais tué personne.

Oswald a dit qu'il était à la cafétéria du premier étage quand s'est produit l'attentat. D'après les témoignages, il s'y trouvait, en effet, un quart d'heure avant le meurtre et, selon l'agent Baker et Truly, 1 à 2 minutes après, sans qu'il ait paru particulièrement essoufflé. Un quart d'heure, c'est vraiment très juste pour monter au cinquième étage, y placer les cartons, consommer un morceau de poulet, tirer sur Kennedy, redescendre et, en toute décontraction, s'offrir une boisson gazeuse!...

Comment ne pas s'étonner que les trois douilles de la Mannlicher Carcano aient été retrouvées alignées sur le sol ?

Comment ne pas être surpris par la fulgurante rapidité (15 minutes) avec laquelle le signalement d'Oswald fut donné aux voitures en patrouille?

Comment expliquer que ses 12 heures d'interrogatoire n'aient pas été enregistrées et ne figurent sur aucun procès verbal? Et pourquoi avoir privé l'inculpé de l'assistance d'un avocat?

Comment croire aux motivations patriotiques de Ruby, un petit gangster lié à la mafia? Comment croire qu'il ait pu franchir tous les barrages de police et tuer si facilement Oswald?

Et enfin comment ne pas être saisi d'effroi par l'avalanche de morts mystérieuses qui a assombri toute l'affaire? David Ferrie, mort subitement au cours de l'enquête de Garrison, plus les treize autres « témoins assassinés » cités par Penn Jones, directeur de la revue *Ramparts*...

Les révisions du House Select Committee on Assassinations

Autant de questions qui jettent un profond discrédit sur les résultats de la commission Warren.

Le doute envahit jusqu'aux consciences des milieux politiques, si bien qu'en 1976, la Chambre des représentants décida la création d'un House Select Committee on Assassinations (HSCA), chargé de faire toute la lumière sur l'affaire Kennedy. Et en 1978, sous la pression de l'opinion, le FBI consentit à rendre publiques 100 000 pages de documents.

L'année suivante, le HSCA, doté de 6 millions de dollars de crédit, rend un rapport de 7 714 pages. A la surprise générale, il ose contredire la commission Warren et il conclut à la probabilité de l'existence d'un complot. Son appréciation se fonde essentiellement sur le résultat des analyses acoustiques faites d'après les enregistrements de la radio d'un motard de l'escorte. Ces analyses semblent indiquer qu'il y aurait eu plusieurs tireurs (au moins deux) sur Dealey Plaza, puisqu'on y entend le bruit de quatre coups de feu, tirés en 8, 31 s, dont un face à la limousine.

La thèse du complot reconnue officiellement, l'Amérique pouvait s'estimer satisfaite, au moins en partie, puisque si on ne lui avait pas révélé, comme elle l'espérait, les noms des vrais coupables, il était tout de même admis par une autorité éminente qu'on lui avait menti pendant plus de 15 ans...

Pourtant, ce second rapport eut à affronter, comme son prédécesseur - et malgré sa conclusion « dans le vent » - le tir groupé de quelques critiques impartiaux.

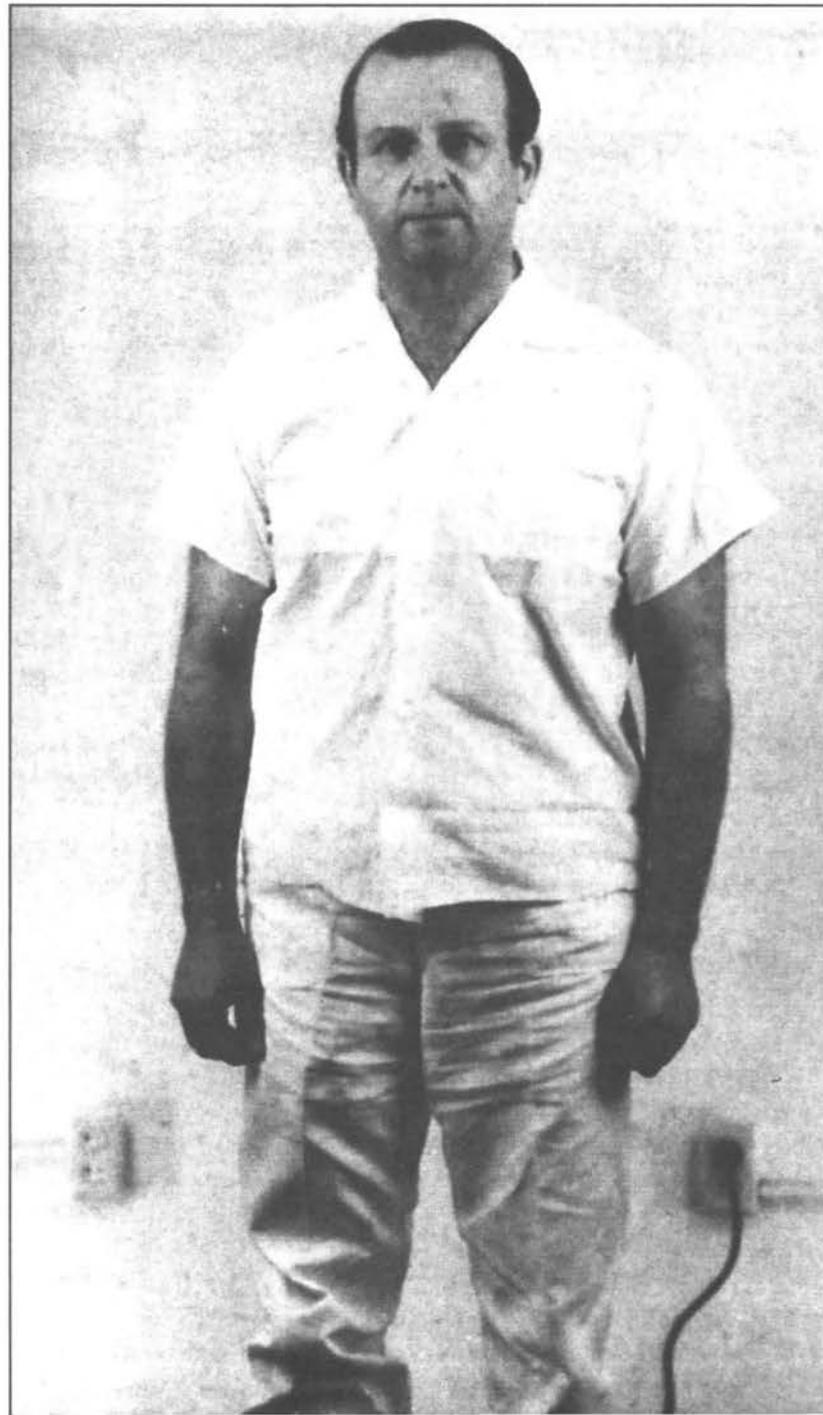
Ainsi le motard, dont on pensait que les bruits enregistrés venaient du récepteur, nia fermement que la bande magnétique ait reproduit le son de sa radio. Sur cet enregistrement,

on n'entend les sirènes de police que deux minutes après les quatre « détonations » supposément révélatrices, mais c'est beaucoup trop tard, puisque leur déclenchement le 22 novembre 1963, se fit immédiatement après le tir. On n'y entend pas non plus - et on se demande bien pourquoi - le bruit de l'accélération des véhicules qui suivit les détonations.

Les bandes magnétiques aurait donc enregistré des bruits que le comité a pu prendre pour des coups de feu - mais qui étaient en fait tout autre chose...

Si tel est le cas - et tel est le cas comme l'a confirmé l'Académie nationale des sciences en 1982 -, la conclusion de la HSCA s'écroule instantanément et la preuve du complot l'entraîne dans sa chute. Doute, quand tu nous tiens!

A bien l'observer, la thèse de l'HSCA n'explique d'ailleurs pas grand chose, puisqu'elle prétend que le « tireur du talus », celui qui serait à l'origine de la quatrième balle, n'aurait pas atteint Kennedy!



Jack Ruby.

Il n'est pas interdit de se demander si cette seconde commission, composée de parlementaires, n'a pas cédé au penchant naturel de députés : la démagogie. N'abondait-elle pas abusivement dans le sens des sondages ? Quelle aurait été l'attitude de l'opinion si on lui avait appris que 6 millions de dollars avaient été dépensés en pur perte ?

Huit ans plus tard, le ministère de la Justice reviendra sur les conclusions du HSCA, en déclarant qu'il n'existe « aucune preuve » qui permette de soutenir la thèse du complot.

Le retour de Warren !

C'est alors que le rapport Warren refait surface. Virage à 180 degrés toute !

Las d'attendre les « preuves définitives » du complot qu'on leur promet depuis tant d'années, quelques chercheurs décident de tout reprendre à zéro, d'envisager carrément toutes les possibilités, y compris celles qui ne bénéficient pas de l'assentiment populaire. Les dissidents ayant failli, ils n'éprouvent plus aucune honte à entreprendre la réhabilitation de la Commission Warren, avec son Oswald comme tireur unique. En 1980, en France, Armand Moss publie un excellent ouvrage qui analyse finement le profil psychologique d'Oswald et son ascension vers la folie du meurtre. En 1993, le jeune juriste Gérard Posner, publie, aux États-Unis, un best-seller intitulé *Case Closed* (« Affaire Classée »), qui a fait enrager les supporters de Garrison et d'Oliver Stone.

Contrairement aux idées reçues, cette thèse à rebrousse-poil, audacieuse il faut l'admettre, est assez convaincante.

Elle l'est d'autant plus que ses promoteurs n'entendent se fonder que sur les faits, laissant les hypothèses et les affirmations gratuites à ces amateurs de romans d'espionnage lancés dans le journalisme, qui, dès qu'il n'arrivent pas à comprendre un comportement inhabituel ou un événement a priori étrange, se sentent obligés d'imaginer qu'un complot fantôme qui en fournirait l'explication suprême.

Armand Moss a démontré que sur les 13 « témoins assassinés », aucun n'avait été témoin de quoi que se soit et que seulement deux d'entre eux avaient réellement péri de façon non naturelle.

Les négligences dans la brigade criminelle de Dallas ? Il y en eut, c'est certain. L'assassinat de trois hommes en 48 heures,



Le procureur Garrison.

dont un président des États-Unis, en constitue sans doute la preuve la plus puissamment suggestive. Mais il y a un fossé entre des erreurs administratives et le meurtre planifié d'un président. Ou bien il faudrait concevoir que la police de Dallas ait elle-même fait partie du complot ? Cela commencerait à faire beaucoup de circonvenus, un peu trop pour un complot secret.

Que la CIA ait pris peur, n'ait guère collaboré aux enquêtes parallèles, voire ait mis des bâtons dans les roues de Garrison, c'est également probable, sinon absolument certain. Mais ce n'est guère surprenant et cela ne prouve pas qu'elle voulait cacher la vérité sur l'assassinat de Kennedy. L'Agence craignait à juste titre que le district attorney de la Nouvelle Orléans découvrit qu'elle utilisait des éléments mafieux pour renverser Fidel Castro (opération Mangouste). Et puis ne risquait-on pas une déflagration mondiale, au cas où l'on découvrirait des liens entre Oswald et les services secrets soviétiques ?

Les conclusions contradictoires des hôpitaux ? Elles peuvent s'expliquer

par le fait qu'à Dallas, on n'ait pas retourné le corps du président. La confusion entre entrée et sortie est parfaitement envisageable, d'autant plus que l'orifice de sortie de la balle ressemble à s'y méprendre à une blessure d'entrée. Les photos de l'autopsie furent examinées par des experts indépendants et confirmèrent les conclusions des légistes de Bethesda. Elle sont conservées, ainsi que les radiographies, aux Archives nationales et sont accessibles à tous depuis 1988. Est-on sûr, en revanche, que le cerveau de Kennedy y ait jamais été versé ?

Le grand libérateur « Oswaldskovich »

Le fait qu'Oswald ait été marxiste et marine (pendant trois ans) peut parfaitement s'expliquer sans nécessairement qu'il ait été bombardé « agent de la CIA ».

Individualiste, Oswald n'appartenait à aucun parti. Prudent, il ne se livrait qu'en privé : il se rêvait alors futur Castro, grand libérateur des peuples, refaisait le monde à coup des citations du *Manifeste du Parti communiste*. Ses camarades marines, connaissant ses opinions au goût d'interdit l'avaient surnommé, pour s'en moquer, « Oswaldskovich »...

Pour eux, son comportement et ses idées étaient un jeu, une manière de se distinguer, sans plus.

Dyslexique, asocial, mais intelligent, relativement cultivé et surtout bourré d'orgueil, Oswald pensait en fait que c'est lui qui infiltrait les autres, pour son propre compte.

Par ailleurs, il n'était pas si mauvais tireur qu'on le pense, comme le montrent les résultats des concours qu'il a passés, et il n'avait absolument pas accès au programme U2.

Son départ pour l'URSS en 1959 et son retour aux USA trois ans plus tard, pour étonnants qu'ils soient, n'exigent pas non plus qu'il ait appartenu à l'Agence. Le « Journal historique » qu'il a rédigé pour s'expliquer sur cette période prouve abondamment que ses motivations étaient bien différentes : autodidacte dans l'âme, il voulait simplement passer des diplômes gratuitement et arriver à percer dans un pays égalitaire. S'il revint précipitamment aux USA (marié à une russe), c'est uniquement parce qu'il était terriblement déçu par le régime soviétique, qui ne lui avait offert qu'un poste d'ouvrier dans une usine de province. Il fut entendu à deux reprises par le FBI, dont le but était de chercher s'il n'est pas un agent soviétique. L'affaire fut classée.

Était-il pour autant incapable de faire du mal à une mouche ? À une mouche peut-être, mais pas aux militaires, puisqu'il tenta (sans succès) d'assassiner le général Edwin Walker, leader d'un groupuscule d'extrême-droite, 8 mois avant l'assassinat de Kennedy ! Le fait fut confirmé et jamais démenti par sa femme Marina. On retrouva des photos de la maison de Walker dans le garage d'Oswald. Quelque temps après, Lee Harvey décidait de détourner un avion !

A la Nouvelle-Orléans, il fréquenta effectivement des anti-castristes, mais c'était toujours dans l'optique de son double-jeu de mythomane. Il y a toujours eu du Hidell dans Oswald, à moins que ce ne fut de l'Oswald dans l'Hidell. Les militants se rendirent compte qu'il leur mentait et ce fut la cause d'une bagarre qui valut à l'agitateur une petite renommée locale. Le FBI et la CIA s'intéressèrent naturellement à ses activités, mais ce ne sont pas ces organisations qui les dirigèrent.

L'attitude qu'on lui prête au Book Depository, aussi incohérente qu'elle paraisse, n'en ait pas moins vraisemblable. Un quart d'heure pour s'installer et tirer, ce n'est pas beaucoup, mais cela reste suffisant. Le poulet a été mangé par un de ses collègues, quelques instants plus tôt. Oswald eut tout loisir de tirer dans un local déserté pour le déjeuner. Le fait qu'il ait rapidement repris son souffle après la descente de 4 étages en une minute, comme l'a constaté l'agent Baker, doit-il être considéré comme un miracle, hors de toute possibilité physique ?

Les coups de feu que quelques témoins ont entendu derrière le talus ne seraient-ils pas sim-

plement dû à l'écho ? La résonance des balles était-elle un phénomène si peu commun qu'on évite systématiquement de l'envisager ? Du reste, la « fumée » n'a été vue que par un seul témoin : c'est trop peu pour l'authentifier.

Balle magique ou balle tragique ?

Restent les tirs. Les tirs, tout le monde en est d'accord, sont le nœud de l'affaire. Le nœud défait, c'est l'affaire qui est éclaircie. S'il y a deux tireurs, le complot est établi. S'il n'y en a qu'un, la probabilité qu'il y ait eu conspiration retombe au niveau zéro.

Or toutes les investigations menées depuis les années 70 ont confirmé sur ce point celles de la commission Warren, et renforcé, par ricochet, la thèse du tireur solitaire.



Photo d'Oswald, prise par sa femme.

Gérald Posner a montré que le film d'Abe Zapruder avait été incorrectement exploité. La caméra du tailleur de Dallas prenait 18 clichés/seconde ; sur le film (8 mm), chaque cliché est exposé durant 1/30e de seconde. Or entre le premier et le deuxième tir, il se passe 4 secondes et entre le deuxième tir et le troisième, 5 secondes. Soit, en tout, entre les cadres 160 et 313, 9 secondes. 9 secondes pour 3 tirs, le premier à 50 m, le dernier à 80 m : c'est presque le double du temps accordé à Oswald par Garrison et les amateurs de complot ! Le temps de réarmer et de reprendre la ligne de tir.

Quatre secondes après son premier tir, qui a raté, Oswald appuie à nouveau sur la gâchette. Cette balle atteint Kennedy au dos et ressort, au niveau du nœud de cravate, stimulant le plexus brachial et faisant esquisser au président un mouvement réflexe du bras droit vers le haut, comme on le constate sur le cadre 225. Légèrement déviée, elle frappe alors le gouverneur Connally dans le côté droit du dos, lui brise une côte, dévie à nouveau, sort sous son sein droit, traverse son poignet droit et termine sa course dans sa cuisse gauche.

L'incroyable trajet du projectile, assorti d'une photo le montrant quasiment intact, est difficile à admettre. Cette balle (la célèbre « balle magique ») a, plus que n'importe quel autre

argument, frappé les imaginations et contribué à faire peser les soupçons sur les conclusions de la commission de 1964. Pourtant, en 1978, les analyses par activation de neutrons ont prouvé que les fragments de plomb recueillis dans les blessures du gouverneur étaient bien ceux qui avaient été expulsés de la « balle magique ». Et l'analyse balistique du projectile a montré qu'il avait bien été tiré par la Mannlicher Carcano d'Oswald. Le très réservé HSCA a entériné ces résultats. Qui peut les remettre en cause ?

La polémique autour du dernier tir ne semble à son tour plus justifiée. Le mouvement de tête de Kennedy « vers l'arrière et à gauche » est parfaitement explicable. Comme le démontre la reconstitution faite sur un mannequin, une telle propulsion provient de l'éjection de la substance cérébrale et de morceaux de crâne, provoquée par l'explosion à l'avant droit de la balle entrée à l'arrière du crâne. Les photos de l'autopsie montrent sans contestation possible cette plaie d'entrée, de forme elliptique, au-dessus de la protubérance occipitale externe.

Premier enquêteur médical indépendant autorisé à réétudier le dossier d'autopsie, le Dr John Lattimer, de la faculté de médecine de Columbia, a remis ce rejet de tête vers l'ar-

Des morts à la pelle...

Au XX^e siècle, force est de le constater, les « morts mystérieuses » d'hommes politiques ne manquent pas. Sur la dernière en date, celle d'Itzak Rabin, on n'a peut-être pas fini d'en apprendre...

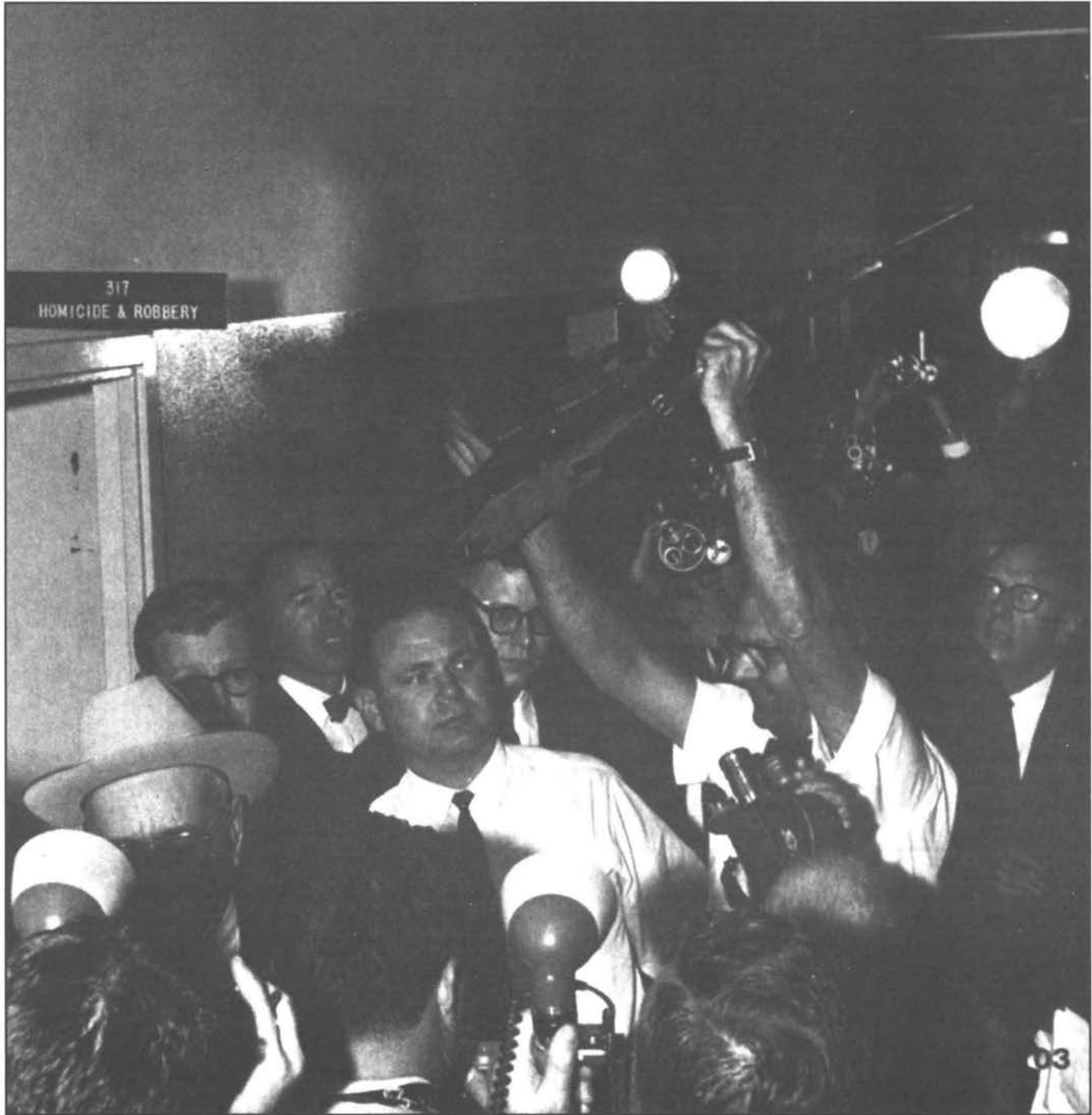
Dans la famille Kennedy, « Bobby » fut le suivant. Robert Kennedy, qui avait sollicité l'investiture du parti démocrate pour l'élection à la présidence, était en passe de gagner son pari, quand, le 4 juin 1968, dans l'hôtel Ambassador de Los Angeles, le jeune Sirhan B. Sirhan et son calibre 22 mirent fin au rêve. L'assassin fut immédiatement arrêté. Une commission d'enquête conclut qu'il avait agi seul et pour des motifs politiques personnels. On ne tarda pas à s'interroger sur ces conclusions. Où était la sécurité, ce jour-là, combien de balles avaient été réellement tirées, quelles étaient les personnes qui accompagnaient Sirhan sur les lieux de son crime, etc ? Sirhan compliqua tout en affirmant ne plus se souvenir de son geste. On plaida qu'il avait été mis sous hypno-programmation ! Libérable depuis plus de 15 ans, Shiran est toujours en prison...

La même année, deux mois plus tôt, c'était au leader noir américain, Martin Luther King, de mourir sous les balles. Le FBI conclut à l'œuvre d'un tireur isolé, agissant selon des motifs personnels... L'assassin, James Earl Ray, clame depuis toujours son innocence. Le HSCA, qui remit en cause les conclusions de Warren dans l'affaire Kennedy, conclut ici aussi à l'existence d'un complot.

Dans un genre différent, le journaliste anglais David Yallop prétendit qu'Albino Luciani, plus connu sous le nom de Jean-Paul 1er, le « pape souriant » dont le règne ne dura que 33 jours, avait été victime d'un meurtre organisé en plein cœur du Vatican. Il mit en lumière le rôle trouble qu'auraient joué dans cette affaire la mafia, la loge P2, la Banco Ambrosiano, l'Institut pour les œuvres de la Religion, la Curie romaine, des personnalités aussi douteuses que le banquier Roberto Calvi, retrouvé « suicidé » sous un pont de Londres, Monseigneur Marcinkus, le politicien Licio Gelli...

Les Nazis pouvaient-ils échapper aux rumeurs ? Certains crurent longtemps que la mort de Joseph Staline posa des questions analogues.

En France, nous ne sommes pas en reste. Le « suicide » de Robert Boulin, dans les quelques centimètres d'eau d'un étang, le « suicide » de François de Grossouvre à quelques mètres du bureau de François Mitterrand, sont là pour nous rappeler qu'il ne faut cesser d'être vigilants et de demander des comptes à nos dirigeants !



Le fusil légèrement rouillé, trouvé par la police de Dallas.

rière en perspective, démontrant que le premier mouvement de tête de Kennedy, lors de ce troisième coup de feu, fut vers l'avant. Ce mouvement, s'il n'est pas aussi visuel que celui qui suivit, n'en ait pas moins authentique. Toute personne ayant un magnétoscope disposant de la fonction « image par image » peut en faire l'expérience.

Un tel mouvement prouve que le tir fut effectué de l'arrière. Si le projectile était entré par l'avant, il y aurait d'ailleurs eu des blessures de sortie sur l'arrière du crâne - et elles sont introuvables sur les photos d'autopsie.

Bref, peut-on encore croire en l'innocence du suspect numéro un ?

La réponse est non.

Et le coupable est...

Alors ? Tiendrait-on enfin la clé de l'énigme ? Lee Harvey Oswald aurait tiré seul, sous l'emprise d'une violence qu'il n'arrive plus à contenir, par idéologie, ou pour entrer dans l'histoire, comme Érostrate, en détruisant une idole ?

Compte tenu de ce que nous venons de voir, compte tenu des multiples « preuves immédiates » qui ont été recueillies dans les heures qui ont suivi l'arrestation, sa culpabilité dans les deux meurtres paraît, effectivement, ne plus faire aucun doute. Les quelques « indices » qui restent à la thèse adver-



Madame Kennedy et ses enfants, lors des obsèques.

se, indices exclusivement fondés sur des témoignages (et l'on sait jusqu'à quelle torsion des faits ils peuvent conduire), ne sont pas rédhibitoires. On ne peut évidemment exclure tout à fait qu'Oswald ait été manipulé, ou qu'il ait participé de son plein gré à une opération manigancée par d'autres, CIA, Mafia et/ou anti-castristes, même si l'on n'a plus guère de raison d'y croire - mais on ne peut non plus nier sérieusement que c'est bien lui qui a tiré, dans les deux cas.

Ceci posé, tout a-t-il été dit ?

Bien intrépide celui qui l'affirmerait. Dans des affaires, où tant d'intérêts supérieurs entrent en jeu, il serait étonnant qu'il n'y ait pas quelque secret qui ait été dissimulé. Si la CIA et le FBI étaient composés d'enfants de chœur, ça se saurait !

Ne serait-ce que pour le plaisir de l'enquêteur, espérons que l'avenir nous réserve encore quelques belles surprises...

JFK selon Stone

Censé raconter les dessous de l'affaire Kennedy, le film d'Oliver Stone « JFK » sort en décembre 1991 aux USA. Immédiatement, il provoque le tollé. Si le public, qui dans sa grande majorité ne croit pas au rapport

Warren, réagit bien (9 millions d'entrées dès les premiers mois d'exploitation), la polémique fait rage dans la presse, entre les partisans de Garrison (c'est sur son livre, *On the trail of the Assassins*, que repose le film) et les sceptiques (le *Washington Post*, le *Time*, CBS, le *Chicago Tribune*...). On reproche à Stone de n'avoir retenu que les faits qui l'arrangeaient, en prétextant l'objectivité, d'avoir commis des erreurs chronologiques, d'avoir mélangé des images d'archives et des reconstitutions cinématographiques, de continuer à faire porter l'accusation sur une personne décédée (Clay Shaw) qui a été lavée, au cours d'un procès, des soupçons qui pesaient sur elle. On va jusqu'à s'offusquer de la longueur du film (3 heures)...

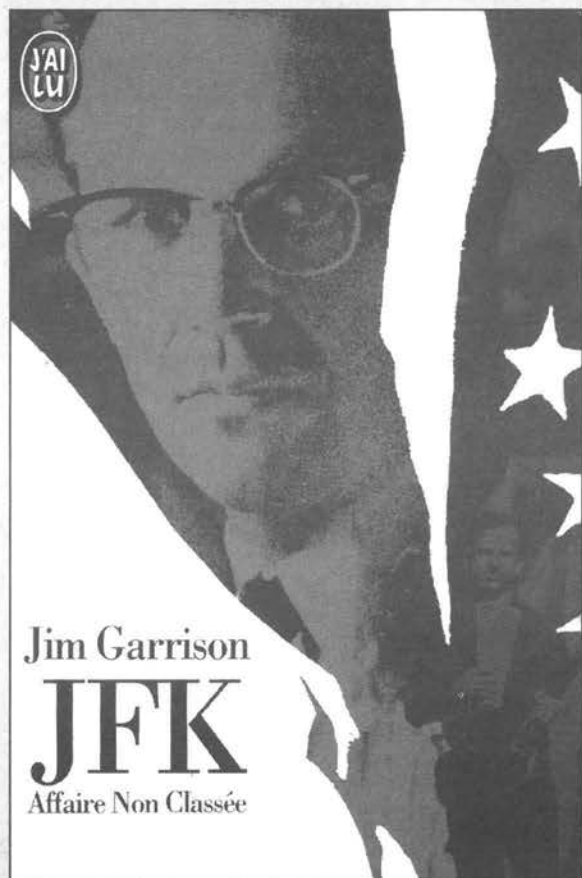
La critique la plus pertinente est celle qui porte sur le « mobile du crime » retenu par Stone : la guerre du Vietnam.

Rien ne permet de dire que Kennedy voulait retirer les 16 000 « conseillers » américains envoyés au Vietnam ni qu'il avait décidé de laisser tomber le régime de Saigon. Et si tel était le cas, était-ce une raison suffisante pour l'éliminer physiquement ? Son successeur Johnson refusa d'envoyer les 200 000 hommes supplémentaires que lui demandait le général Westmoreland et il ne fut pourtant pas assassiné.

Malgré ses faiblesses et ses nombreuses inexactitudes, « JFK » reste, sur le plan strictement cinématographique, un « thriller » qui se regarde avec un plaisir gourmand. Tommy Lee Jones, en Clay Shaw, et Joe Pesci, en Dave Ferrie, sont plus vrais que nature. Si Kevin Kostner ne res-

semble guère à son modèle, Jim Garrison, on a néanmoins le plaisir d'y retrouver l'ancien district attorney (mort quelques mois plus tard), sous les traits... d'Earl Warren !

Finalement, pourquoi demander à un film de respecter à la lettre la vérité historique ? Stone lui-même a admis avoir forcé la dose, pour provoquer une prise de conscience populaire. N'est-ce pas le droit le plus élémentaire d'un artiste ?



Complot pour tous

Dans le cas où Lee Harvey Oswald aurait été manipulé, les hypothèses concernant les auteurs et les mobiles du complot ne manquent pas. Pour un Pinocchio, les Jépetto se bousculent !

La commission Warren fut la première à officiellement en donner les « noms » : les « racistes », les magnats du pétrole, le FBI, etc. C'était pour mieux les blanchir, mais l'élan était donné.

On a d'abord cru que l'assassinat de Kennedy était un coup des « communistes », URSS et Cuba en tête. C'était l'évidence, en pleine guerre froide. Le communisme étant le diable par excellence, il ne pouvait être innocent d'un crime touchant « le plus libre des pays du monde libre ». Oswald n'était-il pas connu pour son marxisme-léninisme extrême ? Il faisait un parfait agent du KGB. Pourtant, cette aguichante possibilité fut assez vite oubliée. Si Kennedy avait eu maille à partir avec Castro, lors de l'épisode de la Baie des Cochons, on remarqua qu'il tentait, dans les mois précédant sa mort, de se rapprocher du Lider maximo et des pays de l'Est. Ces derniers n'avaient donc aucun intérêt à demander sa tête.

La mafia fut elle aussi sur la sellette. On sait les relations troubles qui étaient celles de Joe Kennedy, le père du président assassiné, avec les milieux mafieux. « L'honorable société » aurait truqué les résultats de l'élection de 1960, pour que John soit élu contre Nixon. Elle aurait attendu le retour de balancier qui ne serait pas venu. Les relations de John Kennedy avec Judith Campbell, maîtresse du « parrain » Sam Giancana, ou avec Marilyn Monroe, proche de la pègre, semblent accréditer l'existence de relations étroites entre le président et la mafia. Or le frère du président, Robert, ministre de la Justice, attaqua celle-ci de plein front et l'échec du débarquement américain à Cuba ruina les quelques « familles » qui avaient la haute-main sur l'île, sous la dictature de Battista. Pour l'instigation du complot, on évoque les noms de Santos Trafficante, le patron du syndicat des camionneurs Jimmy Hoffa, Carlos Marcello (auquel l'oncle d'Oswald aurait été lié), Sam Giancana (son neveu et son frère ont écrit un livre dans lequel ils admettent son implication)... Jack Ruby aurait été leur homme de main, éliminant un « cave » devenu trop dangereux... Mais la mafia pouvait-elle à elle seule truquer les résultats de l'autopsie de Kennedy, dans un hôpital militaire, ou influencer tous les membres de la commission Warren ? Cette thèse fait vite sentir ses limites.

C'est pourquoi, depuis Jim Garrison, elle est la plupart du temps croisée avec la thèse du complot de la CIA. L'Agence dispose d'un pouvoir occulte autrement plus étendu. Véritable État dans l'État, elle seule peut chapeauter un complot de ce genre et possède les moyens permettant d'en diriger les principaux acteurs. N'est-elle pas à l'origine du retour du Shah en Iran, du coup d'État au Guatemala, d'un trucage du scrutin en Italie, d'un grand nombre de « coups tordus » partout sur la planète ? Ce qu'elle fait à l'étranger, elle peut le faire sur le territoire américain, mieux encore... En outre, dans l'affaire Kennedy, elle disposerait d'un agent du nom de Oswald, engagé depuis son entrée chez les marines.

La découverte d'un lien possible existant entre le « castriste » Oswald et l'anticommuniste viscéral Clay Shaw, directeur du Centro Mondiale Commerciale de La Nouvelle-Orléans et ancien de la CIA, et la mise au jour d'un réseau paramilitaire, sous contrôle de la CIA, dirigé contre Castro, mêlant Clay Shaw, des Cubains exilés, le pilote d'avion Dave Ferrie et le détective privé Guy Banister, dont l'adresse figurait sur un des tracts distribué par Oswald le 9 août 1963, furent à l'origine d'un procès qui, en 1969, retentit dans toute l'Amérique. Jim Garrison ne prit pas de gants pour accuser directement les services de renseignements américains d'avoir fomenté un « coup d'État ». Shaw fut acquitté.

Quelques années plus tard, on reconnut officiellement que Shaw avait bien été un agent de la CIA, comme l'en accusait Garrison. Mais, à l'époque de l'assassinat de Kennedy, il ne faisait plus partie de l'Agence depuis longtemps.

Bibliographie

La folie des Césars

- E. Cizek, *Néron*, Fayard, 1982.
- E. Kornemann, *Tibère*, Payot, 1962.
- R-F Martin, *Les Douze Césars, du mythe à la réalité*, Les Belles-Lettres, 1991.
- C. Salles, « Néron et l'incendie de Rome », *L'Histoire*, n°133, mai 1990.
- L. Storoni-Mazzolani, *Tibère ou la spirale du pouvoir*, Les Belles-Lettres, 1986.
- Suétone, *Néron*.
- Tacite, *Annales*.

*

Glozel

Pour :

- Kadath, *L'affaire de Glozel*, Copernic.

Contre :

- J-P Adam, *Le Passé recomposé, Chroniques d'archéologie fantastique*, Seuil, 1988.

*

La Papesse Jeanne

- A. Boureau, *La Papesse Jeanne*, Aubier, 1988, réed. Champ-Flammarion, 1993.

*

Les terreurs de l'An Mil

- C. Almavi, « Du bon usage des terreurs de l'An Mil », *L'Histoire*, n° 138, nov. 1990.
- J. Berlioz, « Les terreurs de l'An Mil ont-elles vraiment existé? », *L'Histoire*, n° 138, nov. 1990.
- M. Bloch, *La société féodale*, Albin Michel, 1939, réed. 1994.
- G. Duby, *L'An Mil*, Gallimard-Julliard, 1980, réed. Folio-Histoire, 1983.
- J. Heers, *Le Moyen Âge, une imposture*, Perrin, 1992.
- E. Pognon, *L'An Mil*, Paris, 1947.

*

Jeanne d'Arc

Côté bâtardisant :

- J. Bosler, *Jeanne d'Arc était-elle la sœur de Charles VII?*, éd. Scorpion, 1962.

- J. Jacoby, *Le secret de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans*, Mercure de France, 1932.

Côté évansionniste :

- J. Grimod, *Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée?*, Amiot-Dumont, 1952.
- G. Pesme, *Jeanne des Armoises, vraie pucelle d'Orléans*, éd. de Balzac, 1960.
- P. de Sermoise, *Les missions secrètes de Jeanne d'Arc*, Robert Laffont, 1970.

Réfutation des thèses marginales :

- Y. Grandeau, *Jeanne insultée, procès en diffamation*, Albin Michel, 1973.
- M. Grosdidier de Matons, *Le mystère de Jeanne d'Arc*, Félix Alcan, 1935.
- R. Pernoud, *Jeanne devant les Cauchons*, Seuil, 1970.

Pièce essentielle à l'étude de Jeanne :

- J. Quicherat, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, Paris, 1841-1849.

*

Lucrèce Borgia

- M. Bellonci, *Lucrèce Borgia, sa vie et son temps*, Le Livre de Poche Historique, 1957.
- I. Cloulas, *Les Borgia*, Fayard, 1987.

*

La découverte de l'Amérique

Partisans de la découverte viking :

- F. Durand, « Les Vikings en Amérique », *Nouvelle École*, n° 42, été 1985.
- L. Musset, « Les Vikings dans l'Atlantique nord, Groenland et Canada », *Les Dossiers de l'Archéologie*, n° 170, avr. 1992.
- Un universitaire réservé :
- R. Boyer, *Les Vikings*, Plon, 1992.

Hypothèses hardies :

- C. Gordon, *L'Amérique avant Colomb*, Robert Laffont, 1971.
- L. Kevran, *La vraie découverte de l'Amérique par les Européens*, Robert Laffont, 1978.
- J. de Mahieu, *L'imposture de Christophe Colomb. La géographie secrète de l'Amérique*, Copernic, 1979
- Id°, *Drakkars sur l'Amazone. Les Vikings de l'Amérique précolombienne*, Copernic, 1977

Galilée*Thèse classique :*

- J-P. Lonchamps, *L'affaire Galilée*, Cerf, 1988.
- J. Salvinien - E. Kahane, *Les détectives de la Science à la conquête du présent*, Ed. Rationalistes, 1968.

Thèse relativiste :

- M. Arvonny, « Deux erreurs de Galilée », *Science et Vie*, n° 904, jan. 1993.
- W. Broad - N Wade, *La souris truquée, enquête sur la fraude scientifique*, Point-Seuil, 1987.
- A. Koestler, *Les somnambules*, Calmann-Lévy.
- J-P Lentin, *Je pense donc je me trompe*, Albin Michel, 1994.

*

Les sorcières*Tentative de réhabilitation des thèses classiques :*

- C. Guinzburg, *Les batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, 1980.
- Id°, *Le Sabbat des sorcières*, NRF, Gallimard, 1992.

Les sceptiques :

- N. Cohn, *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen Âge, fantasmes et réalités*, Payot, 1982.
- B. Levack, *La grande chasse aux sorcières en Europe aux débuts des temps modernes*, Époques, Champ Vallon, 1991.
- R. Muchembled, *Le roi et la sorcière. L'Europe des bûchers XV^e et XVIII^e siècles*, Desclée, 1993.
- J-M Sallman, « L'Europe du Sabbat », *L'Histoire*, n° 165, avr. 1993.

*

Le droit de cuissage

- A. Boureau, *Le droit de cuissage. La fabrication d'un mythe XIII-XX^e siècle*, Albin Michel, 1995.
- L. Veuillot, *Le Droit du Seigneur au Moyen Âge*, Paris, 1854, augm. en 1871.

*

L'armoire de fer

- P. et P. Girault de Coursac, *Enquête sur le procès du roi Louis XVI*, La Table Ronde, 1982.

*

Naundorff*Pour :*

- X. de Roche, *Louis XVII*, Éd. de Paris,

Contre :

- P-É Blanrue, « Le mystère du Temple. La vraie mort de Louis XVII », Claire Vigne éditrice, 1995.

*

L'empoisonnement de Napoléon

- B. Weider - D. Hapgood, *Qui a tué Napoléon?*, Robert Laffont, 1982.
- R. Maury, *L'assassin de Napoléon ou le mystère de Sainte-Hélène*, Albin Michel, 1994.
- Pas de livre sceptique.

*

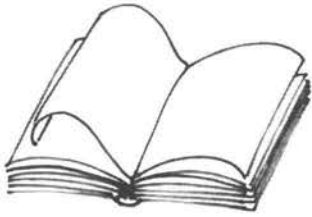
L'assassinat de Kennedy*Ceux qui contestent la version officielle :*

- J. Garrison, *JFK, J'ai Lu*, 1992.
- M. Lane, *L'Amérique fait appel*, Arthaud, 1966.
- T. Lentz, *Kennedy, Enquêtes sur l'assassinat d'un président*, Jean Picollec, 1995.
- L. Sauvage, *L'Affaire Oswald*, Ed. de Minuit, 1965.

Ceux pour qui Oswald a tiré seul :

- A. Dorozynski, « Assassinat de Kennedy : Oswald était bien seul. », *Science et Vie*, n° 913, oct. 1993.
- A. Moss, *La fausse énigme de Dallas. Lee H. Oswald*, La Table Ronde, 1980.
- G. Posner, *Case closed. Lee Harvey Oswald and the assassination of JFK*, Random House, 1993. (non traduit en français).

*



Au fil des pages

Milton Peel, *Le Montage caucasien*

Visiblement se cachent derrière le pseudonyme de Milton Peel deux spécialistes (français?) du monde russe et de la finance internationale. On n'a pas peine à croire qu'il s'agit d'experts hexagonaux, cadres brillants, tant leur style emprunte au meilleur du thriller anglo-saxon. Le récit est haletant, emprunt d'une écriture rapide, ultra efficace, maintenant le suspens jusqu'au bout. Difficile de ne pas se laisser prendre à cette histoire de parrain géorgien, adorant sa fille et les paysages de son Caucase, suspecté par le MI5 britannique de vouloir revendre du plutonium enrichi, matériau premier des bombes nucléaires et ceci en escroquant la BREE, la banque pour le relèvement de l'Est européen. Sans oublier un zeste d'amour et de sexualité, si bien dosé que l'on se croirait vraiment dans les mains d'un géant du «polar» d'Outre-Manche. Ce Montage caucasien mérite le détour.

Le Rocher, 380 pages, 135 F.

William Lashner, *Les Prévaricateurs*

Avocat américain installé à Philadelphie, hier procureur au département criminel du ministère de la Justice des États-Unis, William Lashner n'a pas son pareil pour décrire les tentations des hommes de loi américains, parfois séduits par l'univers du crime et de l'argent facile et tenté de franchir la barrière qui sépare client et conseil. Les «Prévaricateurs» de Lashner sont plus vrais que nature, avocats marrons, flics indécents, politiciens véreux, son personnage - le jeune Victor Carl - fait tomber les masques et risque sa peau. Pour notre plus grand bonheur.

Éditions du Rocher, 520 pages, 129 F.

Vladimir Kartsev, *La Nouvelle roulette russe* (avec Tod Bludeau)

La roulette russe, celle de la décomposition de l'ancien géant soviétique devenu la proie de la mafia, des coups d'État possibles, des élus corrompus et démagogues. Vladimir Kartsev, chercheur, auteur de nombreux ouvrages et ancien directeur de la maison d'édi-

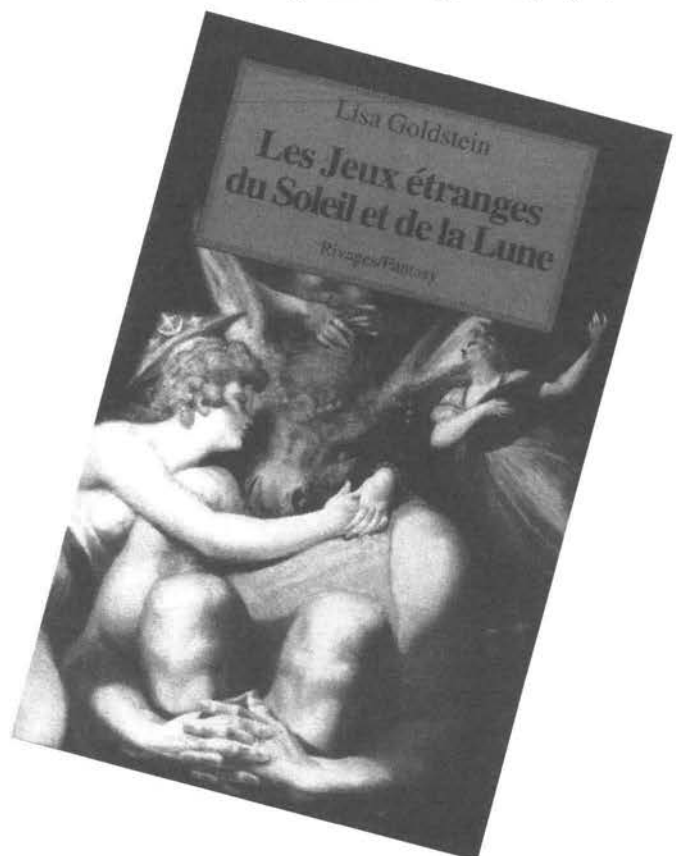
tion moscovite Mir, décrit avec force détails et une juste analyse la faillite de la Russie post-communiste. On retiendra surtout son plaidoyer anti-Jirinovski, mettant en évidence la folie du personnage, manipulateur manipulé.

Ifrane, 240 pages, 130 F.

Lisa Goldstein, *Les Jeux étranges du Soleil et de la Lune*

Dans l'excellente collection «Fantasy» que dirige chez Rivages, Doug Headline, un modèle du genre. Nous voici entraînés sur les traces du grand écrivain et espion de la terrible Elisabeth Ire d'Angleterre, Christopher Marlowe, tentant de comprendre qui intrigue contre sa suzeraine ; qui use et flatte donc les puissances des ténèbres pour asseoir son pouvoir ? Sorcières, sabbat et elfes sont au rendez-vous de ce demi-polar et vrai fantastique. Clio est ici double, douée d'une autre dimension. «Les mondes parallèles» à la sauce élisabéthaine et servis par un sens rare de l'intrigue.

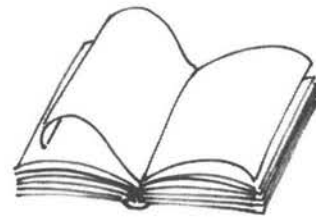
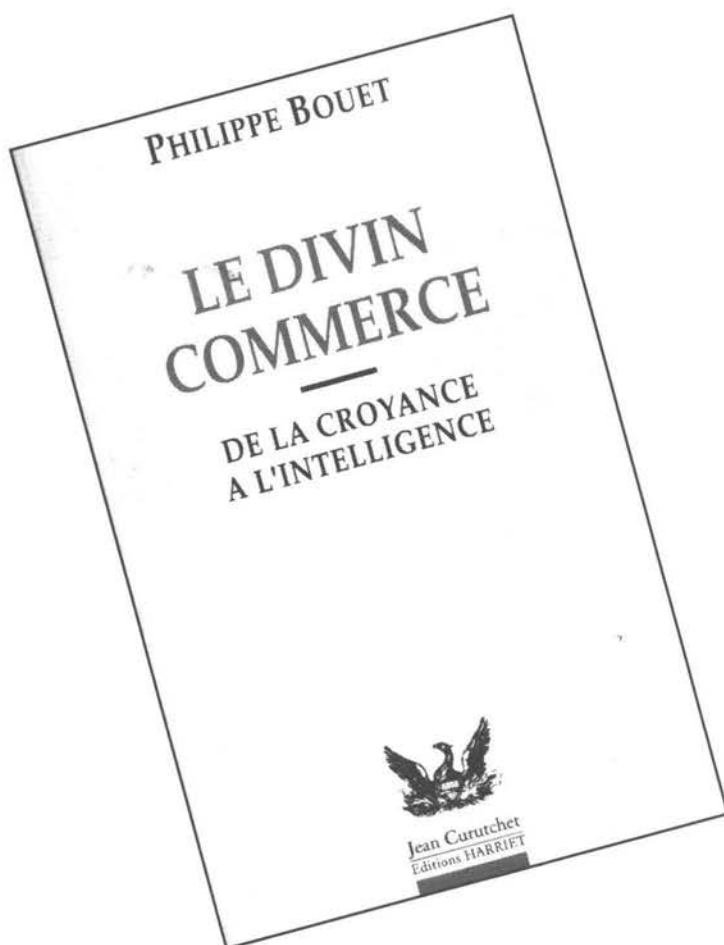
Rivages/Fantasy, 300 pages, 135 F.



Jean Verdun, *Le Franc-Maçon récalcitrant, Qu'espérer pour la franc-maçonnerie française en l'an 2000?*

Ancien Grand Maître de la Grande Loge de France, l'écrivain talentueux - sa pièce de théâtre *L'Architecte* est un bijou - ne mâche pas ici ses mots contre le petit monde maçonnique français. S'élevant contre le carriérisme des uns, source de complots divers et sordides, le vide spirituel des «tenues», il passe au crible les différentes obédiences et traite au vitriol les dignitaires. On jugera peut-être la charge un peu féroce et l'homme aigri mais le ton est si juste que l'on ne peut pas parler de maçonnerie en France sans désormais s'être procuré ce texte.

Éditions du Rocher, 190 pages, 110 F.



Daniel Easterman,
La Nuit de l'Apocalypse

Easterman s'est imposé l'exercice minimum. Décor : son Irlande natale. Sujet : un groupe d'extrémistes chrétiens aussi ridicules que caricaturaux, si bien que l'on se croirait en train de lire l'enquête superficielle d'un «news» à grand tirage, enlève de hauts responsables musulmans. Larmes : celles de l'amour inavouée de la belle Libanaise amoureuse du héros, Declan Carberry, le chef de la police spéciale de Dublin. De clichés en conventions, le lecteur navigue pourtant à son aise grâce au professionnalisme de l'auteur. Célébré par la critique pour « *Le Septième Sanctuaire* » (Belfond, 1993), « *Le Nom de la Bête* » (Belfond, 1994) et « *Le Testament de Judas* » (Belfond, 1995), Daniel Easterman sait conter une histoire. Heureusement.

Belfond, 390 pages, 129 F.

Philippe Bouet, *Le Divin commerce, De la croyance à l'intelligence*

Sur un registre authentiquement spirituel - de la plus haute spiritualité serions-nous tentés de dire - Philippe Bouet, hier sur les chemins d'Extrême-Orient et du Maghreb, aujourd'hui animant occasionnellement et bénévolement des séminaires de ressourcement, tente une synthèse des grandes religions monothéistes et des métaphysiques hindouistes et taoïstes, s'attachant à en définir les applications concrètes en milieu chrétien occidental. Il en profite pour fustiger au passage les miroirs aux alouettes des gogos du Nouvel Âge, à la recherche de l'illumination facile et rapide, exploités par des charlatans sans scrupules. Certains lui reprocheront une adhésion trop entière à René Guénon mais impossible de ne pas être enthousiasmé par cette tentative de faire découvrir au lecteur chrétien la clef de compréhension subtile du message évangélique.

Et ce qui ne gâche rien : c'est bien écrit. Bouet énonce clairement ce qu'il conçoit distinctement et le lecteur se prend à croire qu'il existe peut-être des éveillés.

Jean Curutchet/Éditions Harriet,
210 pages, 125 FF.

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

ABONNEZ-VOUS

Faites une économie de 180 Frs !

1 an = 11 numéros + 4 hors séries

Pour tout journal, l'abonné constitue un soutien privilégié.

Lorsqu'il rédige un chèque pour *Le Crapouillot*, il nous assure de sa fidélité pour une année entière.

Ce n'est pas rien, en cette période de crise de la presse, et compte-tenu que *Le Crapouillot* ne peut espérer bénéficier que d'appuis publicitaires modestes.

Le Crapouillot en effet, journal anticonformiste par essence, qui se situe dans la ligne de Jean Galtier-Boissière, n'est pas un organe qu'on peut « acheter » (sauf dans les kiosques).

Il traite librement des sujets choisis par son comité de rédaction. Il n'est soumis à aucune pression politique ou financière. Il entend aborder librement tous les sujets d'enquête. Pour se développer, *Le Crapouillot* a donc besoin d'élargir son audience, et de compter sur des concours fidèles.

L'abonnement reste, dans ce domaine, l'apport le plus important pour nous permettre de maintenir et développer un titre créé en 1915.

Alors, n'hésitez pas ; Abonnez-vous ! Faites abonner vos amis !

Bulletin d'abonnement

NOM

Adresse

Je désire m'abonner pour 11 numéros + 4 hors séries
et joint mon règlement de 360 F par chèque bancaire ☐ postal ☐

LIBELLÉ À L'ORDRE DU CRAPOUILLOT

Date :

à renvoyer à l'adresse suivante : **LE CRAPOUILLOT,**
2, rue Pasteur - 75010 PARIS

Completez votre collection



BON DE COMMANDE

NOM :

Prénom :

Adresse :

Code postal Ville

- ☐ n°123 Les animaux fantastiques
☐ n°124 Les vices cachés des stars

Ci-joint un règlement de X 36 Frs (port compris)

Retournez votre règlement à l'ordre du
CRAPOUILLOT
2, rue Pasteur - 75011 Paris





LE PARTENAIRE DE VOS ÉVÈNEMENTS

C.I.A Organisation de Réceptions

Le partenaire de vos événements,
c'est une équipe de professionnels
à votre service depuis la
conception jusqu'à la réalisation.
De la simple livraison d'un



cocktail à l'organisation complète
vos réceptions ou conventions,
c'est pour vous le même
interlocuteur et l'assurance d'une
disponibilité permanente.

toujours disponible

HORS SÉRIE

HORS SÉRIE N° 1 - AOÛT 1996 - 40 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

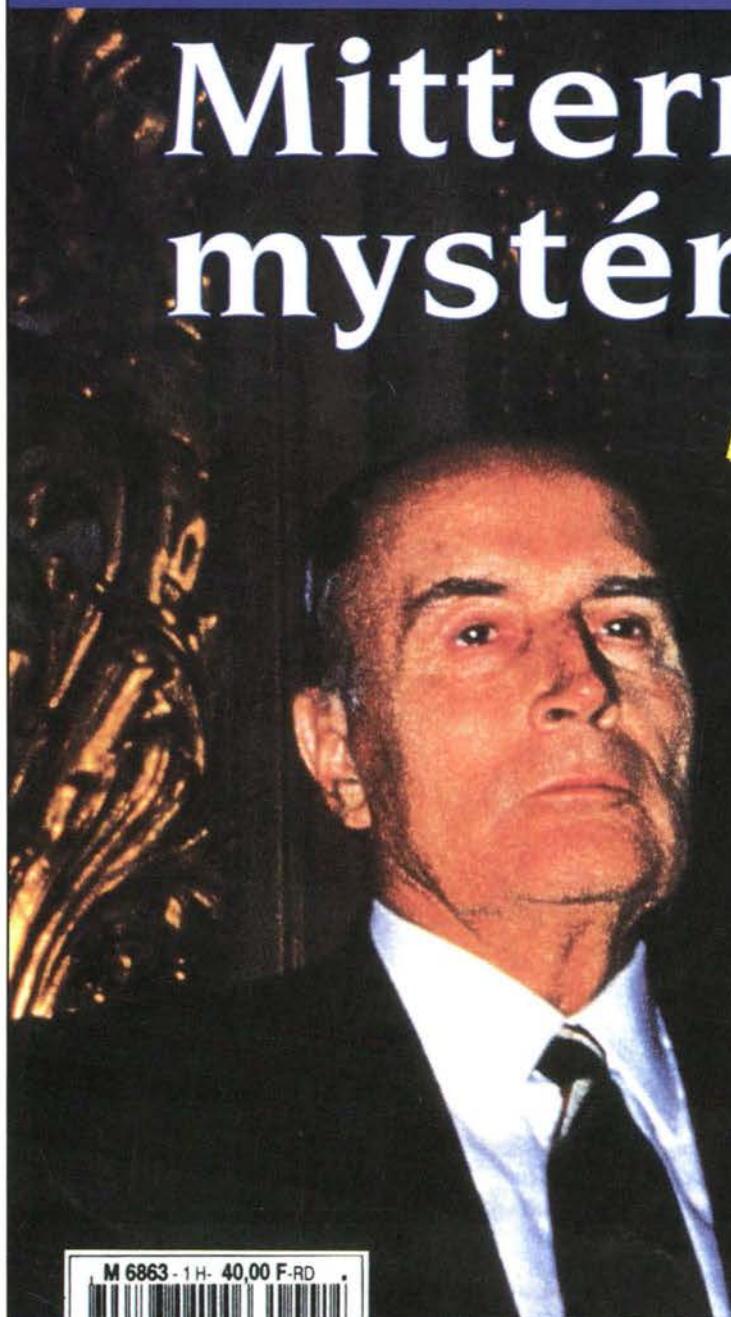
Mitterrand mystérieux

**La pyramide du
Louvre**

**Mitterrand
et la mort**

**Les mystères
de Jarnac**

**Le pèlerinage
de Solutré**



en vente partout